

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Un appel à tous</i>	LE DIRECTEUR.....	3
<i>Problèmes et méthodes de la linguistique</i>	J.-P. VINAY.....	4
<i>Et les sciences naturelles?</i>	OVILA FOURNIER.....	26
<i>La poésie de Saint-Denys-Garneau</i>	ROBERT ÉLIE.....	36
<i>Trois poèmes inédits</i>	SAINT-DENYS-GARNEAU...	48
<i>Guerre et conscience</i>	MAURICE BLAIN.....	52
<i>Courrier des lettres</i>	ROGER DUHAMEL.....	55
<i>Lectures</i>	ROGER DUHAMEL.....	71
<i>Chronique des Diplômés</i>		90
<i>Document: Le placement des Diplômés</i>		94
<i>Table des matières</i>		96

Directeur: ROGER DUHAMEL

Association des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF:

Me Emile Massicotte, président
M. Étienne Crevier, 1er vice-président
M. Ignace Brouillet, 2e vice-président
Me Claude Demers, secrétaire
M. Pierre R. Gendron, trésorier
M. Roger Duhamel, directeur de la Revue
M. Jules Labarre, président sortant de charge
Dr Louis-Charles Simard, ancien président
Dr Stephen Langevin, ancien président

Président d'honneur: M. Edouard Montpetit

CONSEIL GÉNÉRAL:

Le Comité Exécutif et les délégués suivants:

Agronomie: M. René Monette et
M. Édouard Ducharme
Chirurgie dentaire: Dr Louis Lépine et
Dr Jacques Demers
Droit: Me G.-Henri Séguin et Me Guy Favreau
H.E.C.: M. Joseph Ste-Marie et
M. Rosaire Courtois
Lettres: Mlle Madeleine Gariépy et
M. Gérard Aumont, p.s.s.
Médecine: Dr. Origène Dufresne et
Dr. Eugène Robillard
Médecine vétérinaire: Dr Henri-Paul Marois et
Dr Jacques St-Georges
Optométrie: M. Paul Lippens et
M. Jean Hotte
Pharmacie: M. J. Rodrigue Désilets et
M. Rodolphe Dagenais

Philosophie: M. Jacques Lavigne
Polytechnique: M. Fernand Leblanc et
M. Roland Bureau
Sciences: M. Pierre-E. Duranceau et M. Roger
Lamontagne
Sciences sociales: Mme Rose du Tilly et
M. François Desmarais
Théologie: M. le chanoine Emilien Frenette et
M. l'abbé Irénée Lussier
Le président de l'Association générale des
étudiants;
Anciens présidents de l'A. G. E. U. M.: Me Charles
A. Lussier, Dr Bernard Laramée et M. Jean-Guy
Décarie.
Trésorier honoraire: l'honorable Henri Groulx;
Vérificateur honoraire: M. Jean Valiquette
(H.E.C.)
Administrateur: Me Roger Craig
Conseillers juridiques: Me Roger Brossard c.r.,
Me Damien Jasmin, c.r.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS:

M. A.-S. McNichols, Me Maurice Trudeau, c.r., Me Raymond Dupuis, Dr Ernest Charron, Dr Stéphen Langevin, Dr Louis-Charles Simard, Me Daniel Johnson, M. Oswald Mayrand, Hon. Alphonse Raymond, M. J.-A. M. Charbonneau, Me Emery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire, M. Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tel. AT. 9451

Impression et expédition: L'Imprimerie Populaire Ltée, Montréal, P.Q.

Abonnement: \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Un appel à tous</i>	LE DIRECTEUR.....	3
<i>Problèmes et méthodes de la linguistique</i>	J.-P. VINAY.....	4
<i>Et les sciences naturelles?</i>	OVILA FOURNIER.....	26
<i>La poésie de Saint-Denys-Garneau</i>	ROBERT ÉLIE.....	36
<i>Trois poèmes inédits</i>	SAINTE-DENYS-GARNEAU... ..	48
<i>Guerre et conscience</i>	MAURICE BLAIN.....	52
<i>Courrier des lettres</i>	ROGER DUHAMEL.....	55
<i>Lectures</i>	ROGER DUHAMEL.....	71
<i>Chronique des Diplômés</i>		90
<i>Document: Le placement des Diplômés</i>		94
<i>Table des matières</i>		96

Directeur: ROGER DUHAMEL

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

THE HIGGS BOSON

UN APPEL À TOUS

L'Association des Diplômés de l'Université de Montréal *publie* l'Action universitaire depuis déjà plusieurs années. Par la variété des textes qu'elle présente, par le choix des collaborateurs dont elle s'honore, elle s'efforce de participer le plus efficacement possible à la vie intellectuelle du Canada français, sans néanmoins perdre son caractère universitaire. Une rubrique régulière tente de tenir ses lecteurs au courant des plus récents ouvrages canadiens et même étrangers. Une chronique concerne plus spécialement les diplômés, en leur faisant part des événements les plus marquants qui surviennent parmi leurs confrères. Pour donner plus de corps à la revue, nous l'avons rendue trimestrielle, permettant ainsi d'offrir un menu plus copieux, plus substantiel.

L'accueil reçu dans différents milieux est susceptible de nous réjouir. Ce n'est pas cependant suffisant. Nous souhaiterions être en mesure de varier davantage le sommaire de nos livraisons. Pour qu'il en soit ainsi, il est indispensable que nos écrivains, nos spécialistes, nos professeurs ne nous ménagent pas trop chichement leur collaboration. Nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur ce point, nous y revenons encore aujourd'hui parce que nous en éprouvons l'urgente nécessité. Si l'Action universitaire devenait le refuge de trois ou quatre individus, elle aurait perdu toute signification et elle ne serait plus en mesure d'apporter à l'Université tout le rayonnement qu'elle désire pour elle et qu'elle travaille avec opiniâtreté à lui assurer.

Il ne faut pas non plus que la revue soit l'apanage de telle ou telle faculté. Publication qui se veut d'intérêt général, susceptible de séduire les lecteurs formés aux disciplines les plus diverses mais unis par le souci commun de la culture, elle doit recevoir des manuscrits provenant de toutes nos facultés et écoles universitaires. Les professeurs sont les premiers conviés; c'est leur revue. Mais aussi tous les diplômés qui ont des idées qu'ils veulent répandre, tous les lecteurs capables de nous faire parvenir des textes convenablement rédigés.

Le succès de l'Action universitaire est à ce prix.

LE DIRECTEUR

PROBLÈMES ET MÉTHODES DE LA LINGUISTIQUE

J.-P. VINAY

professeur à la Faculté des Lettres

"Signa proprio dantur hominibus, quorum est per nota ad ignota pervenire" S. Thomas, *Logique*, III, q. 6, a. 2

L'observateur attentif ne peut manquer, en parcourant une collection des anciens annuaires de la *Faculté des Lettres*, d'être frappé par l'importance croissante que prennent les différentes disciplines de la linguistique dans le cadre des cours proposés aux étudiants. Que ce soit dans le domaine des langues anciennes ou des langues modernes, pour le français ou les langues étrangères, l'étude scientifique des phénomènes de la parole occupe actuellement une place de choix. Bien plus, un rapide coup d'œil aux annuaires des Facultés voisines permet d'y déceler un intérêt analogue. La *philosophie* s'occupe de la nature et de la finalité du langage; la *psychologie* en dissèque le mécanisme, la *psychologie pathologique* se penche sur les troubles du système, aphasies, agnosies, inhibitions; la *sociologie* trouve dans la parole le point de départ d'investigations sur la structure et les traditions des sociétés. Enfin, les différentes *sciences*, au cours de leur évolution rapide ont constamment à résoudre des problèmes de terminologie ou de logique formelle.

Les causes de cet état de fait sont à rechercher dans la nature même du langage. Toute notre vie intérieure et sociale repose en dernière analyse sur ce système conventionnel d'expression qui conditionne la pensée et en subit constamment l'influence. Dans une récente étude ¹

1. TRAGER, G.L. *The Field of Linguistics*, Studies in Linguistics, Norman, Okla., Battenburg Press, 1949: 8 pp.

G.-L. Trager, soulignant l'intérêt que portent, depuis quelques années les milieux américains aux choses de la linguistique, place nettement le problème du langage dans le cadre des sciences de l'homme ("social sciences"):

"The principal distinguishing element of human societies — in fact, the thing that makes possible their existence, is LANGUAGE. The observation of the physical (including chemical) and biological events that are language is then a fundamental part of social science. There is first the study of language as a set of cultural phenomena; then language may be examined in its role as the descriptive medium for all science — as a tool; and finally there is language as the vehicle of all other specialized sets of cultural activities that exist."

Op. cit. page 2.

La linguistique, on le voit, se propose un programme ambitieux. Pour le remplir, elle fait appel tour à tour à différentes disciplines spécialisées, dont il n'est pas inutile de rappeler ici les noms.

Tout d'abord, la *phonétique expérimentale* étudie le matériel sonore sur lequel reposent les langues et touche par là aux domaines de la physique, de la physiologie et de la neurologie. La *phonétique descriptive* relève, classifie et enseigne les différentes unités sonores (phones) avec lesquelles nous formons les syllabes de nos phrases. La *phonologie* cherche à définir la fonction de ces tranches sonores, leur rôle comparatif dans la constitution de l'énoncé (phonèmes).

La *morphologie* étudie la formation des mots, les procédés qui régissent cette formation, leur dérivation et leurs changements de forme. La *sémantique*, sur les données de la discipline précédente, étudie le sens des mots et leurs avatars. Pour reprendre une définition célèbre, elle nous dit comment les mots changent de sens et comment les sens changent de mots. Ces deux disciplines sont indispensables pour avoir une vue d'ensemble du vocabulaire d'une langue. Elles rentrent dans le cadre plus large de la *lexicographie*, dont nous connaissons tous au moins une application pratique: le dictionnaire.

Connaître des mots seuls, tels qu'ils apparaissent dans les colonnes du dictionnaire, ne mène pas loin. Il faut connaître aussi les règles qui président à la construction des phrases, à l'ordre des mots. Ce sera la tâche de la *syntaxe*, science ingrate parce qu'elle repose sur un objet mouvant, infini comme les grains de sable au bord de la mer.

Comment être certain d'avoir fait le tour de tous les modes de l'énoncé ? C'est pourquoi la syntaxe s'appuie sur deux autres disciplines : la *logique* et la *psychologie*, la première parce qu'elle prétend découvrir les démarches universelles de la pensée, la seconde parce que nos différents modes d'expression varient évidemment suivant nos états d'âme.

La syntaxe, même aidée des disciplines connexes que nous venons de mentionner, ne peut cependant expliquer tous les phénomènes particuliers à chaque individu. Les règles de l'énoncé, en fin de compte, ne sont pas aussi rigoureuses que certaines écoles linguistiques voudraient nous les dépeindre. Comme le dit Marouzeau ², les mots et les procédés grammaticaux sont comparables à des couleurs et à des pin-ciaux qui sont fournis au peintre et comportent certaines caractéristiques inéluctables. Cependant, devant le même paysage, chaque peintre conservera son originalité. Il y a donc une étude à faire des moyens d'expression pouvant exprimer les émotions, les préférences, le caractère du sujet parlant : ce sera la tâche de la *stylistique*, discipline complexe puisque son objet est susceptible d'infinies variations, qui puisera selon le cas aux données de l'*esthétique*, de la *rhétorique*, de la *psychologie* et de l'*histoire des styles*. Il existe une *stylistique française*, qui recherchera pourquoi la phrase "Comment renoncer à de tels projets ?" diffère, quant à ses résonances psychologiques, de la phrase équivalente "Le moyen de renoncer à de tels projets ?" Il existe aussi une *stylistique comparée* qui, élargissant son champ d'action, saura peut-être nous dire pourquoi ce que l'anglais exprime par "You can buy it anywhere" se dit en français "En vente partout"...

L'application des techniques précédentes à une langue donnée permet d'en dégager une image globale, des lois, des techniques d'apprentissage. Ce rôle échoit à la *grammaire normative*, qui recherche l'usage et le codifie, et à la *grammaire descriptive*, qui se contente de nous l'exposer dans ses limites géographiques, et dans ses cadres sociaux. (Professions, classes sociales, langues techniques, etc).

Se tournant, non plus vers l'axe synchronique, mais vers le déroulement diachronique des faits, la *grammaire historique* remonte le

2. MAROUZEAU, J. *La linguistique ou Science du langage*, Paris, P. Geuthner, éd., 1944: 127 pp. Bibliographie.

cours des âges pour étudier et rendre compte des changements linguistiques qu'elle observe. Elle fait appel aux données de la *phonétique historique*, de l'*étymologie*, de la *morphologie historique* et de la *syntaxe historique*. Les démarches de ces diverses disciplines s'apparentent naturellement à celles que nous avons précédemment mentionnées. Toutefois, l'invention des machines parlantes ne remontant pas bien loin (en France, Charles Cros, 1877; en Amérique, Edison, 1878), ces disciplines historiques reposent essentiellement sur l'étude de la langue écrite et sur la connaissance, l'interprétation et l'établissement de textes. Ainsi, l'*épigraphie* (déchiffrement des inscriptions), la *paléographie* (étude des manuscrits), la *philologie* et l'*histoire* sont les bases indispensables de tout travail de ce genre. Parce que les études de linguistique ont forcément débuté par les textes, on a parfois confondu linguistique et philologie. Il y a cependant avantage à tenir ces deux disciplines pour distinctes. Si l'étude des textes "est proprement l'objet de la philologie, et ne saurait aller sans l'étude connexe des hommes, des idées, de l'histoire, de l'art et des civilisations"³, il n'en reste pas moins que le philologue est avant tout attaché à un texte, qu'il doit restituer et expliquer sous tous ses aspects. Le linguiste, au contraire, puisera dans ces mêmes données des conclusions de portée plus générale, pouvant dépasser le cadre d'une langue et s'élever jusqu'à un plan universel.

Cet effort d'abstraction à partir des faits locaux conduit le linguiste à comparer plusieurs langues entre elles, pour en rechercher les affinités et mettre un peu d'ordre dans les quelque 2500 idiomes que nous ont légués les constructeurs de la Tour de Babel. La *grammaire comparée* établit des correspondances de langue à langue, recherche des lois et recule les limites imposées à l'historien par le manque de documents écrits. La reconstitution de l'indo-européen, langue hypothétique parlée par l'ensemble des tribus qui devaient plus tard donner naissance à la presque totalité des peuples de l'Europe, permet de proposer des hypothèses sur l'habitat, le mode de vie, la structure sociale de ces tribus. Par exemple, la présence d'une racine commune pour "neige" ou pour "loup" est sans doute une indication utile pour la recherche de leur habitat géographique. De même, l'absence, dans

3. MAROUZEAU, op. cit. p. 104.

les langues sémitiques, de termes communs pour désigner les accidents du paysage semblent indiquer un habitat primitif désertique ⁴.

Délaissant le terrain délimité par une langue donnée ou une famille de langues, le linguiste s'élève tout naturellement vers la recherche de phénomènes et de lois communs à l'ensemble de l'humanité. Ce propos est le résultat d'une certitude qui s'impose au philosophe comme à l'anthropologue: *l'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant* ⁵. Le langage articulé est l'un des traits par lequel l'homme se laisse le mieux définir, lorsqu'on le compare aux anthropoïdes les plus évolués. *Ohne Sprache kein Mensch; ohne Mensch keine Sprache*, disait W. von Humboldt. ⁶

La *grammaire générale* cherchera donc à définir les différents types de langues, les catégories fonctionnelles qu'elle présentent, et les lois communes à l'ensemble des langues. Sur ces conclusions, la *linguistique générale* pourra rapprocher les catégories linguistiques et les catégories logiques, essayant de décider si le langage reflète une attitude particulière de l'esprit ou si l'esprit impose ses propres caractéristiques au langage. Le dilemme a été souvent posé: faute d'en comprendre exactement les termes, la grammaire générale du XVIIIe siècle est restée dans des cadres a priori, qu'il s'agisse de la grammaire logique de Port-Royal ou de la grammaire empirique de Condillac. Cette recherche des principes de grammaire générale nous amènera souvent à conclure que nos catégories habituelles (pluriel, genre, temps) ne sont pas

4. Cette caractéristique "négative" est importante et semble bien établie. Les conclusions que l'on peut en tirer restent encore vagues et demandent à être recoupées avec d'autres renseignements. SWEET, par exemple en déduit [*The History of Language*, 1900] que l'habitat en question ne saurait être recherché ailleurs qu'en Arabie; mais HROZNY [*Histoire de l'Asie antérieure*, 1947] le place au Turkestan ou même dans les steppes de l'Asie centrale.

5. RENAN, *De l'origine du langage*, 1859.

6. Le problème est discuté en détail au chapitre 2 du récent ouvrage de G. RÉVÉSZ, *Ursprung und Vorgeschichte der Sprache*, Berne, Francke, 1946. Après avoir posé nettement l'opposition: définition psychologique et anthropologique versus définition biologique, M. Révész conclut: "Solche Dilemmata und methodische Ungereimtheiten schliessen wir aus, wenn wir uns an den oben aufgestellten und empirisch wie rationell wohl begründeten Satz halten, das nämlich das Menschwerden mit der Sprache unlösbar verbunden ist." C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les problèmes et les conclusions de la linguistique ne sauraient laisser personne indifférent. Voir aussi LOUIS LACHANCE, o.p. *Philosophie du langage*, Montréal, Editions du Lévrier, 1943.

en fait des catégories inévitables. Comme le soulignait récemment M. Vendryes, "linguistiquement, il n'y a pas de temps en soi; il n'y a que des langues qui ont des temps"⁷. Telle langue ne distinguera pas expressément entre le présent et le futur (c'est le cas de l'anglais, dans la phrase *I'll tell him when he comes*), telle autre ne connaît pas l'opposition du singulier et du pluriel. Tous ces phénomènes nous apparaîtront plus nettement au fur et à mesure des progrès des autres branches de la linguistique. Si les essais antérieurs de grammaire générale étaient voués à l'échec, faute de connaissances précises des faits, on peut penser qu'une telle démarche est maintenant possible. M. Vendryes, songeant à une linguistique comparative universelle, voudrait que les linguistes se proposent désormais cette nouvelle tâche. "En appliquant la méthode comparative à toutes les productions du langage humain, on bâtira une linguistique à l'échelle de l'homme"⁸.

Ce programme, exprimé en février 1945, a été repris, peut-être indépendamment, par un groupe de professeurs du Foreign Service Institute, Department of State, en 1947-8. L'étude précédemment citée de G.-L. Trager en résume les points principaux. Le linguiste américain distingue, dans une discipline générale qu'il appelle *macro-linguistique*, trois subdivisions principales: la *prélinguistique*, étude des phénomènes de la parole d'un point de vue physique et biologique; la *micro-linguistique*, c'est à dire en somme la linguistique proprement dite, correspondant aux disciplines énumérées plus haut, et la *métalinguistique* qui étudiera l'ensemble des rapports entre le langage et les autres conventions culturelles.

"Metalinguistics is then a greatly expandable field of science which can come to serve as the means whereby linguistics, and language, can become the tool for the scientific description (= measurement) of all phenomena in the universe. Its data will serve to connect the physical and biological sciences on the one side with linguistics, and the latter with the other social sciences (and humanities) on the other side."

7. VENDRYES, J. "La comparaison en linguistique", BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS, XLII (1942-45): 10.

8. Op. cit. page 18.

*UNE APPLICATION PRATIQUE DE LA LINGUISTIQUE:
LA PÉDAGOGIE DES LANGUES VIVANTES.*

Nous venons d'énumérer rapidement les principales subdivisions de la linguistique et ses sciences auxiliaires. Cette discipline, comme nous le disions en commençant, est maintenant largement représentée à l'Université de Montréal et semble devoir se développer encore avec le temps. Deux aspects particuliers méritent de retenir ici notre attention.

Le premier concerne l'application pratique des méthodes et des découvertes de la linguistique générale. Le terme "application pratique" ne doit pas faire illusion. En linguistique, comme pour les autres sciences, la recherche et l'expérimentation ont été entreprises d'une façon purement gratuite. Si les premiers linguistes ont pressenti des lois que l'accumulation des matériaux nous permet aujourd'hui de mieux comprendre, ils ne savaient pas que ces lois pourraient avoir une application pratique. La curiosité et l'opiniâtreté du savant sont spontanées et sans arrière-pensée; elles ne visent qu'à augmenter la somme de nos connaissances, à mieux connaître l'homme et — pour les catholiques, à glorifier l'œuvre de Dieu. L'école allemande qui prôna entre 1880 et 1910 la réforme de l'enseignement des langues vivantes connue sous le nom de "Neusprachlicher Unterricht" a su mettre à profit les découvertes des philologues et des linguistes⁹; mais elle n'a pas contribué à l'avancement de la recherche pure, sauf peut-être indirectement par les travaux de Viëtor. Inversement, il semble bien qu'aucune préoccupation pédagogique ne fut à la base des études d'un Rask, d'un Delbrück, ni même d'un phonéticien tel que Sievers, que sa spécialité maintenait pourtant en contact étroit avec la réalité. Mais les réflexions que les problèmes pédagogiques inspirèrent aux spécialistes les mirent sans nul doute sur la voie de nouvelles découvertes; ce fut le cas pour les principes de phonologie énoncés par les précurseurs de l'école de Prague.

Il y a donc place, à côté de la recherche pure et parallèlement aux cours théoriques, pour une application pratique immédiate des données

9. Un excellent résumé des théories de cette école se trouve dans la brochure de MAX WALTER, *Zur Methodik des neusprachlichen Unterrichts*, Marburg a. Lahn, Elwert, 1931: 92 pp.

de la linguistique. Cette mise en valeur de concepts abstraits connaît sur ce continent un renouveau indéniable. Sous la pression des événements, les Américains ont découvert l'utilité des langues étrangères. Les psychologues et les sociologues leur ont démontré la futilité de tout essai de compréhension des autres civilisations qui ne s'appuierait pas sur une connaissance de leur mode d'expression linguistique. Les linguistes eux-mêmes, qui passaient jusque là pour une espèce de philosophes particulièrement abstruse, furent brusquement tirés de leurs cogitations et sommés d'enseigner au premier G.I. venu le malais, le chinois, le tagalog et l'arabe en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Se basant sur un programme esquissé en temps de paix par le Conseil américain des sociétés savantes, l'Armée décida la mise en œuvre d'une technique d'apprentissage de 42 langues étrangères connue maintenant sous le nom de ASTP.¹⁰

Ce n'est pas ici le lieu de discuter en détail les mérites ou les défauts du ASTP.¹¹ Mais il n'est pas inutile de souligner que ce furent les linguistes qui prirent spontanément l'initiative dans ce domaine — ce qu'on aurait maintenant tendance à oublier. Les autorités militaires ont en somme codifié et étendu à toute la nation le projet original du Conseil des sociétés savantes. Cette antériorité ressort clairement d'un texte intéressant et peu connu, paru dans le numéro de juillet-septembre 1942 de LANGUAGE:

"To provide essential training in languages needed for the war effort of the United States and to implement the teaching of strategically important languages for which no competent instructors and materials are available, the American Council of Learned Societies has undertaken the sponsorship of an

10. Abréviation de *Army Specialized Training Program*; il convient de citer à ce propos l'œuvre considérable de HENRY LEE SMITH JR., qui a mis au point les manuels en usage dans les centres d'entraînement. M. Smith est actuellement directeur adjoint du Foreign Service Institute de Washington, où les méthodes en pratique sont directement inspirées de celles du ASTP, cf. LANGUAGE 25.2 (April-June 1949): 220.

11. Pour la discussion de sa valeur pédagogique, particulièrement en ce qui concerne le français et l'anglais, on se reportera aux articles de HARRIS, JULIAN "How can the ASTP Method be adapted to Civilian Instruction", THE FRENCH REVIEW XXI (May 1948): 450-460 et McDONALD, PEARL S., "The Consensus of Opinion about the ASTP", THE FRENCH REVIEW, XXI (December 1947): 129-133. L'exposé fait ici des caractéristiques du système s'inspire de ce dernier travail, qui résume lui-même plus de 150 communications et écrits divers.

Intensive Language Program, under the direction of J.M. Cowan. During the past summer, over 700 students attended courses in 26 languages at 18 institutions. The languages taught include Russian, Turkish, Chinese, Malay, Thai, Hindustani, and several dialects of Arabic. Implementation of new instructors in these and other languages is well under way, so that universities and Government agencies will soon have at their command a large and well-trained corps of linguists able to teach the languages most urgently required for military purposes."¹²

En soi, d'ailleurs, la méthode n'était pas entièrement nouvelle; certains traits de la "méthode directe" y avaient été incorporés sans changement et l'on peut aujourd'hui envisager un remaniement de l'ensemble pour en accroître la souplesse et la portée. Ce qui distinguait l'ASTP des cours de langues vivantes habituels était l'accent mis sur l'appareillage acoustique et visuel ("aural-oral approach") dont l'efficacité était reconnue, mais dont l'emploi massif n'avait jamais encore été pratiqué à cette échelle. Les autres points caractéristiques de la méthode étaient les suivants:

(1) une sélection permettant de concentrer les efforts sur des sujets vraiment réceptifs, quoique pas nécessairement "doués" pour les langues vivantes;

(2) le fait que la connaissance de ces langues pouvait devenir pour les soldats une question de vie ou de mort;

(3) une concentration très poussée de l'enseignement, chaque point étant complètement exploré avant de passer au point suivant;

(4) une absence totale de distractions, dans tous les sens du mot, l'étudiant n'ayant qu'un seul sujet d'étude, toujours le même et à toutes les heures de la journée;

(5) un programme minimum de 27 heures de cours par semaine, dont 10 heures de travaux pratiques sous la direction d'un informateur parlant la langue étudiée à titre de langue maternelle;

(6) l'emploi exclusif de cette langue pour tous les cours et travaux pratiques;

(7) un nombre d'étudiants limité à 10 par classe de travaux pratiques ("drill" classes);

12. LANGUAGE, 18. 3 (July-September 1942): 255.

(8) des classes confiées exclusivement à des instructeurs ou des professeurs qualifiés, les postes de commande étant occupés par des spécialistes;

(9) enfin l'utilisation systématique de tous les moyens acoustiques et visuels imaginables: disques, films parlant, machines à fil, à bande, leçons de vocabulaire accompagnées de projections fixes ou mobiles, etc.

Telle qu'elle se présente sous sa forme "militaire", l'ASTP n'est pas aussi révolutionnaire que certains voudraient le croire. De nombreux pédagogues, en Europe notamment, s'étaient attaqués depuis longtemps aux mêmes problèmes, en proposant des solutions partielles efficaces. Pour ne prendre que quelques exemples, le recours à la méthode directe fut instauré par cette même école appelée "Neusprachlicher Unterricht" et fut abondamment exploité par les ouvrages de la Méthode Berlitz. L'accompagnement du livre par le disque, avec ou sans images, a rendu d'immenses services et forme la base des cours Linguaphone, en Angleterre, Assimil et Miméphone en France¹³, pour ne citer que ces trois noms. Enfin, l'usage du film parlant, plus rare parce que plus coûteux, avait été adopté indépendamment par l'Institut Miméphone à Paris, pour l'anglais, l'allemand et le français, et aux USA pour la diffusion du Basic English, à une époque où l'on croyait encore aux vertus pédagogiques de cette langue artificielle.

Il est indéniable que, la paix revenue, les effets bienfaisants de l'ASTP se sont fait sentir, à la fois dans la qualité des cours de langues vivantes et dans le nombre des étudiants¹⁴. L'Université Cornell à Ithaca, N.Y. s'est attachée à une mise au point de la méthode pour ses étudiants. L'expérience en a démontré, semble-t-il, certaines faiblesses essentielles, qui d'ailleurs dépendent plus de la nature humaine que de la technique employée. Trop d'étudiants trouvent agréable de "gagner des crédits" en écoutant un film parlant à longueur de journée

13. VINAY, J.P. *L'anglais par l'image*, Paris, Miméphone, 1944 (Avec 5 disques d'accompagnement). Dans la même collection, Miméphone a publié une courte grammaire anglaise, des textes, un vocabulaire de base avec transcriptions phonétiques et des films fixes permettant de projeter la leçon sur un écran au fur et à mesure de son déroulement.

14. cf. McDONALD, PEARL S. op. cit. "Without doubt, America's leading educators feel that the modern language program offered by American schools and colleges can benefit by adaptation of a number of ASTP procedures... Increased enrollments show that the tide has turned for modern languages" *Op. cit.*, p. 133.

dans une salle qui comporte plus de facilités pour dormir tranquillement qu'un amphithéâtre ordinaire. Trop d'étudiants font de ce chef une séparation étanche entre les techniques ["skill"] et la connaissance proprement dite ["knowledge"]. Ils se basent sur un raisonnement simpliste. Le maniement du français ou de l'espagnol n'est pas uniquement destiné à permettre des conversations avec les portiers d'hôtels ou les contrôleurs des chemins de fer. Maintenant que l'élément "danger" est absent, l'étude des langues vivantes peut dépouiller ce caractère impératif et prétendre devenir un humanisme, clef de civilisations parallèles qui resteraient inaccessibles au monolingue réduit aux seules traductions.

D'autres centres, mieux inspirés ou tenant compte des réalités, s'ouvrent maintenant un peu partout, pour tenter d'effectuer un compromis entre la mécanique et la vie; parmi ceux-ci il faut mentionner en premier lieu l'Institut de Linguistique de l'Université du Michigan, à Ann Arbor, qui, sous la direction de linguistes tels que Charles C. Fries et Kenneth L. Pike, s'attaque résolument aux problèmes de méthodologie avec la volonté évidente de tirer un parti aussi large que possible des récentes découvertes de la linguistique et de la psychologie. Leur organe, LANGUAGE LEARNING,¹⁵ encore au stade expérimental, fourmille de suggestions utiles qui trouvent des échos dans les différents départements de langues modernes de ce continent. Signalons encore les travaux du professeur William N. Locke, du Massachusetts Institute of Technology; du professeur E.B. de Sauzé à Cleveland et du professeur W. Freeman Twaddell à Brown University, sans oublier les cours justement renommés de l'École d'été du Middlebury College, Vermont.

A Montréal, la Faculté des Lettres, qui trouve dans ses propres Cours d'été un excellent terrain de travail en ce qui concerne l'enseignement du français aux étrangers, a ouvert pour la première fois en 1949, un cours de méthodologie de l'enseignement des langues vivantes où nos futurs professeurs pourront s'initier aux diverses méthodes en usage à l'heure actuelle et les adapter aux besoins si variés de nos Provinces.

15. LANGUAGE LEARNING, *A Quarterly Journal of Applied Linguistics*, Ann Arbor, Michigan.

La question est de nature à intéresser particulièrement un public franco-canadien¹⁶. Possédant généralement deux langues au départ, puisant par là même à deux formes assez divergentes de civilisation, nos étudiants ont le grand avantage de combiner une solide tradition pédagogique issue des écoles européennes au goût inné du fait concret qui caractérise les travaux américains. Par ailleurs, les bibliographies auxquelles nous avons eu recours pour ces travaux font ressortir nettement deux tendances qu'il est important de souligner ici.

D'une part, la majorité des auteurs modernes qui traitent de la pédagogie des langues vivantes est nettement anglo-saxonne. D'autre part, les ouvrages de pédagogie linguistique traitent pour la plupart de l'enseignement de l'anglais.¹⁷ Que conclure de cette double constatation ?

Du premier point, on peut déduire que la pédagogie n'a pas su attirer, sauf peut-être en Suisse et en Belgique, les chercheurs francophones, trop souvent orientés au départ vers des sujets de culture générale, de littérature et de philosophie. Cette tendance a existé aussi au Canada; elle semble maintenant en voie de régression. La liste des thèses de maîtrise proposées à la Faculté des Lettres entre 1945 et 1948 montre qu'un pourcentage important d'étudiants (10 sur 51 thèses enregistrées) se tourne vers des problèmes de linguistique, de phonétique et de méthodologie avec objectivité et compétence.

La seconde remarque est peut-être plus grave, en ce sens qu'elle témoigne d'un intérêt très vif, à l'échelle mondiale, envers l'apprentissage de l'anglais sous sa forme britannique ou américaine. Cet intérêt a comme conséquence pratique un essai spontané de simplification des méthodes d'enseignement, une meilleure présentation des

16. Elle l'intéresse en fait depuis longtemps, comme en témoignent les nombreux articles pédagogiques qui paraissent au Canada. Cf. entre autres LAURENCE, J.M. *Notes méthodologiques sur l'enseignement du français*, Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1945 et TAILLON, FR. LÉOPOLD, *Pour mieux enseigner l'anglais*, Montréal, ibid, 1947 (Un compte rendu en a paru dans *THE FRENCH REVIEW* XXII (March 1949); 108). Signalons également la revue ontarienne *THE CANADIAN MODERN LANGUAGE REVIEW*, publiée sous la direction de GEORGE A. KLINCK, ainsi que les articles linguistiques et pédagogiques de *L'ÉCOLE CANADIENNE*, organe officiel de la Commission des Écoles catholiques de Montréal.

17. Cette tendance apparaîtra clairement si l'on consulte un ouvrage de pédagogie générale des langues vivantes, comme par exemple la thèse de H. BONGERS, *The History and Principles of Vocabulary Control*, Woerden, Wocopi, 1947.

faits, et partant, un allègement notable de la tâche des élèves. L'anglais a été servi, en cette occurrence, par les traits qui semblaient devoir susciter le plus d'obstacles: son orthographe, par exemple, est d'une complexité souvent rebutante. Mais elle a précisément exigé des recherches vers une présentation commode des difficultés orthoépiques et phonétiques qui se traduit par des manuels dont l'équivalent n'existe pas en français. Telle est probablement la raison pour laquelle l'école anglaise de phonétique, prenant la succession des écoles allemande, française et danoise, a brillé et brille encore d'un si vif éclat.

Il n'y a aucune raison pour ne pas essayer d'en faire autant en ce qui concerne le français. Si son orthographe est légèrement moins incohérente que celle de l'anglais, sa phonétique demeure pour beaucoup d'étrangers, en particulier pour les Anglo-Saxons, une source de difficultés réelles; son système grammatical complexe, — genres, pluriels irréguliers, place de l'adjectif — est difficile à maîtriser parce que difficile à saisir dans son ensemble; les irrégularités des formes verbales sont de nature à décourager bien des étudiants. Il n'est certes pas question de créer de toutes pièces un "Basic French" artificiel sous prétexte d'en faciliter l'apprentissage. Mais il est certain que le français, plus encore que l'anglais, aurait besoin d'être très soigneusement présenté aux élèves, dans des manuels effectuant un choix judicieux de mots, de formes verbales, et graduant les difficultés syntaxiques¹⁸. C'est là ce que font les pédagogues modernes dont nous avons cité les noms. L'effort à fournir reste pourtant considérable, si nous voulons que notre langue soit apprise volontiers, pour elle-même d'abord, et aussi pour ce qu'elle apporte dans le monde de la science, des arts et des idées.

Ce point de vue a été nettement exprimé par M. Mossé, professeur à l'École des Hautes Études de Paris, dans un rapport adressé à l'Assemblée générale de l'Association des Professeurs de langues vivantes de France, en décembre 1947. "Dans la compétition inter-

18. C'est un des buts que peut se proposer la section de linguistique. Un de nos étudiants, M. ALBERT DOMINIQUE, professeur à l'École Normale de Montréal, vient de terminer une thèse de maîtrise sur ce sujet, sous le titre: "*An Appraisal of Grammatical Rules in connection with the Teaching of French at High-School and College Level*" où il passe en revue les difficultés de notre langue telles qu'elles se présentent à une classe d'anglophones au Canada ou aux USA.

GUY VIAU JACQUES VIAU

Décorateurs - Ensembliers

425 ouest, boulevard ST-JOSEPH
Outremont — TAlon 4240

Atelier de fabrication :
L'ABORD - A - PLOUFFE, Q U E .

Hommage de

BROUILLET & CARMEL

Ignace Brouillet, D.Sc.A., I.C.

E. G. Carmel, I.C.

Ingénieurs conseils

Spécialité : BÉTON ARMÉ

3605, rue ST-DENIS

HA. 6548

MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ECOLE POLYTECHNIQUE

École d'ingénieurs — Fondée en 1873

Le programme d'études prévoit la formation générale dans toutes les branches du génie et l'orientation dans les spécialités suivantes:

**TRAVAUX PUBLICS - BATIMENTS; MÉCANIQUE-ÉLECTRICITÉ;
MINES-GÉOLOGIE; CHIMIE INDUSTRIELLE-MÉTALLURGIE.**

Les élèves reçoivent à la fin du cours les diplômes d'ingénieur et de Bachelier ès Sciences Appliquées avec mention de l'option choisie.

Des études post-universitaires peuvent être entreprises à la fin du cours régulier et conduire aux grades universitaires de Maître et de Docteur ès Sciences Appliquées.

Centre de recherches et laboratoires d'analyses.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, rue Saint-Denis,

Montréal.

Des
Player's
S.V.P.

BOUIT DE LIEGE et UNI



au service des
 Canadiens dans
 toutes les sphères
 de la vie depuis
 1817 . . .



BANQUE DE MONTRÉAL



Fashion-Craft
 LIMITÉE

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

J.-Louis Levesque, président
 Gérard Favreau, vice-président exécutif et
 directeur général
 W. S. McCutcheon, directeur général adjoint

Lionel Lacroix
 Emé. Lacroix, C.R.
 J.-A. Boivin, N.P.
 Wm. Henschel.

Les vêtements
Fashion-Craft
 sont
 l'apanage
 d'une mise élégante

Représentés au Canada par au delà de
 500 magasins d'Halifax à Vancouver.

HOMMAGES AUX DIPLOMÉS
DE L'UNIVERSITÉ

COMPAGNIE CANADIENNE DE CARRELAGES LIMITÉE

Directeurs L. JOLY — J. ADAMS

37 ouest, rue JEAN-TALON, MONTREAL — TA. 7288

TUILE
MARBRE
TERRAZZO
VITROLITE

TUILE D'ASPHALTE DE CAOUTCHOUC, ETC.

AVEC NOS HOMMAGES

ROBERT A. RANKIN & COMPANY LIMITED

INGÉNIEURS INDUSTRIELS CONSEILS

1420 OUEST, RUE SHERBROOKE

MONTRÉAL

QUE FEREZ-VOUS DE VOS FILS ?

DES MÉDECINS?
DES INGÉNIEURS?

DES AVOCATS?
DES HOMMES D'AFFAIRES?

*Cela dépend de leurs talents, de leurs goûts,
des besoins de la société et de vos moyens.*

Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour les *carrières économiques*, n'hésitez pas, et dès la fin de leur cours classique ou de leur douzième scientifique, envoyez-les à

L'ECOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

- À ceux qui peuvent se payer un cours universitaire, elle offre un COURS DE HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES.
De trois à quatre années d'études conduisent à la licence en sciences commerciales et à la licence en sciences comptables, ce dernier titre donnant droit d'admission dans l'Institut des comptables agréés (C.A.) de la Province.
- Aux autres, elle offre un COURS DE PRÉPARATION AUX AFFAIRES, qui se donne le soir, permettant ainsi à l'étudiant d'acquérir la compétence nécessaire à son succès tout en gagnant sa vie.

DEMANDEZ NOTRE
PROSPECTUS GRATUIT

535, avenue Viger
Montréal

DE RENOMMÉE MONDIALE...

VICHY CELESTINS

EAU MINÉRALE ALCALINE NATURELLE — PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

**POUR VOTRE FOIE,
VOS REINS ET VOTRE DIGESTION.**

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN

Méfiez-vous des contrefaçons

Spécifiez Vichy Célestins



**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA**

nationale”, écrit M. Mossé, “si nous ne savons pas rapidement résoudre ce problème, si nous n’y apportons pas une contribution essentielle, nous risquons de voir notre langue reculer encore dans le monde.” Et M. Mossé cite en terminant les paroles du grand linguiste suisse Charles Bally, dont toute l’œuvre a été dédiée à l’étude de notre langue maternelle: “Un peuple qui veut répandre sa langue est forcé de songer aux obstacles que les étrangers rencontrent dans son étude. Il est amené à se demander si une simplification n’est pas désirable. Ainsi ce qui se faisait autrefois automatiquement, se fera peut-être d’une façon plus réfléchie dans l’avenir.”¹⁹

PROBLEMES DE LINGUISTIQUE CANADIENNE

A côté de la linguistique générale, qui étudie la fonction du langage sur le plan universel, il y a place pour des linguistiques particulières (on aurait dit autrefois des “philologies” particulières), étudiant les lois communes à un groupe social donné et essayant de les relier à celles des groupes voisins. En fait, comme nous l’avons dit plus haut, la linguistique générale n’est concevable et possible que dans la mesure où les diverses linguistiques régionales lui fournissent des matériaux valables et parfaitement comparables entre eux.

Il paraît utile de s’arrêter un moment sur le titre de cette troisième partie. Dans quelle mesure peut-on parler de linguistique *canadienne*? Ne devrait-on pas simplement la concevoir comme une subdivision de la linguistique française?

Il semble bien que non. Pour ne citer que deux exemples, le manuel de vulgarisation le plus récent dans cet ordre d’idées, *l’Introduction à la linguistique française* de R.L. Wagner²⁰, ne fait aucunement mention des problèmes linguistiques du Canada, non plus d’ailleurs que des autres parties du monde. C’est une omission regrettable dans un manuel par ailleurs très documenté, appelé à fournir des renseignements indispensables à nos étudiants. Il en va de même pour

19. LES LANGUES MODERNES, 42. 1 (janvier-février 1948), Fascicule B, 17-32.

20. *Société de publications romanes et françaises*, XXVII, Lille, Giard et Genève, Droz, 1947: 142 pp.

l'histoire de la langue française de M. Cohen ²¹, qui consacre au français d'outre-mer une page trop brève.

La raison de ce silence nous paraît double. D'une part, on a trop souvent tendance à admettre a priori que les problèmes posés par le français d'Europe sont identiques à ceux du français d'Amérique; d'autre part, les nombreux travaux de linguistique canadienne ont été faits spontanément, sous la pression des événements, plutôt que sur un plan d'ensemble préconçu. C'est précisément l'une des tâches de la section de linguistique de poser clairement les problèmes particuliers au Canada français et à ses colonies francophones d'Amérique ²² et d'effectuer une centralisation des résultats déjà acquis. Les grands traits d'une linguistique particulière se dégageront alors d'eux-mêmes, ce qui permettra de les relier ensuite aux données plus vastes de la linguistique française proprement dite.

Or, pour qu'il y ait plan d'ensemble, il faut évaluer le travail déjà fait et en connaître les auteurs, en un mot, il faut une bibliographie. Il existe déjà un *corpus* imposant de textes, études, glossaires, remarques, thèses sur le fait français en Amérique. Comment, dans ces conditions, être sûr de ne rien omettre? La question déborde d'ailleurs le seul terrain linguistique. Le Conseil des Recherches des Humanités au Canada, lors de sa récente réunion régionale tenue à Halifax en juin dernier, l'a déjà envisagée du point de vue littéraire et culturel:

"The Council is much interested in a number of specific undertakings which should be useful to the Canadian student at all levels. One of these, now almost complete, is a list of the theses in the Humanities which have been accepted by Canadian universities. Another, in preparation and to be published in due course, is a manual on the technique or research in the Humanities, for the use of post-graduate students. Such

21. *Histoire d'une langue: le français*, Collection Civilisation française, Paris, Editions Hier et Aujourd'hui, 1947: 384 pp. Qu'il nous soit permis de signaler ici la parution prochaine d'une Histoire de la langue française due à la plume d'un jeune professeur de Verdun, M. ROLAND DENIS (chez Fides); M. Denis a bien voulu, sur nos instances, inclure un chapitre entier sur le français au Canada.

22. cf. HAM L-EDWARD B., "Programme de recherches franco-américaines" LE CANADA FRANCAIS, XXV. 2 (octobre 1937): 216.

specific aids to research would be much enhanced in value by the publication of a bibliography of Canadian literature, a vast undertaking which has been advocated by librarians and many others and in which the Council would gladly play an important part."

Mais il n'y a rien dans cette déclaration de MM. J.F. Leddy (Université du Saskatchewan) et M. Lebel (Université Laval) qui désigne nommément notre discipline. Nous possédons déjà l'important travail de J. Geddes et Adjutor Rivard²³, mais il date de plus de 40 ans et demanderait à être revu en ce qui concerne les périodiques allemands de l'époque. Certains *Index* particuliers peuvent nous aider; les bibliothèques municipales de Toronto publient depuis 1923 un *Canadian Catalogue of Books published in Canada about Canada, as well as those written by Canadians*, qui laisse passer bien des textes importants en matière de linguistique. L'*Inventaire chronologique* de N.-E. Dionne s'arrête, lui aussi, en 1906 et son *Supplément* ne va que jusqu'en 1912. L'*Index des Périodiques*, publié par l'Association canadienne des Bibliothèques, dépouille à partir de 1938 un certain nombre de revues qui ne comprennent pas les principaux titres susceptibles de contenir des articles importants en linguistique canadienne. Dès lors, le chercheur doit se plonger dans les ouvrages généraux de Besterman, Marouzeau, Panconcelli-Calzia, dans les bibliographies périodiques de VOX, AMERICAN SPEECH, MODERN LANGUAGE NOTES, LANGUAGE, WORD, PMLA, du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS et bien d'autres encore.

Un travail général de dépouillement et de classement s'impose. La simple lecture de revues telles que LA NOUVELLE FRANCE ou le BULLETIN DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA révèle qu'il n'y a presque pas de numéros qui n'abordent, d'une façon ou d'une autre, des problèmes de linguistique. Par exemple, le rédacteur de la rubrique "Erreurs et Préjugés", qui écrivait dans LA NOUVELLE FRANCE entre 1905 et 1912, apporte des détails précieux sur le bilinguisme à cette époque, sur l'éducation, l'étymologie locale, la lexicologie. Des dépouillements partiels, effectués par nos étudiants aux séances du Séminaire de linguistique, ont fait ressortir l'existence d'études importantes d'accès difficile, telles que celle de H. Pernot, "*Étude phonétique d'un*

23. *Bibliographie du parler français au Canada: Catalogue des ouvrages traitant de la langue française au Canada*, Québec, 1906.

disque canadien”, REVUE DE PHONÉTIQUE, VI, 3-4 (1930): 290-319; celle de V. Bernard sur “*La langue française dans le monde*”, LE MONDE FRANCAIS, V (1946): 433-442; celle d’Hosea Phillips, “*Cajun French*”, [transcription phonétique d’un court texte recueilli à Evangeline County, en Louisiane], LE MAÎTRE PHONÉTIQUE, III, 61 (janvier-mars 1938): 8. Il serait fastidieux de poursuivre cette énumération; elle prouve tout au moins combien il est difficile de se tenir au courant des publications intéressant la linguistique. La section a donc inscrit à son programme l’établissement d’une bibliographie de linguistique canadienne faisant suite à celle de Geddes-Rivard. Oeuvre essentiellement collective, elle sera poursuivie par chaque génération d’étudiants et de chercheurs. Un fichier est déjà commencé, qui sera à la disposition des chercheurs.

Envisageons maintenant des considérations de géographie linguistique. On sait évidemment en gros quelles sont les régions où le français est parlé en Amérique, mais on ne connaît pas en fait le détail de la répartition exacte des francophones. Ce n’est pourtant pas faute de documents. Les différents recensements du Canada, particulièrement celui de 1941, fort bien conduits et dépouillés avec soin, permettraient de se faire une idée assez juste de la carte linguistique française au Canada. La situation est beaucoup moins nette pour les Franco-Américains et les Acadiens de Louisiane; pourtant, là encore, les listes électorales, les registres de paroisse, les cadastres fournissent de précieux renseignements. Il est cependant souhaitable d’entreprendre des études plus spécifiques, et de déterminer avec précision quels sont les types de frontières linguistiques qui existent au Canada, par opposition aux frontières linguistiques de l’Europe, qui sont beaucoup mieux connues.

Parmi les types particuliers au Canada, il y a celui que nous pourrions appeler “*frontière-pointe*”. On la trouve à la limite des territoires cultivés, habités par les Canadiens de langue française, immédiatement avant la zone de la forêt sub-arctique et des territoires de chasse des Indiens. Il est évident qu’il y a bien, au nord de Normandin, Girardville, St-Eugène une frontière qui sépare le français d’une part et le naskapi d’autre part. Mais établir une ligne frontière continue, comme on peut le faire entre le français et le flamand, entre le breton et le français, n’offrirait pas grand intérêt. On peut en effet poser en

principe qu'il n'y a aucun contact linguistique de part et d'autre de cette ligne entre Canadiens et Indiens. D'ailleurs, ces derniers ne vivent pas selon un mode comparable à celui des fermiers du Lac St.-Jean. Séparée de ses voisins par des dizaines de milles, chaque famille forme un petit îlot linguistique homogène, perdu dans une unité plus vaste, aux limites flottantes, le domaine du naskapi.²⁴ Au contraire, étant donné que les Indiens se rassemblent chaque année pendant deux mois au poste de Mistassini ou à celui de la Pointe Bleue, où ils entrent en contact avec les blancs, nous pourrions considérer ces postes comme les pointes extrêmes de deux civilisations qui se touchent. Les échanges de langue à langue, de même que les échanges commerciaux et culturels, s'effectueraient par cette pointe, pendant le bref laps de temps où l'hiver consent à se faire oublier. Le poste de la Pointe Bleue présente des problèmes plus complexes; pour les Indiens chasseurs qui viennent y passer uniquement l'été, il fournit un bon exemple de la frontière-pointe. Mais pour les Indiens qui y vivent toute l'année, il n'est qu'un îlot allogène, englobé dans une zone francophone, et dont les membres les plus jeunes, particulièrement réceptifs, subissent à chaque instant l'influence du français. L'intérêt de la frontière-pointe est de permettre une étude d'ensemble des phénomènes d'emprunts et d'influence dans une région relativement restreinte et bien délimitée.

Le cas de la frontière-pointe est cependant exceptionnel. En principe, les frontières linguistiques sont d'une certaine étendue, et peuvent même être concentriques (dans une ville à population mixte par exemple). Notons cependant qu'une zone linguistique peut entrer largement en contact avec une zone voisine sans marquer avec le cours du temps de recul ou d'avance sensibles, à condition qu'elle s'adosse à un noyau central solide, fournissant constamment un apport en hommes et en matériaux de civilisation. Par exemple, la ville de Cornwall se trouve à l'extrême pointe de l'aire francophone de l'Ontario, le long des rives du St. Laurent. On peut donc

24. Le naskapi est lui-même un dialecte de la famille algique, qui comprend aussi le montagnais, le cree, le micmacque, l'abénaki, l'algonquin, etc. Il y a donc une autre frontière linguistique, celle qui sépare le groupe naskapi du groupe montagnais; elle se superpose à la frontière-pointe dont nous venons de parler. Cf. VOEGELIN, C.F. *North American Indian Languages still spoken and their Genetic Relationships* (1941) publié dans *Language, Culture and Personality, Essays in Memory of Edward Sapir*, pp. 15-40. Également UHLENBECK, C.C., "Present General Trends in the Grouping of American Aboriginal Languages", *LINGUA*, I. 2 (1948): 219-224.

étudier le détail de cette frontière, noter telle rue, telle maison qui représente en quelque sorte les ouvrages avancés, se distinguant mal des rues et des maisons anglophones. Puis vient le gros de la population canadienne-française, groupée dans l'est de la ville le long de la route qui vient de Montréal, sorte de cordon ombilical linguistique et affectif. D'autres détails, telles les églises, les écoles, complètent la carte linguistique de la ville. Cependant, puisque la langue française n'a pas en Ontario de statut officiel, les inscriptions françaises à Cornwall sont sporadiques; elles renseignent surtout sur l'onomastique et sur le mode de vie des habitants. On ne pourrait s'y fier pour tracer une frontière dans la ville (pas plus qu'à Montréal d'ailleurs). Nous sommes ici devant une frontière linguistique *naturelle*, remarquable par son caractère spontané, sa vitalité, ses lois particulières. Elle reste assez délicate à délimiter avec précision; l'entreprise est cependant possible, et un atlas linguistique de la région est en voie d'établissement²⁵.

Si par contre, venant du Vermont ou de l'Ontario, on entre sur le territoire du Québec à St. Armand, à Lacolle, à Rivière Beaudette, on franchit cette fois un autre type de frontière, la frontière linguistique *officielle*. Les avis de la douane, les affiches, les enseignes la ponctuent de textes français contrastant avec les textes anglais précédemment rencontrés. Ce type de frontière artificielle, de création relativement récente, méconnaît la réalité linguistique ou ethnique en la masquant sous une apparente simplicité. Il y a, en fait, des francophones en deçà des frontières américaines ou ontariennes et des anglophones à l'intérieur du Québec. La géographie linguistique se doit d'établir des cartes qui lui sont propres. Qui se douterait, par exemple, en regardant un atlas ordinaire, que le français pénètre en Italie, que l'italien est parlé en France, que le bulgare déborde sur la frontière grecque et yougoslave et qu'il y a des villages allemands où l'on parle danois? Mais, en refusant de tenir compte des faits, la frontière linguistique officielle oblige par contre-coup les populations à s'adapter à des conditions artificielles. Le français parlé dans le Vermont, bien qu'adossé à la

25. MME J. PENVERNE, professeur de phonétique aux Cours d'été de la Faculté des Lettres et M. LAURIER CARRIÈRE, inspecteur des Écoles bilingues d'Ontario, en posent actuellement les premiers jalons. Voir à ce sujet l'article de M. ROGER DUHAMEL dans MONTRÉAL-MATIN du 4 août 1949.

masse francophone du Québec, est en danger d'extinction rapide malgré l'influence conservatrice de l'école bilingue²⁶, alors que le français de l'Ontario est infiniment plus ferme sur ses positions. La frontière naturelle, linguistiquement parlant, est la marque d'un état d'équilibre. La frontière officielle est une opération chirurgicale, qui tranche dans le vif et peut être mortelle.²⁷

Il existe également au Canada un type de frontière linguistique qui correspond exactement à des faits européens. Il s'agit d'un obstacle naturel qui, arrêtant l'expansion de la colonisation, crée du même coup une frontière linguistique absolue. C'est le cas pour la région de Rimouski. Adossée à une épaisse forêt et limitée au nord par le St-Laurent, la région a dû s'allonger en forme de ruban; sa frontière linguistique vers le Maine ne coïncide pas avec la ligne officielle de démarcation²⁸. La forêt sépare ici deux zones linguistiques par un hiatus relativement impénétrable. On sait le rôle joué par des obstacles naturels de ce genre dans la constitution de la carte dialectale de la France. Parfois, dans ce dernier cas, la forêt a disparu, grignotée par des générations successives de bûcherons; et pourtant les aires d'isoglosses en préservent souvent le souvenir concret.

Ainsi se précisent peu à peu les frontières linguistiques du Canada français et des régions francophones de la Nouvelle-Angleterre. Mais la géographie linguistique ne se contente pas de délimiter le profil des

26. L'îlot francophone de Burlington-Sud (Lakeside) est étudié actuellement par M. GEORGES LANDRY, qui prépare sa thèse de maîtrise sur le sujet "*Étude ethnolinguistique sur la paroisse St. Antoine, Burlington (Vt.)*" M. Landry vient de terminer avec nous la cueillette d'enregistrements sonores parmi les membres de la communauté de Lakeside. Les vieux, émigrants venus du Québec, parlent encore un français régional très coulant. La deuxième génération, venue très jeune aux États-Unis, et élevée dans des écoles strictement anglophones, parle plus volontiers l'anglais, mais connaît encore assez bien le français. La troisième génération, née à Lakeside, parle presque uniquement l'anglais, de sorte que grands-parents et petits-fils ne se comprennent pas. Il faut noter toutefois que l'école bilingue, qui se développe dans certains districts sous l'égide de la paroisse, redonne aux enfants des rudiments de français et parfois les amène à parler assez couramment. C'est là malgré tout une connaissance livresque, qui n'a plus la spontanéité de la langue maternelle.

27. Pas toujours cependant. La frontière officielle du Roussillon, entre la France et l'Espagne, date de 1659 et le catalan est toujours parlé de part et d'autre de cette frontière.

28. Ce point a été abordé dans la récente thèse de M. SIMON L'ANGLAIS, "*Étude ethnophonétique du parler de Rimouski et des environs*", Université de Montréal, 1949. Les frais d'enquête ont été en partie défrayés par une subvention émanant du Conseil des Recherches des Humanités au Canada. Les enregistrements sonores, ainsi que ceux cités plus haut, sont classés dans la discothèque de la Section de linguistique. On espère recueillir ainsi une collection aussi représentative que possible des parlars canadiens.

communautés linguistiques. Elle recherche, au moyen d'enquêtes sur le terrain, d'enregistrements sonores, de transcriptions phonétiques, le détail des articulations, les variantes lexicographiques, en un mot ce qui donne à chaque région son caractère particulier. On affirme souvent que le français du Canada est un parler unifié, que les différents dialectes parlés à l'origine se sont fusionnés dans une sorte de *melting-pot* phonétique. Il est vrai qu'il existe des caractéristiques phonétiques valables pour l'ensemble du Canada: de Gravelbourg ou de St. Boniface jusqu'au Cap Breton, en passant par le Vermont et même par la Louisiane, un /i/ en syllabe fermée brève se prononce très ouvert, avec une aperture intermédiaire entre l'/i/ parisien de *lit* et /e/ de *thé*. Mais les études de détail nous révèlent, à côté de ces grands traits, des divergences profondes dont certaines doivent remonter à des différences ethniques (populations normandes, vendéennes, poitevines, etc). Ainsi, la région de Montréal articule en grande majorité un /r/ apical roulé, consonne prononcée du bout de la langue contre les gencives.²⁹ A Rimouski, à Québec, dans la région du Lac St-Jean, on prononce au contraire un /r/ uvulaire, articulé par la partie postérieure de la langue contre la luette. Même alors, il y a des subdivisions: le /r/ de Rimouski est presque toujours roulé, parfois sourd: mais on entend également la fricative uvulaire sonore du parisien. Celle-ci domine nettement dans la région de Roberval; on l'entend également au Cap Breton. Une large partie de la rive droite du St. Laurent, particulièrement la Beauce, articule un /h/ fricatif sonore légèrement nasal dans les mots où le français articule un "j" comme *Georges, jardin*. Cette prononciation s'entend couramment dans le val de Loire, en Vendée, au Poitou. On la relève, paraît-il, dans la région de Sudbury, Ontario.

Pour le moment, les recherches de géographie linguistique s'exercent dans le sens de monographies individuelles, faisant ressortir les

29. Cf. l'enquête effectuée en 1948-49 par M. l'Abbé R. CHARBONNEAU en vue de l'obtention du Certificat de phonétique, "*Présentation critique de la norme du français parlé dans la région de Montréal*." Sur 40 sujets examinés au Collège de l'Assomption, 24 prononcent habituellement /r/ et 11 /R/. L'examen du lieu de naissance ou des origines familiales des 11 exceptions révèle en général des attaches avec la région de Québec ou du Bas du Fleuve. Pour le phonème /o/, il y a unanimité en finale absolue [voyelle mi-fermée brève] mais 39.4% prononcent une diphtongue en syllabe fermée longue: /rouz/, *rose*. Les proportions sont très différentes pour /ɛ/ dans les mêmes positions: diphtongue /ai/ dans 63.1% des cas. Ces chiffres donnent une idée des fluctuations possibles à l'intérieur d'un groupe linguistique limité.

caractéristiques d'une ville, d'un village, parfois d'une famille. Les enquêteurs se multiplient et leur compétence augmente; on peut donc prévoir le jour où une équipe bien entraînée pourra se rendre en des points choisis avec soin; elle emportera des instruments permettant l'enregistrement sonore et au besoin l'inscription graphique des réponses à un questionnaire établi selon une arrière-pensée très précise. Les premières enquêtes individuelles, commencées en 1947, étaient basées sur les questionnaires français; comme il fallait s'y attendre, ils se sont révélés insuffisants pour rendre compte des faits canadiens. Le *centre de l'Atlas linguistique* a précisément pour tâche de mettre un nouveau questionnaire au point. Les résultats de ces enquêtes seront ensuite portés sur des cartes ou des tableaux comparatifs fournissant les vues d'ensemble indispensables. On obtiendra ainsi, entre autres choses, des courbes reliant entre eux les phénomènes de même nature. Au lieu de l'affirmation générale donnée plus haut relativement à la répartition de /r/ et /R/, nous aurons une réponse circonstanciée, que l'on suivra de village à village, qui pourra être rapprochée à son tour de réponses semblables fournies par l'étude historique, géographique, démographique de la région. La géographie linguistique, à partir de travaux précis, permettra à la linguistique canadienne de dépasser le stade des suppositions gratuites, souvent le fruit d'impressions personnelles de voyageurs en mal de journalisme hâtif.³⁰

* * *

Nous avons choisi ces quelques aspects de la linguistique pour montrer quelle en est l'importance dans le cadre des études supérieures. Discipline de recherche et application de techniques, cette science récompense l'étudiant de ses peines en lui offrant la double joie des hypothèses générales et des observations concrètes et mesurables. L'artiste même y trouve son compte: car les faits de langue ne sont pas totalement explicables par la logique, la fonction ou les nécessités structurales internes. Et la meilleure explication sera peut-être, en définitive, l'explication esthétique, révélation sonore jaillie des profondeurs de la personne humaine.

30. Voir la critique très pertinente des généralisations hâtives, GEOFFRION, L. Ph. "*Le parler des habitants de Québec*", MÉMOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA, III^e série, XXII. 1 (1928): 63-80.

ET LES SCIENCES NATURELLES?

Ovila FOURNIER, ptre
Directeur des C.J.N.

Le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique de la Province de Québec a inauguré en septembre 1948 un nouveau programme d'études pour les écoles primaires. Ce programme, dans le chapitre dit des connaissances usuelles, comporte un certain nombre de sujets d'histoire naturelle.

A l'automne 1948 se réunissaient à Fontainebleau (France) les représentants de cinquante-neuf nations pour jeter les bases d'une organisation internationale pour la protection des ressources naturelles. L'union internationale pour la Protection de la Nature a tenu ses assises cette année à Lake Success où un nombre considérable de techniciens, de naturalistes, d'économistes ont étudié durant trois semaines (18 août—6 sept.) ce grand problème mondial des ressources naturelles.

Il est bien à propos de causer de ce sujet dans l'*Action universitaire*, et nous nous bornerons à traiter ici de la valeur éducative de l'histoire naturelle.

1. BUT DE L'ÉDUCATION

On connaît le sens du mot éducation qui vient de *e-ducère*, ce qui veut dire, tirer de soi. Eduquer un enfant, c'est l'aider à tirer de lui-même ce qui y est en germe; en d'autres termes, c'est l'assister et le conduire dans le développement de sa personnalité. Ce rôle de l'éducateur, je ne puis que le considérer comme un sacerdoce qui incarne dans les âmes des enfants la règle de foi selon laquelle les individus comme les sociétés doivent être orientés vers leur fin ultime. Les âmes des enfants sont comme de la cire. Les premiers traits que le maître y burine s'incrument pour toute la vie, et quand on vieillit, on aime vivre du passé, on garde un souvenir toujours vivace des premières impressions reçues dans la tendre jeunesse. L'éducation chrétienne est un sacerdoce puisqu'elle ne saurait avoir d'autre but que de mettre l'enfant en mesure

d'atteindre un jour sa véritable destinée, c'est-à-dire en mesure de s'assurer par la fidélité même qu'il saura mettre à remplir son devoir ici-bas, sa part de bonheur là-haut.

L'éducateur doit savoir se pencher sur cette petite créature dont les yeux se ferment encore à la lumière intellectuelle pour la soulever peu à peu du niveau inférieur de l'animalité jusqu'au niveau supérieur de la vie vraiment humaine et vraiment chrétienne, comme l'appelle la grâce de son Baptême. Il faut provoquer l'éveil des facultés endormies, leur donner le mouvement et la vie, surveiller leur développement, les redresser, les fortifier, les former.

Vous ferez monter l'enfant lui-même, vous l'aidez à s'arracher peu à peu aux étroitesse de son égoïsme naturel, vous l'amènerez à devenir meilleur, à se hausser au-dessus de lui-même. Vous réglerez sa marche ascensionnelle qui doit à travers les menus devoirs de chaque jour, influencer les étapes successives de sa vie, à travers les joies et les épreuves pour en faire un chrétien honnête, convaincu, éclairé, apôtre. C'est tout le travail de l'éducation. Il suffit de l'avoir bien compris pour embrasser toujours dans leur vraie perspective et pour apprécier à leur valeur relative tous les efforts de détail qu'il impose.

Cette tâche, ce "sacerdoce" devient de plus en plus difficile, à mesure que les passions matérialistes se répandent de par le monde par la radio, le cinéma, les journaux, etc. (Et l'on dit que la sottise a les pattes plus longues que la vérité, et court plus fort). Mais à une tâche plus difficile correspondent des méthodes pédagogiques de plus en plus efficaces. L'une de ces méthodes particulièrement efficace, c'est l'enseignement des sciences naturelles, surtout à l'aide d'un cercle de jeunes naturalistes.

2. LES SCIENCES NATURELLES DANS L'ÉDUCATION

1. *L'observation.*

Mais pour apprendre aux enfants à penser, pour leur apprendre le maniement des outils intellectuels, il faut les habituer à observer. Tout l'enseignement doit être échafaudé sur ce qu'ils auront vu de leurs propres yeux. ("Nil in intellectu quin prius fuerit in sensu", dit la philosophie). Et heureusement, les faits faciles à constater sont légion. L'aquarium, l'herbier, la boîte à insectes peuvent donner d'utiles

leçons. Mais voir n'est pas tout, ou même n'est pratiquement rien ; il faut *comprendre*. Après les mains et les yeux, il faut faire travailler l'esprit : pour l'amener à la compréhension de la nature et aussi pour l'entraîner aux méthodes scientifiques de raisonnement. C'est la trilogie *manu, oculo, mente* (par la main, par l'œil, par l'intelligence) qui doit résumer toute la pédagogie de l'observation.

Voulez-vous un exemple ? Prenez une feuille d'érable. C'est un appendice de la tige, symétrie bilatérale, limbe, pétiole, etc., voilà la description résumée. Dans celà, où est le bénéfice pour l'intelligence ? Sans doute il y a des feuilles simples, composées, entières, dentées, etc. Sans doute, avec un bon rasoir et des colorants nous pourrions y voir les stomates, les faisceaux, les parenchymes. Mais pourquoi tout cela ? Et bien voilà, c'est à ce moment que commence l'intelligence. Elle se demande les rapports entre les feuilles et les tiges. Et pour les découvrir, remonte à l'étude des bourgeons. Un bourgeon, n'est-ce pas un embryon de rameau et un rameau, une tige et des feuilles ? L'élève s'initie aux méthodes des sciences naturelles en les appliquant lui-même, et c'est là que son intelligence (j'allais dire sa *culture* mais on abuse de ce mot-là) y gagne. Et que nous apprend le bourgeon ? Que la formation du rameau est *corrélative* à celle des feuilles. Que le rameau n'est autre chose que le résultat du développement de l'ensemble des bases des feuilles. Mais alors, une autre question se pose d'elle-même. Si la tige n'est autre chose que l'ensemble des bases foliaires, sa structure intime doit être en relation avec celle des feuilles et dépendre de leur disposition. Alors on ne veut plus qu'une chose : *vérifier une hypothèse, étayer un raisonnement*. Vous voyez d'ici l'empressement avec lequel on dissèque, on fait épanouir, on surveille le développement de l'humble "bouquet" qui orne la fenêtre, avec quel soin on le protège car une parcelle de vérité est précieusement cachée et se dévoilera à mesure que les délicates écailles viendront tour à tour s'offrir aux baisers du soleil. Nous pourrions continuer et chercher les variations que peuvent subir les feuilles, etc. L'élève n'a-t-il pas eu dans cette banale leçon d'anatomie l'occasion de développer son esprit critique ? L'élève n'a-t-il pas aussi acquis la notion qu'il ne sait pas tout, que son professeur ne sait pas tout, que de toutes parts la nature nous propose des énigmes ? Qu'une hypothèse séduisante n'est pas nécessairement exacte ? Qu'il faut résister aux séductions de l'esprit ? Que la vérité demande une étude minutieuse, patiente, humble ?

2. La leçon de choses.

La *leçon de choses* a une grande valeur pédagogique, il me semble, pour utiliser la curiosité spontanée de l'enfant. Elle sollicite l'effort de l'enfant, elle fait appel aux leviers nombreux fournis par la nature enfantine. L'enseignement, ne l'oublions jamais, n'est pas un jeu (sauf et encore au niveau de la maternelle) et exige un effort, une contrainte. De ce côté aussi, nous pouvons prudemment affirmer que l'enseignement des sciences naturelles est bien apte à discipliner l'esprit en donnant de la *méthode*, de l'*ordre*, de la *justesse*, de la *précision*. Si nous ne réussissons qu'à distraire l'enfant, nous avons perdu notre temps. Mais comment faire cette leçon de choses ?

1o *Faire trouver aux enfants* et non pas énoncer soi-même les observations. L'enfant est curieux, actif. Il aime à découvrir. Il est heureux d'un effort qui aboutit. L'instituteur doit solliciter cet effort, faire qu'il ne soit pas vain. D'ailleurs l'enfant retient ce qu'il trouve et l'oublie d'autant moins qu'il a dû chercher davantage. L'arrêt en présence d'une difficulté ne fait qu'ouvrir plus largement la voie au souvenir solide et précis.

2o *Aller de l'ensemble aux détails*: c'est-à-dire discipliner son travail. L'enfant abandonné à lui-même ne fait que des observations superficielles, sans intérêt éducatif. Il faut l'obliger à fouiller en profondeur et canaliser son activité.

3o *Donner à chaque enfant un objet qu'il aura entre les mains*. Il doit faire lui-même sa "manipulation". L'expérience collective a un rendement déplorable. L'expérience individuelle est bien préférable. Cette exigence est particulièrement facile si l'on fait appel à des choses de la nature: caillou, branche, fruit, insecte, etc.

4o *Donner à l'expérience ou à l'examen les proportions d'une découverte*, d'une nouveauté, d'une révélation, pour que l'enfant soit saisi et conçoive un désir ardent de savoir. Durant cet examen, il faut se taire, car alors le maître, c'est l'objet qu'on observe.

5o *Après l'examen, faire exécuter un dessin*, puis interroger. On choisit dans les réponses, en éliminant les erreurs sans insister sur les plus grossières, en insistant plutôt sur les autres. On guide les bonnes réponses avec patience et habileté. On amène les raisonnements au seuil de l'*idée*. On pousse les enfants, on ne les devance pas. Ce sont

eux les découvreurs, non pas l'instituteur. Ce sont eux, eux presque seuls qui doivent parcourir le chemin ardu de la connaissance depuis l'observation jusqu'à son explication. C'est cela de la classe *active*. Le professeur y est chef d'orchestre, mais chef d'orchestre improvisateur, rôle très délicat, où il ne faut pas chercher à épargner sa peine, mais où la haute portée des résultats est la plus belle récompense de son effort. Y a-t-il pour l'enfant gymnastique de l'esprit plus active, plus honnête, plus libre ?

Vous avez mis en marche sa machine mentale, vous lui avez fourni l'occasion de s'enrichir, vous avez excité sa curiosité et développé son sens critique. Quoi de mieux ? Ce n'est pas en spectateur de cinéma que l'élève assiste à la leçon. Vous l'avez mis à l'épreuve. Vous l'avez torturé de questions précises, vous l'avez taquiné sur des détails en apparence insignifiants, vous avez fait violence à son imagination, à ses tendances naturelles. Vous lui avez fourni l'occasion d'aller au fond des choses et avez abouti à un résultat tangible. Vous l'avez *éduqué*.

3. LE CERCLE DE JEUNES NATURALISTES

Le Cercle de jeunes naturalistes permet toutes les réalisations que je viens de signaler. Ai-je besoin de le démontrer ? Dans les diverses activités qu'il suscite il donne chaque jour les occasions spontanées de développer le sens de l'observation, il apprend à voir, à raisonner juste, à discipliner, à ordonner, à préciser les connaissances.

Prenons comme exemple une excursion, disons de géologie. L'excursion avait d'abord été parfaitement organisée, ce qui permet de la conduire le plus méthodiquement possible. Ramasser au hasard quelques cailloux, quelques fossiles, jugés curieux, n'est pas faire œuvre utile. Mais mettre à même d'observer les couches sédimentaires avec leurs fossiles, leurs faciès, leurs plissements, leurs dislocations, les roches cristallophylliennes, l'œuvre de l'érosion, l'influence des agents atmosphériques, de l'homme, etc., noter soigneusement les lieux visités, les pointer sur une carte topographique, vérifier les conditions d'un gisement, saisir l'enchaînement des phénomènes, leurs rapports réciproques, pour aboutir à une vue d'ensemble du pays, voilà du bon travail.

Vous apprenez que l'on vient de faire une tranchée dans une route neuve, allez-y, c'est l'aubaine. Mais, avant le départ, que l'excursion soit bien préparée, que l'itinéraire soit bien expliqué. Le mieux ne serait-il pas d'apporter un petit croquis topographique simplifié, construit d'après une carte ! Ce croquis devient le guide, le fil d'Ariane auquel on rapporte toutes les observations. Avec quelle habileté le directeur du cercle ne doit-il pas amener ses jeunes à "découvrir" les faits, tout doucement, naturellement ? Il faut regarder, noter, dessiner, mais ce n'est pas tout, *coordonner* ce qui a été "découvert". Et voilà que les grands traits de la structure du pays s'esquissent, se précisent, se fixent peu à peu. L'excursion finie, on ne cessera pas d'en parler. *Elle servira de point de départ pour tout l'enseignement de la géologie.* Et le compte-rendu qu'il faudra faire au retour invitera précisément à dresser rapidement la carte de la région, obligera au travail essentiellement célebral de passer des observations sur le terrain à la confection d'une carte. Cette coordination des observations, cette constatation que les observations sont utiles, mais parfois insuffisantes à tout expliquer, n'est-ce pas œuvre intellectuelle, éducative ?

La formation due à ces excursions permettra plus tard de voir dans une carte géologique la représentation de réalités concrètes, le résumé synoptique d'observations faites par d'autres, suivant le même processus d'excursions, d'observations, de transpositions, etc. Une carte deviendra un intéressant champ d'observations sur laquelle on apprend une chose merveilleuse : à reconstituer l'histoire de la terre.

Et ce que nous disons de la géologie se dirait tout aussi bien de l'examen d'un cours d'eau, d'un lac, d'une érablière.

Ces occasions de développer le sens de l'observation, seul le Cercle par ses activités est en mesure de les donner aussi parfaitement. Mieux que le manuel, mieux que le film, mieux que la leçon de choses, il donne ces avantages irremplaçables.

Faut-il après cela ne pas s'étonner de l'histoire des C.J.N. chez nous ? ailleurs ? de l'histoire des mouvements similaires en Hollande, en Suède, en Norvège, en Belgique, aux États-Unis ?

Une objection, cependant, a surgi dans certains esprits : le surmenage. Les programmes actuels devraient être allégés et la réforme paraît surhumaine ; et il y va cependant de l'hygiène de la jeunesse, de sa santé même alors qu'elle est en pleine période de croissance.

Mais les Cercles des jeunes naturalistes ne viennent pas surcharger la tâche scolaire de l'enfant, mais uniquement celle du directeur du Cercle.¹

Au Cercle, l'enfant emploie une méthode différente pour acquérir les mêmes connaissances (et développer les mêmes facultés) que celles qui sont au programme de l'enseignement officiel.

De plus, le Cercle habitue au travail d'équipe et lutte contre l'égoïsme et l'égoïsme de l'enfant.

Enfin, je crois qu'il n'est pas sage d'admettre le bien-fondé de cette objection sans consulter les directeurs et directrices d'études de nos communautés enseignantes ainsi que les autres personnes compétentes que nous possédons dans cette Province.

LE VOCABULAIRE

On a dit et répété que le vocabulaire est particulièrement pauvre dans une forte proportion des Canadiens français. Je crois que c'est juste et il est triste de constater chez des compatriotes qui croient avoir une certaine culture, qui sont parfois même bacheliers d'une Faculté des Arts de cette Province, la pauvreté du vocabulaire, surtout lorsqu'il s'agit d'histoire naturelle. L'ignorance en ce domaine étonne l'étranger qui ne peut s'empêcher de s'informer non seulement de la part vouée aux sciences naturelles, dans l'enseignement primaire, mais aussi de l'enseignement tout court. Vous savez aussi avec quelle légèreté certains cousins de France n'hésitent pas à écrire sur le Canada français après un séjour d'une ou deux semaines au pays. Quelques jours à Québec, quelques jours à Montréal, surtout pour visiter Caughnawaga, une courte visite aux chutes Niagara, surtout à cause de Château-briand, l'opinion de quelques Français établis au pays et de quelques-uns de nos compatriotes "décanadienisés" par un court voyage en France et voilà la documentation suffisante pour parler des Canadiens français, de leurs mœurs, leur culture, leur table, leur climat, leur avenir.

Avez-vous remarqué que ces jugements précipités et sans fondement sont invariablement unanimes à reconnaître la pauvreté de notre

1. Le dévouement inlassable parce que surnaturel de beaucoup de nos instituteurs et institutrices tant laïques que religieux a tôt fait de répondre affirmativement à l'appel de leurs jeunes en faveur des Cercles. Depuis la fondation des Cercles, seule une communauté enseignante de la Province de Québec a refusé sa collaboration.

illeurs voeux aux diplômés
l'Université de Montréal

C. A. DUNHAM CO., LTD.

Pour obtenir confort et éco-
nomie, faites usage du système
de chauffage à vide Différentiel
"DUNHAM"



*Demandez
notre nouvelle brochure no 802F
en français*



Suite 20,
322 ouest, rue STE-CATHERINE
MONTREAL

LABORATOIRE DESAUTELS, Limitée

Produits pharmaceutiques spécialisés



MONTREAL
CANADA

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE

MONTREAL

LIMITÉE

**EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS**



**AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES**

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1 PL. 3834

BESOIN EST SON NOM

L'homme, c'est l'être qui a besoin: besoin de travail pour faire vivre la famille; besoin de protection pour sauver veuve et orphelins de la misère; besoin de revenus pour combler le long chômage de la vieillesse. Voilà pourquoi l'assurance-vie et la rente viagère sont aussi indispensables que le salaire. Nous avons l'une et l'autre—adaptées à vos besoins.

HA 3291

CAISSE NATIONALE D'ASSURANCE-VIE

MONTREAL



LES ATELIERS DE RELIURE **OUVRARD & BEAUDOIN**

RELIURES D'ART

1316 ONTARIO EST CHERRIER 2448



*Il n'est jamais ni trop tôt
ni trop tard pour prendre
l'habitude de l'épargne*

Pour la plupart l'épargne est la clef du
succès.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE



Pour préparer les jeunes au rôle prépondérant qu'ils seront appelés à jouer dans l'avenir et permettre aux talents en herbe de se révéler dans le domaine des Arts, le Secrétariat de la Province de Québec met à leur disposition, à *Montréal* :

Une Ecole des Beaux-Arts,

1097, rue Berri,

Un Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique,

3450, rue St-Urbain,

et à *Québec* :

Une Ecole des Beaux-Arts,

37, rue St-Joachim,

Une succursale du Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique,

30, Avenue St-Denis.

Les deux Ecoles des Beaux-Arts enseignent l'architecture, le dessin commercial et industriel, la décoration d'intérieur, la sculpture, la céramique, le tissage, le dessin d'art, le modelage statuaire, la gravure, etc., etc., Les cours sont gratuits et des prospectus sont envoyés sur demande adressée à la direction de ces Ecoles.

Le Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique, dont les cours sont également gratuits, offre aux jeunes l'occasion de développer leurs talents et aptitudes dans une atmosphère appropriée et sous la direction de maîtres d'une compétence reconnue.

Dans ces quatre foyers de culture, les jeunes du Québec trouveront en tout temps les éléments indispensables à l'épanouissement de leurs dispositions artistiques, de leurs facultés intellectuelles et de leurs aptitudes manuelles.

OMER CÔTÉ c.r.

Secrétaire de la Province

**CRÉDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN**

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

**5 est, rue ST-JACQUES
MONTREAL**

**Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver**

Félicitations et
meilleurs vœux

ARMAND SICOTTE & FILS

Ingénieurs-Constructeurs

**1906, AVENUE VAN HORNE
MONTREAL**



vocabulaire ? De ce côté-là, on a raison. Questionnez autour de vous et vous apprendrez qu'en botanique on connaît : les bouquets rouges, les herbes salées (entendez les plantes aquatiques), et quelques arbres ; le reste, c'est de l'herbe ou du foin. Dans le domaine animal, on connaît quelques mammifères, quelques oiseaux, quelques poissons, on distingue les crapauds des grenouilles et des ouaouarons, puis quelques insectes ; tout le reste de la faune s'appelle des "bibittes" ou des vers. Ai-je raison ?

Les Cercles des jeunes naturalistes et l'initiation qu'ils procurent apportent leur humble contribution à l'amélioration du vocabulaire des nôtres.

L'ÉDUCATION DU PATRIOTISME

Vous connaissez l'anecdote du soldat américain en Afrique du Nord ? A un journaliste qui lui demandait pourquoi, en définitive, il était sous les armes, il répondit : "Pour que mon pays puisse encore avoir dans son menu la tarte aux pommes". Vous avez entendu raconter la réplique du soldat canadien-français cantonné en Grande-Bretagne ? Il avait la nostalgie de son pays parce que là-bas il ne voyait pas de clôture de perches.

Ces deux exemples traduisent un sentiment naturel, inné dans chacun de nous, c'est l'amour de son patelin, du petit coin de terre où se sont passées les années de l'enfance. On en parle toute sa vie et aime à y retourner "pour voir si c'est changé, pour constater si les autres ont vieilli", etc., etc., et ce sentiment ne souffre guère d'exceptions.

Quelle est la cause de cet attrait irrésistible ? On s'est attaché à tel paysage, à telle coutume, objectivement assez banale, mais riche de sentiments. Les littérateurs de tous les pays ont brodé sur ce thème depuis qu'il y a de la littérature. L'amour de la grande patrie n'est que la sommation de tous ces amours particuliers, si je puis employer le jargon de la mathématique.

Vous voyez tout de suite quelle magnifique contribution le mouvement des C.J.N. offre au développement du patriotisme en faisant mieux connaître la petite patrie de chacun (et dans cette petite patrie, ce qu'elle offre de plus beau, ses fleurs, ses insectes, ses oiseaux, son sol, ses cours d'eau, etc.).

Rôle auxiliaire

Si le Cercle développe le sens de l'observation, et enrichit le vocabulaire, ne contribue-t-il pas à l'enseignement de la langue maternelle, ne fournit-il pas de magnifiques exemples à citer, de beaux sujets de composition française, etc., etc. Si tout professeur est nécessairement professeur de français, il me semble que le directeur du Cercle l'est particulièrement.

POINT DE VUE ÉCONOMIQUE

La Province de Québec n'a qu'un faible pourcentage de sol arable et offre une grande variété de conditions climatiques et culturales. On dit que son sous-sol est fabuleusement riche. Jusqu'ici il a fallu très souvent laisser l'étranger diriger l'exploitation de nos ressources naturelles. Cette malheureuse situation doit-elle subsister longtemps ou bien, en tenant compte du point de vue indigène, nos maisons d'éducation formeront-elles les artisans de notre émancipation économique? C'est à l'âge scolaire que germent les vocations. Pourquoi le Cercle ne serait-il pas ce foyer de vocations aux sciences naturelles que l'enseignement officiel ne vient que récemment d'introduire dans les programmes, que les autres niveaux de notre enseignement persistent à négliger plus ou moins consciemment. Ces chères "petites sciences"¹ sont cependant les sciences de la vie !

CONCLUSIONS

L'étude des sciences naturelles, d'après la méthode, j'allais dire la "mystique" des C.J.N., n'a pas pour but d'aplanir les difficultés pratiques de la vie mais bien d'exiger que les jeunes intelligences, dès leur éveil, contemplent le spectacle splendide de la nature québécoise. Ce que nous voulons, c'est perfectionner leurs sens, discipliner leur esprit, exercer leur raison. Apprendre à bien voir, à voir juste, à ne voir que ce qui est, et à voir ce qui est, voilà ce qu'enseignent les sciences d'observation.

1. Expression qui a cours dans quelques maisons d'enseignement de la Province de Québec pour désigner les sciences naturelles.

Mettre de l'ordre dans les idées, placer chaque chose selon sa valeur dans sa perspective vraie, voilà ce que les sciences naturelles donnent à l'enfant. Nous ne voulons pas préparer des compteurs d'éta-mines, de pattes ou d'antennes, des nomenclateurs de termes scientifiques, mais des hommes cultivés, convaincus, qui sauront par le manie-ment judicieux de leur intelligence et de leur volonté être des citoyens honnêtes, des chrétiens convaincus. Les sciences naturelles, au-delà des autres disciplines scientifiques, ne sont pas qu'éducatrices de l'esprit; elles sont moralisatrices; en même temps que le vrai, elles enseignent le beau et le bon. C'est pourquoi, par ordre d'importance, elles doivent venir immédiatement après l'étude de la religion. Elles sont éminemment aptes à former un esprit solide, discipliné, une imagination hardie et pondérée, un cœur généreux et prudent, une âme prête à correspondre à ce que Dieu et la Nature attendent d'elle.

Pour devenir ce chrétien que chacun désire, il faut d'abord tra-vailler sur l'enfant. Le Cercle des jeunes naturalistes lui permet de communier très tôt "avec les êtres de beauté dont la nature est faite: un coucher de soleil, une nuit étoilée, une étoile qui file, un oiseau qui chante, la source qui murmure, l'agneau qui bêle, la fleur des champs, l'abeille affairée, la fourmi vaillante, l'aile d'un papillon, le zéphir courbant la tête des blés, le vent qui souffle dans la cheminée, et tous les spectacles journaliers de la nature, qui n'attiraient pas suffisamment notre attention, lorsque nous étions petits. Pour épargner des regrets à nos enfants, hâtons-nous (puisque les temps sont changés) d'écouter nous-mêmes et de leur faire entendre la musique incomparable de la nature: musique des arbres quand un vent léger passe entre les aiguilles frissonnantes des pins, ou musique plus claire et moins rêveuse du peuplier pyramidal; musique sourde de la pluie qui tombe, tranquille et douce du ruisseau qui coule; musique étourdissante des cloches carillonnant; musique tendre des oisillons; bourdonnement rythmé des myriades d'insectes." ¹

"Écoutant la parole de ses maîtres, l'enfant comprendra mieux l'œuvre admirable du Monde. Son regard s'élèvera et se fera plus profond et plus doux, car il aura vu resplendir à travers les mille facettes de notre univers sensible, l'éblouissant visage du Dieu qui l'a créé". ²

1. Gauvreau, Marcelle. 1940. *Revue dominicaine*, Montréal, p. 231.

2. Prat, Henri. 1929. *Rev. trim. can.*, p. 66.

LA POÉSIE DE SAINT-DENYS-GARNEAU⁽¹⁾

Robert ÉLIE

Il nous faut découvrir Saint-Denys-Garneau. Nous connaissons à peine ou nous connaissons mal cet authentique poète qui nous conduit plus loin qu'aucun autre de nos écrivains. Sa poésie s'inscrit dans le mouvement poétique contemporain et elle rejoint l'interrogation passionnée qui en fait la grandeur. Il est un témoin de notre temps qui se fraye un chemin jusqu'à des sommets d'où l'on domine l'horizon, ignorant à peu près complètement ses compagnons de route ou ceux qui le devancent et qui auraient pu devenir ses maîtres. Poésie éminemment actuelle, fait assez rare dans notre littérature et qui par là devrait exercer une influence salutaire.

Il nous reste à découvrir cette poésie. Pourtant, une cinquantaine des premiers lecteurs de "Regards et Jeux dans l'Espace", et c'est beaucoup, n'ont pas été insensibles à son prestige. Mais le poète s'est lui-même caché et, au lendemain de sa mort, en pleine guerre, des circonstances de toutes sortes ont empêché la diffusion de son œuvre. Certes, ces premiers lecteurs n'ont pas tous oublié, et d'autres ont pu se joindre à eux, mais cette lente diffusion ne s'est pas accompagnée d'un effort d'approfondissement. On compterait bien aujourd'hui quelques centaines d'amis inconnus du poète qui n'ont jamais eu l'occasion de se communiquer et de préciser leurs sentiments. Dans un aussi lourd silence, cette poésie ne perdait peut-être rien de son prestige, mais elle était à peine plus vivante qu'un souvenir.

Elle ne tardera pas à sortir de l'ombre. La réédition de "Regards et Jeux" est annoncée pour l'automne dans la collection du "Nénufar" des éditions Fides. La publication des poèmes posthumes, trois fois plus nombreux, suivra immédiatement et, espérons-le, celle du Journal intime. Le mince recueil de 1937 prendra sa place dans un ensemble beaucoup plus vaste qu'on ne pouvait l'imaginer. Il nous a fallu longuement interroger les poèmes inédits et les confidences du Journal pour en dégager le sens, retrouver l'exakte correspondance entre la vie et l'œuvre, bien marquer chacun des moments de l'expérience spirituelle

1. Extraits d'un ouvrage en préparation.

pour en confirmer la continuité. Lentement, l'ordre s'est établi et, d'une masse informe de brouillons, est sortie une œuvre lumineuse qui saura bien se défendre d'elle-même.

Cette étude est le résultat de ce travail de défrichage. Nous voudrions dire comment nous avons redécouvert la poésie de Saint-Denys-Garneau et comment nous la comprenons après une longue fréquentation. Nous avons analysé chacun des poèmes selon l'ordre des thèmes, nous arrêtant pour laisser la parole au poète dès que nous avons réussi à nous frayer une voie jusqu'à son domaine. A ce moment s'achève le rôle du critique et commence le dialogue entre le poète et le lecteur qui ne souffre pas d'intermédiaire. Nous n'avons pas d'autre ambition que de favoriser cette rencontre qui sera pour plusieurs, nous en sommes certain, l'occasion d'un enrichissement intérieur.

On communiquera à une expérience qui déborde le domaine du raisonnable, mais qui, vécue intensément, ouvrira à l'esprit le domaine de l'absolu. Cette expérience s'exprime dans des visions ou des symboles qui n'en sont pas simplement l'image, mais la réalisation vraie, incomplète peut-être, mais indiscutable. C'est la réalité même que le poète propose à notre réflexion et à notre contemplation et le critique peut aider le lecteur à fixer son attention sur l'essentiel en dégagant les thèmes de l'œuvre, en indiquant avec prudence les lignes de vie qui relient les mots et les images dont se composent les symboles, expressions diverses d'une même expérience fondamentale.

L'œuvre de Saint-Denys-Garneau est le fruit d'une méditation poétique assurée et fidèle à son objet le plus haut, assurée bien qu'elle entraîne le poète dans cette nuit de l'esprit où il n'y a plus que la foi pour le soutenir, où non seulement la pensée de la mort, mais le moindre mouvement d'amour exige le don total de l'âme et se prélève sur l'être même. Nous sommes les témoins d'une expérience poétique qui s'accompagne d'un drame spirituel non moins décisif. Nous pouvons ici vraiment parler de la passion du poète, car l'engagement est entier, et la poésie, loin de lui offrir un refuge, accroît les exigences de la vie.

Que nous considérons l'enchaînement des thèmes, le développement de la pensée ou les étapes de la vie, nous arrivons à la même question fondamentale qui nous renseigne mieux sur l'homme et l'œuvre que les affirmations les plus décidées. Les premiers thèmes, ceux du *poète-enfant* et du *regard-oiseau*, exaltent un rêve d'innocence

dans un monde qui échappe à la loi de la pesanteur. Mais des sœurs-fées accompagnent cet enfant pour lui rappeler l'irréalité du monde, et cet oiseau devient l'image de la mort. L'espace est d'une extrême transparence et, le jour comme la nuit, rien n'arrête le regard qui dépasse la ligne d'horizon. Dans cette étendue sans limite, les objets du paysage familier paraissent flotter dans l'air et nos gestes n'ont plus leur signification coutumière. Notre vie sur terre devient une *ronde des pas perdus* qui se développe sur deux plans parallèles selon des rythmes qui ne s'accordent pas toujours.

Les *jeux* conduisent le poète au bord d'un abîme qui sépare deux mondes qui nous sollicitent. La vie même est double et nous devons nous engager sur des voies distinctes, d'ont l'une s'arrête à l'horizon en même temps que notre cœur, tandis que l'autre s'étend bien au-delà de la mort. Qu'on ne s'y trompe pas, le thème de l'*accompagnement*, qui trouve sa parfaite expression dans le dernier poème de "Regards et Jeux", nous parle de cette duplicité de la vie et non pas du dédoublement d'une personnalité. Le poète prend conscience de la situation tragique de l'homme, et il en souffre horriblement, mais il n'en devient que plus lucide. Il me semble que les amateurs de névroses devraient se méfier de leurs belles formules, qui leur jouent de si mauvais tours chaque fois qu'ils prennent un poète pour victime. Qu'ils soient patients, la passion du poète ne fait que commencer au moment où s'achève le recueil et ils pourront faire dans cette folle aventure une abondante moisson de paroles et de gestes inquiétants.

Toute l'histoire de la poésie n'est-elle pas un long commentaire de cette condition de la vie que l'homme ne peut surmonter seul, même s'il y met tout son amour. Pour être fidèle à son destin, il choisira la voie étroite et sans fin, mais il lui faudra quand même se rendre au bout du chemin de tous les jours. Les échecs de l'amour confirmeront le désaccord entre *animus* et *anima* et la mort sera la seule réponse à ce que les vieux moralistes appellent l'orgueil de la vie. Le christianisme indique une issue dans l'amour qui se dépasse lui-même, et qui est la charité, mais il nous engage sur la dure voie du dépouillement qui passe aussi par la mort et que Saint-Denys-Garneau a voulu suivre comme l'indiquent ses poèmes et des pages émouvantes de son Journal.

Avec les poèmes posthumes, nous pénétrons au cœur de cette situation qui a tourmenté les poètes et les penseurs modernes, — que l'on songe seulement à Baudelaire et à Kierkegaard, ou à Dostoïev-

ski et à Rimbaud. La recherche d'une réponse à cette question de vie ne s'est pas arrêtée au début du siècle et, si on les replaçait dans cette perspective, on comprendrait mieux l'œuvre d'un Reverdy ou d'un Eluard, l'effort des surréalistes et tout particulièrement de Breton.

Que devient la poésie dans cette tragédie spirituelle ? Saint-Denys-Garneau a voulu la défendre contre les exigences de la vie, et c'est involontairement qu'il a renoncé à "l'ancien jeu des vers", comme disait Apollinaire, au plaisir légitime, mais impossible à certaines époques, de soumettre la vie à l'art. Il est attiré en territoire inconnu et son œuvre se fait en même temps qu'il découvre le sens de son aventure. Dès le début, son vers se brise, mais il veut que le poème soit un bel objet et il en polit les formes avec un soin d'orfèvre. C'était chez lui un tel besoin qu'il renoncera à publier des poèmes d'une très haute inspiration dont quelques parties, un seul mot parfois, le laissaient insatisfait. Mais à mesure que les exigences de la vie se précisent, son art se dépouille et l'expression devient plus immédiate. Ce changement l'a inquiété et il l'a interprété parfois comme un signe d'appauvrissement quand nous y voyons aujourd'hui une promesse de grandeur. D'ailleurs, ce besoin de simplicité exigeait encore plus d'attention que les jeux subtils auxquels il se livrait avec bonheur.

Il n'a pu fournir cet effort pour tous les poèmes inédits. Quelques-uns ne sont qu'un premier jet qui aurait subi une complète métamorphose; d'autres, mieux venus ou plus travaillés, n'auraient pas été publiés sans quelques retouches. Pourtant, nous ne nous perdons pas en regrets et le lecteur, qui aura saisi le sens profond de cette poésie, trouvera les ébauches très révélatrices. Il y a d'ailleurs assez de poèmes parfaits pour que nous puissions reconnaître dans tous les fragments le vrai visage de cette poésie. L'amateur de tableaux ne trouve-t-il pas dans les cartons du peintre qu'il aime des confidences qui lui font mieux comprendre les grandes toiles, simples esquisses qui nous livrent des secrets trop bien gardés dans les œuvres plus ambitieuses ?

Répétons-le, puisqu'on nous dit que c'est nécessaire : c'est la poésie qui compte et non pas le vers. Que cet élan de l'âme, cette passion d'être, prenne forme et la réalité du poème devient indiscutable, et sa valeur, inestimable. Allons-nous refuser de nous y abandonner parce que nous ne retrouvons pas les mètres que nous avons aimés chez d'autres poètes ? Admettons que nous souhaitions l'avènement d'un nouveau classicisme, mais croyons-nous que cet équilibre instable se réalisera

par un retour au passé plutôt que par l'heureuse et imprévisible solution des ardues recherches qui se poursuivent sous nos yeux ? Le miracle du XIII^e siècle n'est pas un retour à l'âge du roman, et celui du XVII^e siècle accomplit de façon inattendue des promesses qui avaient été plus qu'à demi tenues au siècle précédent. Ces moments d'équilibre sont-ils nécessairement les plus beaux et les plus riches de l'histoire et si quelque cruel génie nous imposait de revenir en arrière, choisirions-nous de vivre à l'époque de la découverte ou à celle de l'accomplissement ? Les regrets de ceux qui méprisent leur temps indiquent souvent un manque de générosité. On croira qu'ils préfèrent l'alexandrin à la poésie, dont il est la forme naturelle chez un Racine, et nous ne serions pas étonnés de les voir accorder toutes leurs faveurs à un nouveau Coppée. D'ailleurs, les formes que prend la vraie poésie se justifient toujours avec le recul des années et elles nous surprendraient moins aujourd'hui si nous allions au fond de l'œuvre, si nous étions moins sensibles aux apparences et, pour tout dire, moins superficiels. Le lecteur, qui exige des assurances, n'obtiendra rien de Saint-Denys-Garneau et il ferait mieux de chercher des consolations auprès des innombrables versificateurs qui savent évoquer les nuits de Musset et les nobles sentiments de Racine fils.

Fermons vite cette parenthèse pour revenir aux poèmes inédits, aux "Solitudes". C'est le titre que nous choisirions pour un deuxième recueil parce qu'il s'est imposé à nous, comme l'ordre des poèmes, après une longue fréquentation. L'expression "poèmes posthumes" ne rappelle-t-elle pas trop d'ouvrages inachevés où l'on entasse pêle-mêle, à côté de pages très belles, des textes sans signification que l'auteur avait abandonnés en s'apercevant qu'il suivait une fausse piste ? Saint-Denys-Garneau était engagé dans une voie qui le conduisait sans détour à l'achèvement de son destin, et l'exigence de la vie était trop vive pour qu'il prît goût à des tentatives gratuites, fusées que l'on fait partir à tout hasard et qui peuvent faire une jolie lumière, mais qui retombent parfois sans éclater.

Il y a tant d'images dans les poèmes qui expriment la solitude qu'il suffit de prononcer ce mot pour que d'autres viennent s'y accoupler : pièges de la solitude, solitudes intérieures, etc... Mais comment choisir entre tant d'expressions d'une même expérience ? N'est-il pas préférable de laisser ce mot, comme un aimant, entre les mains du

lecteur, qui s'en servira lui-même pour attirer aux jours les merveilles, avec le sentiment de la découverte.

Le dictionnaire devait enfin nous rassurer. Il nous dit que la solitude, c'est l'état d'une personne qui est retirée du commerce des hommes, ou, encore, que c'est un lieu désert et inhabité. La solitude est donc un domaine aux perspectives innombrables où tous les sentiments peuvent s'épanouir. Ces lieux et ces états varient selon le temps et d'un homme à l'autre. Saint-Denys-Garneau a vraiment connu toutes les solitudes et jusqu'à la dernière, qui est l'expérience de la mort.

LES CONDITIONS DE L'AVENTURE

Les premières pages du Journal nous renseigneront sur la situation du poète au moment où il prend conscience de sa vocation. Le Journal commence en janvier, 1935, pour se terminer au début de 1938, et c'est au cours de ces trois années que Saint-Denys-Garneau a écrit la centaine de poèmes qu'il nous a laissée, sauf trois ou quatre, qui sont de 1934, et autant de la fin de 1938. On n'insistera jamais trop sur la brièveté de la période de création, car elle nous explique certains caractères de l'œuvre.

Entre le Journal et les poèmes, la correspondance n'est pas exacte et il est certain que Saint-Denys-Garneau n'a pas songé à transcrire dans un autre registre certaines réflexions qu'il notait dans ses cahiers. Au début, sa poésie retarde sur le Journal, dont les premières pages nous introduisent au cœur même du débat dont il devait attendre la solution jusqu'à sa mort. Ses "Esquisses en plein air", qui sont de l'été de 1935, expriment un sentiment très vif de la nature, mais auquel il ne pouvait déjà plus s'abandonner, car, depuis un an au moins, de graves problèmes d'ordre spirituel retenaient toute son attention. Dès l'automne de la même année, avec les poèmes où il s'interroge sur les pouvoirs de la poésie, ses deux activités se situent à la même profondeur, mais sa poésie ne reflète pas encore pleinement l'angoisse qui s'exprime dans tant de pages du Journal, et elle ne fait pas écho à l'expérience religieuse qui marque sa vie. D'autre part, ses poèmes sur l'expérience poétique dépassent toutes ses réflexions sur le même sujet, et ses cahiers nous laissent à peine soupçonner le monde où nous introduisent les poèmes sur les enfants, le jeu et la danse.

Je crois que ce défaut de concordance s'explique. Il espère encore surmonter par la réflexion son angoisse métaphysique et religieuse et il lutte de toutes les forces de sa raison pour qu'elle n'envahisse pas sa poésie. Dans les périodes d'accalmie, il communique avec le monde extérieur et il rejoint ses amis et la nature. Bref, il peut explorer son domaine et, comme il dit si justement, chercher à habiter son paysage.

Bientôt, sa poésie va rejoindre l'interrogation du Journal sans dévier de sa voie. Il suffit pour s'en convaincre de relire à la suite tous les poèmes de "Regards et Jeux". De "Jeu" à "Accompagnement" la question se précise, même si la lumière conserve son extraordinaire transparence et les mots, tout leur éclat. Le poète prend encore plaisir au jeu quand il nous parle d'angoisse: il multiplie les assonances et, surtout, il varie le rythme sans cesse, procédant à des coupes justes, mais inusitées. La poésie triomphe, mais elle en est à la limite de ses pouvoirs, et elle remportera sa dernière victoire, ou presque, avec "Accompagnement", qui est de mars, 1936.

Pourtant, c'est au moment où elle renonce à tous ses charmes, où elle consent à n'être plus que le reflet de la vie intérieure, où elle abdique son autonomie pour devenir un moyen de connaissance, qu'elle devance le Journal et nous livre des secrets que la prose ne peut connaître. Il n'y a là rien d'étonnant. Le Journal pose une question qui, en son fond, échappe à l'analyse. Il nous livre diverses expériences qui nous permettent de mieux situer le problème, mais de la première à la dernière page, de janvier 1935 à janvier 1937, il n'y a pas approfondissement, et si nous ne possédions que ces textes nous nous perdriions en conjectures et peut-être nous arrêterions-nous à de faciles hypothèses que nous propose la science.

La vie intérieure ouvre à la poésie un domaine où elle désirait s'avancer même quand elle paraissait se réduire à des "jeux dans l'espace". Elle y pénètre comme dans la nuit pour arracher au silence la parole libératrice. C'est une entreprise folle, mais qui ne restera pas sans récompense comme on le constatera en lisant les derniers poèmes. D'ailleurs, les plus belles paroles de la poésie moderne ne nous parviennent-elles pas de ces zones interdites que l'on croyait réservées aux mystiques? Certes, l'aventure excède ses pouvoirs, mais savons-nous jusqu'où elle peut entraîner l'esprit et quels secours elle peut espérer?

Saint-Denys-Garneau doit maintenant renoncer progressivement aux prestiges de la parole, aux caprices du rythme, aux sonorités rares et même aux accords un peu vifs. Il s'en tient à des coupes et à des rythmes simples, conduisant la voie du lecteur, mais sans la commander. Le symbole retient toute notre attention, et sa puissance d'évocation, comme sa charge poétique, semblent décuplées. Plutôt que de rechercher le vocable précis, il préférera parfois accumuler les traits, et fouiller la forme, plutôt que d'en indiquer seulement le volume. L'expression se simplifiera et, à la fin, quelques mots très simples, parce qu'ils éclatent dans le silence, suffiront à tout dire. Le poète n'a plus à transformer une matière brute, mais à exprimer ce qui appartient déjà à l'esprit, et qui vient même de ses profondeurs.

LE JEU DES VERS

Ce n'est pas le vers qui compte, mais la poésie, et il suffit qu'elle prenne forme pour nous enrichir. Les tours d'un poète sont parfois aussi révélateurs que les mots qu'il choisit et nous voudrions proposer quelques remarques à ce sujet. La première version des poèmes de Saint-Denys-Garneau est d'ordinaire ponctuée, mais en les travaillant il remplacera presque tous les signes par des artifices de typographie. C'est que la virgule détermine le sens beaucoup plus que le rythme d'une phrase, indique une nuance nouvelle de la pensée plutôt qu'elle ne précise la durée d'un silence.

Pour bien indiquer une pause, Saint-Denys-Garneau devra non seulement remplacer la virgule par un rejet, mais changer l'ordre des mots, en éliminer quelques-uns et, parfois, reprendre complètement une strophe. Les variantes que nous pouvons relever indiquent qu'il a repris des vers moins pour préciser le sens que pour réserver des zones de silence entre les vers, entre des membres de vers, des espaces libres où le chant puisse s'épanouir. Ainsi, ce n'est pas par souci d'élégance qu'il cherche à alléger son poème, mais pour en accroître le rayonnement, en prolonger la mélodie et en élargir le rythme.

Il préfère les mots simples à ceux que l'on juge d'ordinaire "poétiques", sans doute pour mieux indiquer et pour élargir l'accord par le contraste entre l'accent si vif des mots et des expressions populaires et ces silences qu'il savait si bien marquer. Si l'on s'arrête à ce que

signifie un tel besoin de dépouillement, on s'expliquera qu'il puisse nous toucher par les moyens les plus simples.

On imaginera que la plupart des poèmes inédits n'étaient à ses yeux que matière plus ou moins précieuse qu'il fallait transformer. Lui seul aurait pu accomplir ce travail, car il ne suffit pas d'ordinaire de marquer une pause et de remplacer une virgule pour établir l'espace libre que la pensée appelle.

POUVOIRS DE LA PAROLE

Saint-Denys-Garneau s'interroge longuement sur les pouvoirs de la parole, sur le grand jeu de sa vie qui lui paraîtra vain à certains moments, mais exactement comme la vie elle-même. Il nous introduit ici dans un domaine réservé où l'homme se souvient qu'il est un dieu. Mais il y sent mieux aussi son infirmité et ses yeux sont blessés par l'éclat de la lumière ou la profondeur de la nuit, double aspect de la même réalité, et chacun de ses gestes y prend une importance et une gravité qui l'effraient. C'est le domaine de la plus haute poésie, celle qui s'épanouit dans le silence. Ici l'intelligence doit consentir au mystère et le cœur, à un amour qui le brûle.

Dès que le poète franchit la frontière de l'univers, tout meurt en lui, sauf l'esprit que la mort envahit. Il nous dira ce qu'est cette douleur qui ne l'abandonnera plus: "la douleur qui nous dépasse et nous écrase, marquant ainsi les limites de notre nature, met par là même à découvert de surhumaines exigences et fait signe en nous d'une destinée surnaturelle".

On comprendra que Saint-Denys-Garneau ne puisse jamais parler légèrement de la poésie. Sa grandeur l'émerveille, mais la solitude qu'elle impose l'effraie. Il nous en décrit le domaine avec autant de précision que le paysage qu'il voulait habiter et où il a commencé à jouer dangereusement. Si nous groupons les quelques poèmes qu'il a écrits sur son expérience poétique, le "Monologue fantaisiste sur le mot" et quelques notes de son Journal, on verra qu'il conserve toute sa lucidité dans ce royaume interdit où la mort nous accompagne.

Dans les "Jeux", dans les "Esquisses" mêmes, nous l'avons surpris à regarder ailleurs. Dans son "Propos sur l'habitation du paysage", il n'a pas aussitôt commencé sa reconnaissance émerveillée que son regard plonge bien au-delà de l'horizon: "Le promeneur a pâli.

Dans un œil encore plus de joie et l'autre pèse encore davantage". Cette joie fait mal et la lumière est trop éclatante. Rien ne laisse prévoir que la nuit vient et, pourtant, elle est déjà là; nous n'avons pas fini de rire qu'un sanglot se forme dans notre gorge.

Le paysage se renverse et, sans que le promeneur ait bougé le voici de l'autre côté du monde: "On voit que quelque chose se fait plus clair pour lui et plus mystérieux; qu'il est sur le point de reconnaître quelqu'un, qu'il est en train de rassembler des traits et recomposer une figure déjà amorcée en quelque part de lui-même; mais il a peur, il hésite encore à dire: c'est ma sœur!"

Qui est-elle et comment la rejoindra-t-il? mais par le mot seulement. S'il met en œuvre les inquiétants pouvoirs de la poésie, peut-être découvrira-t-il cette parole qui la fera surgir de l'ombre et qui l'élèvera lui-même jusqu'à elle: "Il hésite devant cette confrontation définitive qui consiste à mettre un nom sur ce qui n'en a pas encore. Est-il assez beau le nom que nous avons? Va-t-il nous rapprocher de celle que nous aimons, ou nous la voiler à jamais?"

Sa vie est engagée dans cette recherche du mot magique. S'il vient à s'égarer dans le monde des mots et s'il ne découvre pas le seul qui convienne, c'est qu'il ne pourra jamais rejoindre cette mystérieuse réalité sans laquelle la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Saint-Denys-Garneau nous parlera longuement de cette attente passionnée du mot créateur dans ce beau poème en prose qu'il a intitulé: "Monologue fantaisiste sur le mot": "Je me suis éveillé en face du monde des mots. J'ai entendu l'appel des mots, j'ai senti la terrible exigence des mots qui ont soif de substance. Il m'a fallu les combler, les nourrir de moi-même. J'ai été comme un enfant assis qui écoute des contes; et les contes sont parfaits... Leurs fées ont, toutes bonne qu'elles peuvent sembler dans leur merveille, une furieuse, insatiable exigence de leurs sœurs fées qui sont en nous. Hélas! tant de dialogues meurent avant la fin et une voix continue à psalmodier dans l'absence qui s'épaissit".

Une fois de plus, le poète est seul et plus vulnérable que jamais. "Il est libre du mot parce qu'il le possède, parce que le mot est lui-même en quelque sorte". Mais ce mot "n'est pas à lui seul une connaissance, mais le signe d'une connaissance. D'où sa terrible exigence". Le poète n'est pas à lui seul un dieu, mais l'image d'un Dieu, d'où la terrible exigence de sa vocation.

Le poète ne déforme pas le mot, mais il "possède sa forme d'unique façon. Et quand il dit *oiseau* il peut n'avoir aucun souvenir d'oiseau, aucun autre modèle que cette part en lui de lui-même qui est oiseau et qui répond à l'appel de son nom par un vol magnifique en plein air et le déploiement vaste de ses ailes".

Et quand le poète prononcera d'autres mots prestigieux, tels *nuit* et *amour*, qu'elle ne sera pas son exaltation ? Il prononce toujours ces mots pour la première fois, et la communication qu'il établit nous trouble comme si personne d'autre n'avait connu ces réalités. Mais le poète n'atteindra les réalités qu'il évoque que s'il devient une pure image de Dieu. Le mot doit s'élever à la dignité de parole: "*Mot* est sans résonance. *Parole* est rond et plein et semble ne devoir jamais épuisé la grâce de son déroulement sonore. C'est un chant à soi seul et le signe d'un chant, quelque chose qui se livre et se déroule. Il n'arrive pas souvent qu'on entende une parole mais quand cela vient on dirait que le monde s'ouvre. La Parole brise la solitude de toutes choses..."

C'est un Autre qui prononcera cette Parole dans le silence. Et c'est au silence que le poète peut nous conduire.

Tous les appels du monde des mots atteignent le poète qui fait le silence en lui dans l'espoir de voir se former cette Parole qui est plus qu'un appel, un signe, qui est la vie même. Si les mots et le poème prennent vie, le poète devra reconnaître qu'il n'a été que l'instrument de ce miracle et que l'objet, que ses mains ont façonné, ne lui appartient pas. Il a possédé le mot, mais il ne possède pas cette Parole de vie et, devant elle, il est aussi ignorant que le plus humble des fidèles:

*Celui, celui-là, faites-vous plus qu'une seule chair
Pour l'amour de mon âme qui vous maria ?*

Ailleurs, il se moquera franchement de ses pouvoirs:

*Moi j'en prends un ici
J'en prends un là
Et je les mets ensemble pour qu'il se tienne compagnie
Ce n'est pas la fin de la nuit
Ce n'est pas la fin du monde !
C'est moi.*

Le jeu est cruel et Saint-Denys-Garneau nous dit dans son Journal que toute exaltation l'épuise. Certes, sa santé n'était pas très bonne, mais reconnaissons que la poésie n'a pas les mêmes exigences pour tous et que certains poètes se gardent d'aller à la limite de leurs pouvoirs.

Saint-Denys-Garneau avait 23 ans quand il commença son œuvre qu'il écrivit en moins de trois ans. Il y a quelque chose de particulier à tous ces jeunes poètes qui livrent leur message d'un coup. C'est qu'ils sont interrogés plutôt qu'ils n'interrogent. Chez d'autres poètes, Hugo par exemple, les visions les plus terrifiantes sont presque toujours maintenues à la mesure de la raison. Ils semblent s'adresser à un dieu qui leur ressemble et l'on comprend qu'ils puissent reprendre chaque matin un tel dialogue sans surprise. Pour ces jeunes poètes qui connaissent la folie de la poésie, comme des saints subissent la folie de la Croix, le silence se fait dès qu'ils ont exprimé leur première vision. Toutes les voies qu'ils ouvrent aboutissent à cette nuit où il ne leur appartient pas de prononcer la parole libératrice. Il ne leur reste plus qu'à attendre, s'ils en ont le courage, et nous savons que Saint-Denys-Garneau a eu ce courage.

TROIS POÈMES INÉDITS

SAINT-DENYS-GARNEAU

PROPOS SUR L'HABITATION DU PAYSAGE

Au souffle frais du matin c'est un peintre qui part en rêve et part en chasse, le pas allègre. Un œil attentif et l'autre en joie. La route sur les collines ondoie, légère comme une écharpe au vent. Alentour, tout: à droite, à gauche, au-dessus, et d'ici-là. C'est un peintre qui promène ce qu'il est parmi ce qu'il y a.

A un détour du chemin, il tombe en arrêt. Est-ce au bord de la mer ? Et là-bas une baigneuse est dressée claire sur la mer comme une colonne et ramasse sur elle toute la lumière du paysage. Y a-t-il des îles flottant sur l'eau, et des bateaux ?

Le promeneur a pâli. Dans un œil encore plus de joie et l'autre pèse encore davantage. On voit qu'il n'est pas sans inquiétude. On voit que quelque chose se balance dans sa tête et dans son cœur, et qu'il a peur. On voit que quelque chose se fait plus clair pour lui et plus mystérieux, qu'il est sur le point de reconnaître quelqu'un, qu'il est en train de rassembler des traits et recomposer une figure déjà amorcée en quelque part de lui-même; mais il a peur, il hésite encore à dire, c'est ma sœur ! Il hésite devant cette confrontation définitive qui consiste à mettre un nom sur ce qui n'en a pas encore. Est-il assez beau le nom que nous avons ? Va-t-il nous rapprocher de celle que nous cherchons, ou nous la voiler à jamais ?

**LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL**

Fondée en 1846

●
*Coffrets de sûreté
à tous nos bureaux*

●
SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES
DE LA VILLE ET À VERDUN

avec les hommages de

POULENC Limitée

spécialités thérapeutiques



204, Place Youville, MONTRÉAL

Hommages
aux diplômés de
l'Université de Montréal

DAMIEN BOILEAU, Limitée

Entrepreneurs généraux des travaux
du nouvel édifice de
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

●
705, BEAUMONT - *CR. 4183
MONTRÉAL

Hommages

**The Superheater Company
Limited
et
Combustion Engineering
Corporation Limited**

Spécialistes en équipement de moulin
à vapeur énergétique

●
DOMINION SQUARE BUILDING
MONTRÉAL

HOMMAGES

du

LABORATOIRE
NADEAU

Limitée Montréal

Hervé Nadeau, président



COMPAGNIE D'ASSURANCE
SUR LA VIE

La Sauvegarde

Siège Social :
MONTRÉAL



CONTRATS D'ASSURANCE-VIE
SOUS TOUTES SES FORMES

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe
est une étoffe... Pourtant si l'on
compare, l'authentique est moins
chère.



AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité **JOUBERT**
l'emporte haut la main

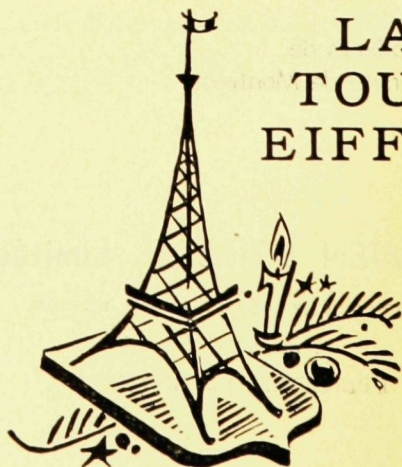


4141, rue ST-ANDRE
FR. 3121

Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie — DE. 3561

LA
TOUR
EIFFEL



LE RESTAURANT FRANÇAIS DE L'ELITE

1422, rue STANLEY - LA. 6575

Nos hommages

COUVRETTE-SAURIOL, LIMITÉE

Bernard Couvrette, L.L.B., 1929

Président et directeur général



ÉPICIERS EN GROS



50, De Brésoles

HArbour 8151

MONTREAL

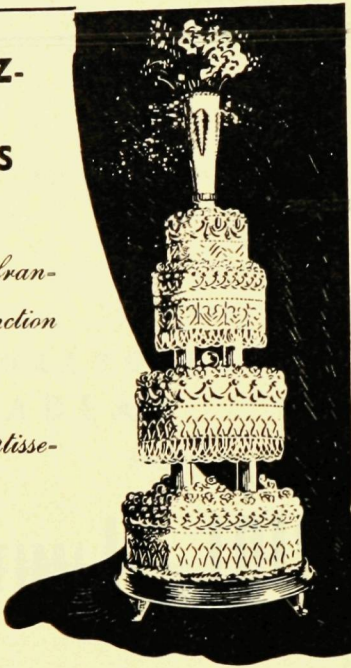
**LE RENDEZ-
VOUS DES
GOURMETS**

*Pâtisserie fran-
çaise de distinction*

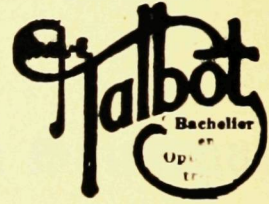
*Choix de pâtisse-
ries fines*

WA. 8163

Pâtisserie du Bois
4887 ouest, rue Sherbrooke



Spécialiste pour les yeux



OPTOMÉTRISTE-OPTICIEN

Tél. CA. 7616
6761 St-Hubert
Montréal

Tél. 171
330 St-Georges
St-Jérôme

**LISEZ ET FAITES LIRE
"L'ACTION UNIVERSITAIRE"**

*L'avenir nous met en retard
 Demain c'est comme hier on n'y peut pas toucher
 On a la vie devant soi comme un boulet lourd
 aux talons*

*Le vent dans le dos nous écrase le front
 contre l'air
 On se perd pas à pas
 On perd ses pas un à un
 On se perd dans ses pas
 Ce qui s'appelle des pas perdus*

*Voici la terre sous nos pieds
 Plate comme une grande table
 Seulement on n'en voit pas le bout
 (C'est à cause de nos yeux qui sont mauvais)*

*On n'en voit pas non plus le dessous
 D'habitude
 Et c'est dommage
 Car il s'y décide des choses capitales
 A propos de nos pieds et de nos pas*

*C'est là que se livrent des conciliabules géométriques
 Qui nous ont pour centre et pour lieu*

*C'est là que la succession des points devient une ligne
 Une ficelle attachée à nous
 Et que le jeu se fait terriblement pur
 D'une implacable constance dans sa
 marche au bout qui est le cercle*

Cette prison.

*Vos pieds marchent sur une surface dure
Sur une surface qui vous porte comme un empereur*

*Mais vos pas à travers tombent dans le vide
pas perdus*

*Font un cercle
et c'est un point*

*On les place ici et là, ailleurs, à travers
vingt rues qui se croisent*

*Et l'on entend toc toc sur le trottoir
toujours à la même place*

Juste au-dessous de vos pieds

*Les pas perdus tombent sous soi dans le vide
et l'on croit qu'on ne va plus les rencontrer*

*On croit que le pas perdu c'est donné une fois pour
toutes perdu une fois pour toutes*

Mais c'est une bien drôle de semence

Et qui a sa loi

Ils se placent en cercle et vous regardent avec

Prisonniers des pas perdus. ironie

*Un bon coup de guillotine
Pour accentuer les distances*

*Je place ma tête sur la cheminée
Et le reste vaque à ses affaires*

*Mes pieds s'en vont à leurs voyages
Mes mains à leur pauvres ouvrages*

*Sur la console de la cheminée
Ma tête a l'air d'être en vacances*

*Un sourire est sur ma bouche
Tel que si je venais de naître*

*Mon regard passe, calme et léger
Ainsi qu'une âme délivrée*

*On dirait que j'ai perdu la mémoire
Et cela fait une douce tête de fou.*

GUERRE ET CONSCIENCE

*L'oscillation du navire a été si forte que les lampes
les mieux suspendues se sont à la fin renversées.*
PAUL VALÉRY.

MAURICE BLAIN

Peut-être avons-nous perdu, pour un temps imprévisible, les bienfaits d'un divin loisir et d'une féconde liberté qu'on reconnaissait, hier encore, pour les signes certains de la civilisation. Il semble aussi que la guerre, tant elle a, cette fois, dépaysé la conscience individuelle, ait définitivement aliéné de l'effort spirituel le sens de sa propre continuité. Bien plus: la dimension de l'événement a de si loïn dépassé la mesure de l'homme qu'il se voit maintenant dans l'impuissance totale d'en arrêter le cours. Une nouvelle terreur s'empare de lui. Non plus celle-là, familière et collective de l'âme nationale devant un assaut de force qui attente à la sécurité de l'état, mais bien cette soudaine désespérance au cœur de sa bonne volonté, qui le fait douter de son propre destin de civilisé. Au moment de refaire la paix comme les hommes le langage aux premiers jours du monde, cette fameuse "psychose de guerre" ne trahit plus le simple retentissement d'une aventure politique un peu téméraire, mais bien la trace maintenant partout visible d'une violence extrême faite à une éthique, une menace intérieure, une crise spirituelle dans la personne humaine.

Car, en fin de compte, ce n'est plus au nom de notre culture occidentale qu'on ferait la guerre, mais elle-même qui combattrait. Elle semble cette fois assiégée dans son dernier retranchement, je veux dire: le pouvoir même du génie humain de réinventer une nouvelle forme de vivre. L'horreur d'un conflit effacerait jusqu'au souvenir de ses anciennes splendeurs, abolirait jusqu'à la notion de dignité et de liberté qui les avait maintenues au-dessus du vulgaire. La destruction matérielle de ses trésors importerait peut-être assez peu quand se serait évanouie l'imagination qui les faisait respirer. Le plus vulnérable est découvert: l'énergie spirituelle nécessaire pour tenter de vivre un peu hautement.

Mais l'événement, contre toute volonté de paix, contre toute illusion de sécurité, ne cesse d'être contemporain. Sans une vigilance presque héroïque et sans cesse sur le point de devenir inutile, il peut surgir en tout lieu, sans que nous en puissions prévoir ni l'étendue ni les conséquences. Dès lors l'œuvre de paix ne paraît plus guère possible ni efficace si n'est écartée la perspective même de la guerre. Non plus qu'on apaise l'ennemi par la provocation du réarmement et des traités de défense continentale, l'homme civilisé ne surmontera cette désespérance en sa vocation de fidélité à un fonds spirituel commun que s'il accepte dès à présent la terrible nécessité de choisir la paix. Jamais peut-être la lucidité n'aura connu l'urgence de ces temps : la force et l'imprévu d'une mise en échec empêcheront tout effort pour la réprimer. Une fois engagée pareille aventure, on se demande avec angoisse ce qui pourrait être sauvé du naufrage de la civilisation.

Choisir une paix, puissante, mais de bonne volonté. Quelle confusion extrême des esprits que cette illusion de vaincre la guerre en maintenant un spectacle de force seulement, au lieu du désir profond et lucide d'organiser la paix ! Ne nous y trompons pas : si la conscience individuelle ne prend point le parti héroïque de repenser loisir et liberté, et de les restaurer dans un ordre d'agir, renaît aussitôt la volonté de désordre. Je m'inquiète assez peu de savoir qui la provoquera ; il suffit de prévoir un avenir imprévisible. Il faut que s'épuise d'abord cette terreur au cœur de chaque homme, que ressuscite la confiance avec son bienfait de certitude pour permettre que la défense même que prétend opposer l'Occident ne se retourne contre elle comme sa propre agression.

Vue par ce biais, la défense m'apparaît-elle aussi, et définitivement, comme un mythe. Il ne peut y avoir de défense parce qu'à moins d'obéir à une folie d'aveuglement et d'orgueil, l'Occident ne peut autoriser sa destruction. Sa civilisation représente un faisceau de valeurs qui ont atteint à une perfection et une permanence d'équilibre pour qui la conquête ne signifie plus rien. Elle ne peut que périr ou renaître sous de nouveaux signes en se rajeunissant dans un surcroît de rigueur que serait l'œuvre d'une paix féconde. Après l'avoir accueillie, et, dans le même temps, lui avoir donné licence de s'épanouir et de se corrompre, l'impérialisme libéral avoue maintenant sa faiblesse à la soutenir davantage : ce qui est proprement la grandeur et la misère de toute civilisation. Une autre forme politique tend à l'intégrer. Ou

mieux: la civilisation transforme son propre visage. La guerre aussi bien ne pourrait que faire disparaître cette nouvelle renaissance. Notre civilisation est tout entière occupée d'elle-même. Et aussi chaque civilisé, dont la foi au spirituel, sa noblesse et sa pauvreté, serait la vraie victime d'un conflit éventuel.

Choisir la paix. Tâche accablante pour l'esprit, parce qu'elle se fonde, pour un temps du moins, sur une contrainte qui peut donner l'apparence d'une aliénation de liberté. Et encore, que cette contrainte figure la nécessité du témoignage. Les quelques hommes sur qui repose chaque instant de civilisation, comme miraculeusement dressée sur sa pointe, supportent la terrible responsabilité de cet acte de difficile lucidité. Responsabilité terrible parce qu'il leur faut repenser le monde au moment précis où ils ont perdu le pouvoir d'engager son avenir. Et, dualité douloureuse! il leur faut rester libres pour s'élever au-dessus de l'événement. Civilisés, peuvent-ils s'acquitter de leur mission sans aussitôt être contraints, et comme tout spontanément, à soulever à l'endroit de la guerre l'objection de conscience? Civilisés et croyants. Car l'hypothèse d'un conflit, n'en doutons plus, diviserait le monde en deux camps: les croyants et les non croyants. La dignité du refus serait peut-être la seule victoire de l'Occident.

DON DES LABORATOIRES POULENC

à l'Institut du Rhumatisme de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Les Laboratoires POULENC s'intéressent vivement aux recherches médicales qui se poursuivent dans le monde entier et davantage encore aux travaux faits par nos chercheurs canadiens. C'est dans cet esprit qu'ils ont accordé un octroi de \$500.00 à l'Institut du Rhumatisme de l'Hôtel-Dieu, où Monsieur le Docteur René Dandurand et ses collaborateurs poursuivent des recherches sur l'arthritisme, problème médical d'une grande actualité au Canada.

COURRIER DES LETTRES

Avant même que de juger des mérites intrinsèques de ce livre, le seul fait de la publication au Canada français d'un ouvrage consacré à la notion de poésie et à la technique prosodique indique l'existence d'un climat nouveau. Il y a dix ou vingt ans, on se serait sans doute récrié: Comment expliquer que des esprits aussi frivoles puissent dépenser autant d'intelligence et de subtilité à des fins manifestement inutiles ! Il n'est pas inopportun non plus de se demander s'il se fût trouvé beaucoup de lecteurs suffisamment avertis et curieux pour s'intéresser à de semblables exercices. Malgré toutes nos lacunes, il se trouve aujourd'hui un certain nombre de jeunes gens pour s'arrêter quelques instants, au bord des abîmes entr'ouverts sur les perspectives de notre civilisation atomique, à rechercher ces joies éternelles à nous ménagées par la conquête de la beauté.

Roger Rolland publie, sous le titre de *Poésie et versification* (Fides), un essai très excitant pour l'esprit sur la liberté du vers. Il entoure ses propos de beaucoup de prudence et de modération, afin de ne pas heurter vainement certaines opinions trop facilement reçues. Nous devons l'en louer, car les choses qu'il a à dire sont en général justes et d'une incontestable importance et il eût été malheureux, pour les faire entendre, qu'il eût emprunté le ton de la polémique et risqué de se fermer d'avance certaines portes.

Pour le commun des hommes, le vers est synonyme de poésie; autrement dit, la poésie n'existe que par le vers. C'est assurément une vue sommaire et ne tenant nul compte de la réalité. "Il est donc nécessaire de débarrasser le vers de son importance, afin que toute l'importance retourne à la poésie". C'est à cette entreprise de mise au point que s'emploie le jeune écrivain avec une conviction entraînante qui n'a d'égale que sa pertinence.

Le chapitre le plus personnel, celui qui atteint au cœur du problème et le décante de toutes ses incidences trompeuses, nous révèle les intentions de la poésie. Ce n'est pas un simple divertissement, un jeu d'équilibre artificiel et élégant, susceptible de nous endormir dans le mol bercement de cadences prévues; c'est bien davantage une prise de possession du monde et de nous-mêmes. "La vertu première du poète est donc de voir ce que nous n'apercevons même pas; de repérer la réalité, de la découvrir et de nous la révéler." Et plus loin: "Le poète refait la création, mais il y instaure son ordre..." De ce point essentiel central, il devient plus aisé de reviser nos jugements et d'entrer en poésie, comme en oraison.

Nous passons ensuite aux moyens de réalisation. Une analyse est indispensable pour saisir le contenu des mots et leurs multiples combinaisons dont naissent les images. La seule sonorité des vocables, si éclatante ou si tendre qu'on la veuille supposer, est impuissante à elle seule à leur conférer la vertu poétique, qui ne naîtra que par le rythme. Il y a le rythme de timbres, le rythme tonique et le rythme arithmétique. De prime abord, ces distinctions peuvent sembler byzantines; il n'en est rien,

elles correspondent au contraire à des concepts très précis, et des exemples bien expliqués aident à nous en pénétrer.

Jusqu'ici, il ne devrait pas être difficile de faire l'unanimité des lecteurs. Où les appréciations courent le risque de s'opposer les unes aux autres, c'est quand Rolland établit, avec une rare sagacité, les rapports du rythme et de la règle. La connaissance des lois instinctives qui ont présidé à la naissance du langage nous fournit de précieux éclaircissements. C'est une erreur de penser qu'une seule règle rythmique puisse et doive être acceptable. "Imposer une règle rythmique définie, exiger *a priori* la forme alexandrine, c'est obliger le poète à chanter sur une cadence qui n'est peut-être pas la sienne, dont il n'éprouve peut-être pas l'obscur et nécessaire correspondance. Dès lors, la règle supprime et remplace l'inspiration; elle qui est faite pour contrôler, diriger, modérer, la voilà qui exige et qui crée ! La règle, qui ne doit jamais être qu'une spectatrice, la voilà qui se mêle d'être l'inspiratrice ! Non seulement elle contrôle, mais elle débite; non seulement elle achève, mais elle commence !"

J'ai tenu à recopier ce passage, car il me paraît capital et épuise la question. Après avoir démontré que le vers libre possède aussi son rythme, même s'il est de perception plus difficile, s'il se livre moins volontiers, Roger Rolland a la probité intellectuelle d'écrire un chapitre de bonne venue sur la nature et les mérites de l'alexandrin. Même s'il incline vers une versification plus aérée, plus ouverte, parce que répondant aux angoisses et aux complexités de notre époque, il ne se trouve nullement gêné pour dégager les authentiques beautés de l'alexandrin pratiqué par Racine, Baudelaire ou Valéry. Aucune exclusive ! que chacun chante dans son arbre généalogique, qu'il trouve au fond de lui-même sa propre rigueur. C'est la seule règle valable, efficace.

D'aucuns sursauteront d'apprendre que la poésie canadienne est une victime de l'alexandrin. C'est néanmoins l'exacte vérité. Rolland n'éprouve aucun mal à le démontrer en examinant des vers de Crémazie et de Fréchette. Plus indulgent pour Nelligan, il estime que la poésie canadienne d'expression française n'a vraiment commencé à s'affranchir de ses bandelettes qu'avec Saint-Denys-Garneau et Edmond Labelle. (Que ne cite-t-il aussi Alain Grandbois au soutien de sa thèse ?) Il n'y a dans tout cela aucune condamnation, aucune ironie facile comme la pratiquent des esprits superbes et suffisants. Mais une lucide appréciation, étayée sur des considérations historiques impeccables, d'un état de fait dont nous aurions mauvaise grâce de nous formaliser.

Poésie et versification est un livre excellent. Rolland s'inscrit d'emblée parmi nos essayistes les plus pénétrants. Il possède à fond une riche bibliographie, où l'on retrouve des livres de grande valeur que nous avons lus avec bénéfice. Peut-être s'appuie-t-il un peu trop sur ses autorités, notamment Jousse, Servien et Chabanon. Il eût été préférable qu'il les eût davantage assimilés, ce qui l'eût dispensé de citations abondantes dont la suite constitue une espèce de résumé. Plus sûr de lui-même, il saura à l'avenir voler de ses propres ailes. Le sort d'Icare ne lui est pas réservé.

* * *

J'ai longuement hésité à inscrire quelques remarques en marge de ce livre. Aucun scrupule ne devrait cependant retenir un lecteur sincère: l'auteur connaît des tirages

exceptionnels dans notre pays et l'on ne peut par conséquent se reprocher de nuire à ses succès. De plus, l'admiration qu'il s'est conquise auprès d'un certain public le met à l'abri de toutes les observations qu'il pourrait juger désobligeantes; j'ai même l'impression que toute critique, d'où qu'elle vienne, lui est indifférente, assuré qu'il demeure d'avoir découvert sa véritable voie et de bâtir une œuvre durable. Même s'il est déplaisant d'être l'une des rares voix dissidentes dans un concert à peu près unanime d'éloges, je demeure de plus en plus convaincu que cette œuvre a peu de chances de durer, parce qu'elle manque déplorablement de l'authenticité indispensable à l'art.

Qu'on s'entende bien: la sincérité d'homme ou d'artiste de Félix Leclerc n'est pas en cause ici. Je veux bien qu'il s' imagine très honnêtement répondre aux appels les plus profonds de sa nature propre. On ne fait cependant que déplacer le problème. Si le conteur sent de cette façon, nous n'avons pas à le lui reprocher; nous pouvons cependant reconnaître que c'est une façon extrêmement puérile et prévoir qu'elle n'atteindra jamais à la maturité. Une naïveté de primitif n'est pas dépourvue de charmes; encore faut-il qu'elle abonde en inventions et qu'elle ne se satisfasse pas de petits apologues où domine la fleur bleue, le tout rédigé dans une langue plus primaire que primitive. Ramuz, Giono touchent aux sources vives de la nature; mais ils ne dédaignent pas les exigences de l'écriture.

A quoi tiennent ces insuffisances si notables? Il est difficile d'en énumérer toutes les causes. Je soupçonne Leclerc d'ignorer le français, ce qui est fréquent, et de s'en soucier fort peu, ce qui est beaucoup plus grave, parce qu'il s'interdit à lui-même tout progrès. Il a eu aussi ce pénible inconvénient d'être adulé trop tôt par une petite chapelle peu éclairée qui a voulu voir en lui son grand homme et semble parvenue à l'en avoir convaincu. Et il se lance, à l'aveuglette, dans toutes les directions, et sans boussole. Il publie des contes (*Adagio*), d'une puérilité consommée et peu édifiants dans leur volonté acharnée d'édification; des fables (*Allegro*), genre périlleux entre tous; des poèmes (*Andante*) d'un style lâche et d'une inspiration de midinette; un roman (*Pieds nus dans l'aube*), un des livres les plus cocasses et les plus vides de signification dans notre littérature; il fait représenter une pièce de théâtre (*Maluron*) qui, elle, révèle des dons certains d'auteur dramatique, même s'il eût été indispensable de resserrer l'action pour lui conférer plus de densité.

Aujourd'hui, nous lisons ces *Dialogues d'hommes et de bêtes* (Fides), qui tiennent à la fois de la fable et du conte allégorique. Disons-le tout net: la manière de Leclerc s'affermir, abandonne certains (non pas tous) de ses maniérismes si agaçants de fausse ingénuité. Ces récits valent par un faible reflet de poésie, qui s'y infiltre quand la manie philosophante (à la petite semaine) de l'auteur ne s'y oppose pas. Ce n'est pas d'une originalité éclatante, c'est dans l'ensemble solide, c'est de l'ouvrage probe. Le thème de *Sandale le charmeur* doit être dans l'air, comme on dit, puisqu'il a servi il y a quelques mois à Roger Lemelin dans une nouvelle parue à *Liaison* et à un écrivain étranger dans un hebdomadaire français. Coïncidences, sans doute.

Leclerc affectionne le style court, haché, un peu haletant. Nous lisons sans déplaisir: "C'était bien lui. Lui que j'avais aimé. Je l'ai aimé. Fini. Han han. Sa visite à la maison finissait là. Parti. Il a possédé tout. Un cœur d'homme, c'est pas facile à avoir. Un cœur d'homme dur, à barbe de broche, à épaules de bois, à mains comme des

rames, c'est plus difficile encore. Il a possédé le mien." Mais le procédé ne doit pas se poursuivre trop longtemps, il se détériore à l'usage. Quitte à passer pour un cuistre, je persiste à soutenir que la poésie de Leclerc serait aussi rayonnante s'il n'ignorait pas la différence entre les verbes marier et épouser, s'il savait qu'on se rappelle quelque chose et qu'on se souvient de quelque chose, etc. Vétilles, dira-t-on. J'y consens de grand cœur; à condition cependant qu'il n'y ait pas méprise et qu'on n'annexe pas indûment à la littérature ce qui y ressemble de fort loin. Que Leclerc s'efforce de mettre en pratique ce qu'il fait dire à son rossignol: "Je serai moi-même. Si dans l'âme j'ai une chanson, elle jaillira un jour, puisqu'on ne peut pas tuer ce qui doit vivre et faire vivre ce qui doit mourir". Personne n'a l'intention de "tuer ce qui doit vivre", mais est-ce notre faute à nous si nous redoutons la précoce caducité de ces exercices encore informes?

* * *

M. Séraphin Marion continue patiemment à dépouiller nos archives et à compiler brochures et journaux du temps passé. Il s'astreint laborieusement à cette tâche de bénédictin et il nous offre, bon an mal an, le fruit de ses recherches. Ce n'est jamais un simple rapport dépouillé de toute vie; il sait y mettre de la couleur, voire du pittoresque, et faire revivre à nos yeux des événements aujourd'hui à demi oubliés. Il est à son meilleur, quand il s'attaque à une querelle d'idées, comme dans ce sixième tome de sa précieuse série des "Lettres canadiennes d'autrefois" (Éditions de l'Université d'Ottawa).

Dès la première page, l'auteur s'en prend à ce Nestor qui est au fond de chacun de nous et qui a une tendance excessive à enjoliver le passé patiné par la grisaille du temps. "Mérite-t-il tant de pieux regrets, se demande-t-il, ce "bon vieux temps" de nos pères ou de nos grands-pères qui, en moins de cinquante ans, fut témoin des scandales de l'Institut canadien et de l'affaire Guibord, du débat prolongé entre l'Université Laval et l'Université de Montréal, du conflit Trois-Rivières et Nicolet, des procès pour influence indue, de l'affaire de la Canada-Review, de l'important litige entre le chef spirituel du diocèse de Montréal et les messieurs de Saint-Sulpice?" La question ne saurait être plus pertinente.

C'est l'un de ces débats acrimonieux qu'évoque à notre bénéfice M. Marion. Le gaumisme a soulevé au Canada français une longue querelle. De quoi s'agit-il? En France, Mgr Gaume préconisait une réforme de l'enseignement secondaire. Il estimait que les belles-lettres païennes, telles que professées dans nos collèges, ne constituaient pas une formation morale convenable pour les élèves et que la qualité de la forme dissimulait trop souvent de l'immoralité. Pour corriger cette situation qu'il jugeait déplorable, il recommandait, dans l'enseignement classique, un retour entier à la Bible et aux écrits des Pères de l'Église, mieux en mesure de former moralement la jeunesse chrétienne.

Cette thèse est introduite à Québec en 1861 par un théologien français, l'abbé Stremmer, qui trouve dans l'abbé Alexis Pelletier un disciple fervent. C'est le début d'une polémique de presse. Usant de l'anonymat ou d'un pseudonyme vite découvert, l'abbé Pelletier multiplie les brochures et les articles de journaux. Toute cette agita-

tion suscite des réparties. L'abbé Chandonnet se fera son plus éloquent contradicteur et le défenseur des belles-lettres grecques et latines. On pourrait s'imaginer qu'il ne s'agit que d'un débat académique, entre éducateurs partagés entre diverses méthodes pédagogiques. Il n'en est rien. Le public est pris à témoin. De nombreux membres du clergé entrent dans la mêlée, à un tel point que l'administrateur de l'archidiocèse de Québec, Mgr Baillargeon, se verra dans l'obligation de demander l'arbitrage de Rome et finalement, devant certaines résistances opiniâtres, d'imposer silence aux adversaires. Il s'ensuivra que le gaumisme n'aura pas gain de cause dans notre province.

M. Marion fournit sur tous les aspects de cette polémique un grand luxe de détails; il ne laisse aucun point dans l'ombre. Comme sa plume est légère, il n'y a aucune monotonie dans son récit, malgré l'austérité du sujet. Le texte sans contredit le plus important qu'il cite et qu'il commente est celui de S.E. le cardinal Patrizi, répondant aux questions à lui transmises par Mgr Baillargeon. Cette mise au point émanant de l'autorité suprême, toute de mesure et de justesse, aurait dû suffire à terminer l'agitation gaumiste, si les passions n'eussent pas été tellement soulevées. Les auteurs païens ne reçoivent aucune excommunication. "Il n'y a certainement pas lieu, pour ces ecclésiastiques, de penser qu'il faille mettre ces livres de côté dans l'enseignement littéraire, ni de se montrer à cet égard si inquiets et si grandement alarmés. La chose a été examinée et elle a reçu la sanction que donne un usage antique et constant; les jeunes clercs peuvent sans aucun péril apprendre très bien l'art de parler et d'écrire élégamment et avec éloquence tant dans les œuvres sages des Saints Pères que dans les auteurs païens les plus célèbres purifiés de toute souillure. Cela est non seulement toléré par l'Eglise, mais entièrement permis, comme Notre Saint Père le Pape Pie IX l'a clairement déclaré dans sa lettre encyclique adressée aux évêques de France, en date du 21 mars 1853". C'est une autre preuve du sage libéralisme de l'Eglise, dont les consignes ne visent jamais à nuire au rayonnement de la culture humaniste.

Outre de rapporter les faits, M. Marion porte aussi des jugements. Ils sont généralement nuancés, démontrant un constant souci d'équité. Est-ce notre faute à nous si nous croyons deviner qu'il nourrit un certain penchant pour le gaumisme? Après tout, c'est bien son droit. Comme c'est aussi le sien de voir en Jules Lemaitre "le maître incontesté de la critique au XIXe siècle". Je serais porté à contester... Il reste que cet ouvrage ajoute à notre connaissance de la vie des idées au Canada français.

* * *

Le R.P. Richard Arès, s.j. s'est fait connaître de nos milieux intellectuels par de solides ouvrages de synthèse, sacrifiant volontiers au brillant de l'exposé la sûreté de la doctrine et l'étendue de l'érudition. Dans les quelques volumes de *Notre question nationale*, il a ramassé les thèses essentielles du nationalisme canadien-français, il a passé en revue les principaux problèmes auxquels notre groupe ethnique doit faire face et qu'il doit résoudre s'il entend survivre. Il n'a jamais eu la prétention de tout élucider et d'apporter une vision nouvelle de notre destin, mais il a eu le rare mérite de sérier les questions, de les hiérarchiser et de les présenter dans une perspective

conforme aux exigences de notre temps. Le Père Arès, au lieu de passionner des débats toujours acrimonieux pour peu qu'on s'abandonne au sectarisme, prend soin d'établir en toute objectivité certains jalons de notre route.

C'est dans le même esprit qu'il offre aujourd'hui au public un vaste ouvrage consacré au rôle de l'Eglise dans l'organisation de la société internationale contemporaine. Même si d'aucuns ont parfois tendance, par lassitude, à l'oublier, la recherche de la paix demeure la préoccupation constante de notre temps. Des hommes qui ont subi à un quart de siècle de distance le fléau de deux guerres mondiales et qui ne peuvent raisonnablement, malgré l'optimisme le mieux ancré, écarter d'un simple geste l'éventualité d'une troisième, vivent dans un climat d'une tension extrême et sont appelés à agir efficacement pour permettre à notre univers de retrouver les éléments d'une stabilité plus ou moins permanente. Tous les désirs, toutes les aspirations des hommes sont étroitement liés au maintien de la paix; sans elle, les valeurs de civilisation qui nous tiennent davantage à cœur perdent toute signification, puisqu'elles risquent d'être englouties dans le prochain raz de marée, dont on peut prévoir qu'il sera plus terrible que les précédents, en raison des moyens techniques considérables désormais mis à leur disposition. Nous en venons tous à la conclusion récente d'Henri de Man, que l'auteur cite dans son introduction: "La paix est dorénavant la condition préalable de tout autre progrès, et même, tout bonnement, du maintien de ce qui nous reste du patrimoine de la civilisation. Rien ne sert de vouloir mieux nous installer dans notre maison, de chercher une meilleure répartition de ses pièces, de projeter des réfections et des embellissements, si l'édifice même est condamné à être détruit un de ces quatre matins. Il n'y a plus, de par le monde, aucun objectif qui vaille la peine d'être poursuivi si l'on n'arrive pas d'abord à assurer la paix, à rendre une nouvelle guerre impossible".

Comment y parvenir? Les solutions proposées, pour une foule de raisons dont quelques-unes sont évidentes même pour les esprits les plus distraits, ne paraissent pas devoir atteindre prochainement leurs fins. Et quelle est la réponse apportée par l'Eglise catholique à l'angoisse collective du monde? Avant même que de connaître de façon précise la pensée des Souverains Pontifes à cet égard, il va de soi que le successeur de Pierre se doit de tout mettre en œuvre pour empêcher les hommes de retourner à la barbarie et de compromettre ainsi l'œuvre de leur rédemption. Cette affirmation incontestable n'est cependant pas suffisante. Il est indispensable que des chrétiens soient davantage au courant des multiples aspects d'une doctrine de salut, destinée à corriger les pires maux dont nous sommes encore les victimes. C'est dans ce but hautement éducatif que le Père Arès a entrepris son magistral travail.

L'auteur commence par nous montrer l'Eglise à l'œuvre sur le plan international. Sans remonter trop loin dans le passé alors que les problèmes se posaient différemment, il nous rappelle le rôle de Léon XIII à la première Conférence de La Haye et celui de Benoît XV pendant la première guerre mondiale et lors de l'édification de la Société des Nations. Il entre ensuite dans un domaine mieux connu en exposant l'action constante et, parfois, malheureusement, si peu efficace, de Pie XI et de Pie XII, qui ont travaillé sans relâche à ramener la concorde parmi les peuples. On y constate une ligne droite dont l'autorité pontificale n'a jamais dévié dans la poursuite d'un même objectif.

Après les faits, la doctrine. Le Père Arès expose les raisons de la présence de l'Eglise dans le monde, les motifs de sa mission dans l'ordre temporel. La 3e partie de ce livre nous semble de beaucoup la plus riche, la plus féconde en enseignements. Nous avons devant nous les propositions constructives de l'Eglise, les recommandations qu'elle adresse aux hommes pour qu'ils s'engagent enfin dans la bonne voie. Il établit le fait de la solidarité universelle et de la communauté naturelle des nations et indique les qualités requises pour que s'instaure durablement une saine organisation de la société humaine. Cette société doit se défendre contre tous les obstacles à la paix. Elle y parviendra en exerçant un contrôle international de la guerre et en recourant à la solution pacifique obligatoire des différends à survenir inévitablement. Mais tout cela paraît un peu négatif, relève en quelque sorte de la prophylaxie internationale. Il est encore plus important de plonger à la racine du mal et d'extirper toutes les causes qui, à plus ou moins brève échéance, peuvent provoquer un conflit qu'il est ensuite trop tard pour enrayer efficacement. C'est donc la tâche urgente des hommes d'Etat de bonne volonté de protéger les droits des individus, des minorités et des nations, de pourvoir au respect des traités, de réorganiser l'économie internationale sur des bases moins artificielles, en tenant compte des exigences raisonnables de l'ordre social.

Ce n'est pas une mince besogne et le Père Arès ne dissimule pas les difficultés. L'objet qu'il s'est assigné, ce n'est pas d'entrer dans de vaines polémiques et d'exprimer sa préférence pour telle ou telle méthode, mais bien plutôt d'exposer en toute sérénité les positions de l'Eglise. Il y réussit parfaitement, en utilisant un nombre impressionnant de citations puisées aux meilleures sources. Il lui arrive même parfois de n'écrire qu'un bref commentaire en marge de textes émanant des papes ou des prélats. Nous avons donc à notre disposition une synthèse de consultation facile sur la pensée officielle du Saint-Siège. Une abondante bibliographie complète ce travail très sérieux, de lecture sévère, néanmoins attachante par l'importance du sujet traité. Tous ceux qui veulent connaître l'enseignement chrétien sur le problème capital de notre temps doivent lire attentivement *L'Eglise catholique et l'organisation de la société internationale contemporaine*. (Faculté de Philosophie et de Théologie de la Compagnie de Jésus). Ils en viendront à la conclusion exprimée par S.S. Pie XII, dans son message de Noël 1944: "Si l'avenir doit appartenir à la démocratie, une part essentielle de son édification incombera à la religion du Christ et à l'Eglise, messagère de la parole du Rédempteur et continuatrice de sa mission de salut. Elle enseigne, en effet, et défend la vérité; elle communique les forces surnaturelles de la grâce pour réaliser l'ordre des êtres et des fins qui a été établi par Dieu, et qui est le fondement ultime et la norme directive de toute démocratie".

* * *

La paix menacée... Elle le sera tant que les hommes ne seront pas parvenus à l'établir solidement dans les cœurs. On s'explique sans peine que son état précaire — les conférences tenues depuis 1945 n'ont fait qu'accentuer ou, du moins, rendre plus voyantes les divergences profondes — inquiète tous ceux qui s'arrêtent à penser. Les gens de ma génération sont nés pendant la première grande guerre; ils ont accédé à

l'âge d'homme pendant la seconde. Comment ne seraient-ils pas durement marqués de ces tragiques bouleversements ?

Au problème capital de la paix, La Ligue d'Action nationale a consacré un gros cahier. On lui trouve le défaut évident de ce genre de publication : le manque d'homogénéité inséparable de la multiplicité des collaborateurs. Ces derniers ont beau s'entendre au préalable sur quelques principes de base, chacun conserve sa façon d'aborder la discussion des idées et il s'ensuit, d'un article à l'autre, un peu de flottement. Chaque étude n'en garde pas moins sa valeur propre. S'il est évidemment impossible de fournir ici une vue d'ensemble qui soit satisfaisante pour l'esprit, nous nous contenterons de glaner ici et là quelques idées.

Paul Sauriol instruit le procès d'une victoire pour conclure catégoriquement que "les objectifs alliés de la Grande Guerre II n'ont pas été réalisés". Il en tient pour la thèse, peut-être plus séduisante que bien fondée, que "leurs refus (aux chefs alliés) d'une paix négociée a prolongé la guerre". Il se peut, mais était-il pratiquement possible d'en agir autrement ? Malgré toute la sévérité qu'on peut témoigner à l'égard d'un Roosevelt ou d'un Churchill, comment raisonnablement leur reprocher le fait que les populations de l'U.R.S.S. et de ses satellites ne bénéficient pas des promesses de la Charte de l'Atlantique ?

Jean Pellerin nous rappelle que la guerre a été atroce et que la prochaine serait bien pire. Personne n'aura le cœur de le contredire. Jean-Marc Léger, dans un article révélant une belle culture intellectuelle, soutient qu'une troisième guerre serait la chance par excellence du communisme. Nous n'en voulons pas douter; est-ce à dire cependant qu'il serait sage de permettre à la Russie d'atteindre pacifiquement tous ses buts ?

Un théologien de réputation internationale, le R.P. Louis Lachance, O.P. expose une thèse catholique sur la moralité de la guerre. Il établit d'abord que "la paix est un bien, un bien instinctivement recherché", puis il reproche à certaines écoles, en discutant de la guerre, de mettre "sur le même pied celui qui s'abandonne à l'injustice et celui qui est lésé dans son droit". Il souligne l'évolution du concept de la guerre pour constater qu'"on ne conçoit plus les conflits que comme des épreuves de force en vue de sauvegarder de réels ou prétendus avantages". Est-ce avec un humour discret que le Père Lachance cite ces lignes d'Ernest Lapointe, modèle 1938: "La guerre entre les nations est devenue une atrocité dépourvue de sens. Et notre premier devoir est de nous en écarter. La guerre pour la civilisation n'est plus possible, car la civilisation croulerait à la suite d'une guerre générale". Et pourtant, un an près... Après avoir condamné la guerre défensive comme la guerre d'agression, après avoir même soutenu avec beaucoup d'audace que "l'invasion du territoire n'est pas de soi une raison suffisante de recourir aux armes", le Père Lachance en vient à cette conclusion juste: "Il incomberait aux nations, immédiatement ou médiatement menacées, de se coaliser en vue de décourager les machinateurs d'agression. Le mobile qui décide des attitudes est la paix, et comment des peuples pourraient-ils prétendre s'inspirer d'une volonté réaliste et efficace de paix, s'ils se réfugiaient dans l'indifférence?.. le désintéressement total équivaldrait à une prime accordée à l'infidélité aux engagements; il contribuerait indirectement à l'affermissement des desseins pervers et de la mauvaise foi". Devons-nous trouver ici une approbation

doctrinale du Pacte de l'Atlantique? On semble justifié de le penser, surtout si l'on se reporte à cette phrase du rédacteur anonyme de l'avant-propos: "Nous ne saurions nous débarrasser du problème en nous barricadant chez nous, en affirmant que cela ne nous regarde pas, que nous ferons tout seuls nos petites affaires nationales". *Et nunc erudimini...*

Avec un luxe de citations empruntées aux meilleures sources, F.-A. Angers essaie de dégager la pensée pontificale sur les problèmes de la guerre et de la paix; chemin faisant, il fustige "la politique guerrière de Marshall", préférant sans doute les démissions constantes de son prédécesseur Byrnes. Pour André Laurendeau, les Russes n'ont pas toujours tort; il lui faut une soixantaine de pages pour tenter de prouver qu'ils ont même très souvent raison. Le Kremlin se trouve un champion insoupçonné. Il paraît même regretter que la mainmise américaine sur le Japon soit complète; serait-il favorable à une nouvelle extension du rideau de fer dans cette zone? Malgré un certain parti pris systématique, l'article est fortement documenté et force à la réflexion. Angers revient à l'affiche pour poser le dilemme (sans le résoudre, et qui le lui reprocherait !) entre la sécurité collective et le suicide collectif. Acharné contre le Pacte de l'Atlantique, il se montre incapable de soumettre aucune proposition concrète et valable dans l'immédiat où nous sommes malheureusement engagés. Finalement, Gérard Filion réclame de nos gouvernants une politique de courage, fondée surtout sur la neutralité. Il aurait raison, s'il n'y avait pas à tenir compte de la complexité des événements.

Malgré une certaine incohérence inévitable en une matière aussi mouvante, ce cahier de la Ligue d'Action nationale mérite d'être lu et médité. Si l'on ne peut, à regret, en accepter toutes les conclusions, beaucoup trop théoriques pour correspondre à la réalité des faits, ces exposés s'inspirent d'un attachement sincère à la paix. Ils ne seront jamais trop nombreux ceux qui feront effort pour se garder des entraînements inconsidérés et des appels militaristes.

* * *

Le titre est modeste; l'auteur connaît trop bien l'ampleur du sujet qu'il aborde pour vouloir donner l'illusion qu'il est en mesure de l'épuiser, même dans un bouquin de 400 pages. Comment en effet s'imaginer tout dire en si peu de place sur une vingtaine de pays qui, malgré certaines affinités ethniques, possèdent chacun son histoire et ses caractéristiques propres? Il ne peut s'agir que d'une vue à vol d'oiseau, d'un essai de synthèse susceptible de vaincre notre ignorance sur ces républiques américaines que nous avons tendance à confondre les unes avec les autres; il n'y a à vrai dire, de tous ces pays, que l'Argentine, le Brésil et le Mexique que nous distinguons avec une netteté suffisante.

Il y a une dizaine d'années environ commençait la vogue de l'Amérique latine. Des jeunes gens se passionnaient pour l'étude de l'espagnol; chaque diplomate sud-américain de passage au Canada français était l'objet de réceptions chaleureuses. Cet engouement, qui a duré, correspondait sûrement à une volonté de s'appuyer sur des populations participant à la même civilisation que nous et chérissant, comme nous, la culture française. C'est en vue de resserrer des liens dont il ressentait plus

que quiconque la nécessité que Dostaler O'Leary, français jusqu'aux moelles malgré un patronyme irlandais, décidait de fonder l'Union des Latins d'Amérique. Il ne m'appartient pas ici de souligner l'efficace travail accompli par ce groupement jusqu'à ce jour. Fait certain, cette association est devenue une institution permanente au sein de nos multiples organismes.

C'est pour continuer son œuvre d'éducation et de propagande que O'Leary publie aujourd'hui une *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine* (Editions latines). S'il est animé d'un esprit louable de prosélyte, il ne se transforme pas néanmoins en un simple publiciste. Il a compris l'urgence d'intégrer le groupe ethnique canadien-français dans un ensemble plus vaste et plus robuste, au lieu de l'abandonner à l'isolement qui a été le sien pendant si longtemps. "Cette fierté latine, écrit-il, il faut l'inculquer aux nôtres: leur montrer que cette civilisation est une force avec laquelle le monde américain de demain devra compter et, surtout, les persuader que ce n'est qu'en nous intégrant davantage à ce bloc, dont nous faisons partie, et non en nous isolant par peur de déplaire à celui-ci ou à celui-là, que le Canada français passera à travers les tourmentes, de plus en plus nombreuses, qui semblent devoir le menacer désormais". La lecture de l'*Introduction* doit nous montrer les ressources immenses de ces divers pays et l'intérêt actuel que nous avons de nous rapprocher d'eux.

La première partie est consacrée à l'Amérique pré-colombienne. Nous y cueillons des renseignements précieux, même s'il est très difficile de préciser les modes de vie de ces populations anciennes qui ne nous ont laissé que de maigres vestiges de leur activité sociale et intellectuelle. Nous pénétrons sur un terrain mieux défriché quand nous abordons les diverses péripéties — toutes ne sont pas belles — de la conquête latine; les noms de Cortes et de Pizarre dominent avec un relief saisissant. Nous éprouvons surtout beaucoup d'admiration pour les efforts de libération énergiquement poursuivis par Bolivar et San Martin, ces prestigieux héros de l'indépendance nationale. Et nous nous prenons à rêver, par comparaison, sur la timidité dont les Canadiens ont fait preuve, font encore preuve, dès qu'il s'agit pour nous de nous affranchir de liens surannés. Comme nous approuvons O'Leary, quand il écrit: "Nous n'aimons pas, et avec raison, être traités de coloniaux, surtout par nos voisins du sud; mais le drapeau anglais qui flotte à nos frontières et le titre de gouverneur général, que porte le chef de l'Etat, ne sont-elles pas les deux meilleures et les deux plus irréfutables preuves de l'équivoque de notre statut international?" Certes, nous avons accompli des progrès dans la voie de l'émancipation; il reste toutefois encore beaucoup à faire. Au moins, ne pas rétrograder...

Il y a déjà longtemps que les meilleurs esprits chez nous réclament notre participation à l'activité de l'Union panaméricaine, dont nous nous sommes toujours tenus éloignés, par on ne sait trop quel scrupule dérisoire. Cette attitude peureuse durera-t-elle indéfiniment? O'Leary expose avec clarté et fermeté tous les motifs militant en faveur de notre adhésion immédiate.

L'*Introduction* constitue une excellente initiation à la connaissance de l'Amérique latine d'hier et d'aujourd'hui. Elle dégage les lignes de force, elle montre la voie à suivre. Journaliste, l'auteur écrit une langue sans recherches, généralement correcte, avec quelques négligences et distractions (v.g. le sénateur Moraud, non pas Moreau). L'ouvrage est complété d'une imposante bibliographie qui devrait former l'embryon

Hommages du

**COLLÈGE DES
OPTOMÉTRISTES
ET OPTICIENS**
de la
Province de Québec

•

Hommages à l'Université
de Montréal

**COLLÈGE DES
MÉDECINS-VÉTÉRINAIRES
DE LA PROVINCE
DE QUÉBEC**

•

Dr Gérard Lemire, sec.-trés.

Hommage

des

NOTAIRES

de la Province

•

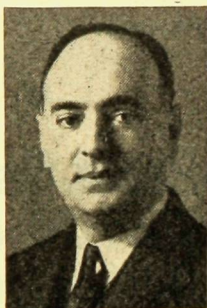
La Chambre des Notaires
de la Province de Québec

Aux diplômés
de l'Université
de Montréal,
nos hommages.

**HENRY BIRKS & SONS
LIMITED**

JOAILLIERS ET DIAMANTAIRES

•



GASTON RIVET

COURTIER D'ASSURANCE AGREE

Assurance de tous genres.
Spécialités - Feu - Auto
Responsabilité publique et professionnelle
Cotations et copies de contrats fournis sur
demande sans obligation de votre part.

266 ouest, rue St-Jacques MA. 2587

Les meilleurs contrats aux meilleurs prix.

Courtiers
en douane

Expéditeurs
Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MAquette 5293

Montréal

CENCO

LA MARQUE
DE
QUALITE

APPAREILS

pour votre
LABORATOIRE

de
PHYSIQUE

de
CHIMIE

ou de
BIOLOGIE

Ameublement de classe et de laboratoire

CENTRAL SCIENTIFIC COMPANY

OF CANADA LIMITED

7275, rue Saint-Urbain

Montréal 14, Qué.

A votre service

POUR REPARATIONS DE :

GENERATEUR

DEMARREUR

CARBURATEUR

IGNITION

RADIO - LAVAGES

GRAISSAGES

Concessionnaire des

PRODUITS B-A

DO. 5978

Specializing in
GENERATORS
STARTERS &
BATTERIES

**ROCH
ELECTRIC
SERVICE**

ACCESSORIES
FLATS FIXED
GREASING
GAS & OIL

ST. DENIS & LAURIER • TEL. DO. 0009



CALUMET 6077

*Galerie
de tableaux*

L'ART FRANÇAIS

Louis-A. LANGE

370 ouest, LAURIER

Spécialité d'œuvres
d'artistes canadiens

● NOUS FAISONS L'ENCADREMENT ●

Meilleurs vœux

ALEX BREMNER, LIMITED

Matériaux de construction

1040, rue BLEURY

MONTREAL

Maison fondée en 1872

VIANNEY BÉLANGER

Reliure d'art et de bibliothèque.

Spécialités : Reliure de cahiers
de musique, thèses,
et revues.

Travail rapide et Garanti.

Prix raisonnables.

2601, rue de Beaujeu. CRescent 1958

DE RENOMMÉE MONDIALE...

VICHY CELESTINS

EAU MINÉRALE ALCALINE NATURELLE — PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

**POUR VOTRE FOIE,
VOS REINS ET VOTRE DIGESTION.**

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN

Méfiez-vous des contrefaçons
Spécifiez Vichy Célestins

TRAVAILLONS ENSEMBLE....

Dans les relations humaines, la coopération est la base des plus grands accomplissements.

En travaillant ensemble harmonieusement, nous pouvons rendre les tâches de tous les jours beaucoup plus agréables et plus productives pour tous.

Nous comptons cet amical esprit de coopération au nombre de nos possessions les plus précieuses.

Northern Electric

Company Limited

26 centres de distribution à travers le Canada.

d'une bibliothèque consacrée à l'étude des républiques de l'Amérique du Centre et du Sud. Une brève préface de M. Arthur Saint-Pierre, directeur de l'Institut de sociologie, accueille ce nouveau livre dans une série que nous souhaiterions plus abondante, à la fois pour l'édification de notre public et pour le renom de l'Université de Montréal qui en assume le patronage.

* * *

Le service social représente une réalité relativement récente, un effort louable de systématisation dans un domaine assez mouvant et demeuré jusqu'à maintenant en friche. L'assistante ou l'auxiliaire sociale exerce une profession neuve; apostolat vaudrait peut-être mieux au regard de certaines gens, mais je me méfie de ce mot terriblement galvaudé et accommodé souvent aux intérêts personnels. Son objet, ce sont tous les problèmes de l'homme. Cette ampleur est bien faite pour nous désorienter; à en examiner de près les multiples implications, il faut bien convenir que c'est exactement de cela qu'il s'agit.

Le lecteur profane, attiré par un ordre de préoccupations passablement différent, sera reconnaissant à Mme Jean-Paul Vinay, une jeune femme française habitant désormais parmi nous, d'avoir à son intention débroussaillé un territoire encore incomplètement exploré et d'avoir dégagé une ordonnance satisfaisante pour l'esprit. L'auteur affiche plusieurs titres universitaires qui l'habilitent sans conteste à s'acquitter honorablement d'une tâche complexe. Elle a surtout ce mérite de ne pas oublier que le service social n'en est encore qu'à ses débuts dans notre pays et qu'il importe au premier chef de nous aiguiller dans la bonne voie.

Ce n'est pas notre propos d'entrer dans une discussion serrée des différents principes exposés par Mme Vinay, pour cette très évidente raison qu'ils échappent à notre compétence professionnelle. Il nous est néanmoins permis de mettre en relief certaines affirmations particulièrement opportunes, parce qu'elles tiennent un compte rigoureux de notre contexte national et cherchent à tirer parti de nos institutions existantes, telles qu'elles ont évolué sous l'influence de facteurs forcément irréductibles à ceux des autres pays.

Après avoir précisé que "le service social est une incarnation moderne tant de l'antique charité chrétienne, que d'une espèce de courtoisie indispensable au bon fonctionnement des rouages humains", l'auteur a parfaitement raison de dissiper sans retard une équivoque: même si pour des raisons d'urgence faciles à comprendre, le service social s'est d'abord penché sur les classes pauvres, il ne se limite pas à elles, il embrasse au contraire toutes les classes de la société, quitte à varier ses méthodes et sa technique pour les adapter à des exigences différentes. Comment en effet ne pas admettre, au spectacle du monde contemporain, que l'angoisse des hommes n'est pas le douloureux apanage d'une catégorie déterminée de citoyens, mais qu'elle traverse et pénètre les compartimentages les plus savants que l'on s'est vainement efforcé d'édifier?

Mme Vinay énumère les nombreux besoins auxquels le service social s'emploie à parer: besoins familiaux (logement, éducation, placement, etc.); besoins des groupes (loisirs, organisation du travail, industrie, prisons, hôpitaux, œuvres, délinquance,

service scolaire, administrations); enfin, service individuel. Cette énumération ne doit pas être limitative; je l'estime plutôt exemplaire, car il est nécessaire de conserver une indispensable souplesse pour être en mesure de répondre efficacement à des appels imprévus.

S'il est convenu que l'on naît poète — Valéry accepterait-il ce brocard? —, il n'en va pas de même pour l'assistante sociale. Elle doit se soumettre à un apprentissage long et varié, où la formation théorique s'allie à l'expérience concrète de la pratique. La matière et la nature de cet enseignement, de même que les écueils à éviter, font l'objet de pages substantielles, plus spécialisées mais destinées à guider les principaux intéressés. Elles devraient surtout faire naître chez de jeunes femmes de chez nous des vocations où les plus généreuses vertus morales trouvent tout naturellement leur épanouissement et leur fécond accomplissement.

Nous ne croyons pas utile d'entrer ici dans certaines polémiques nées de différentes conceptions de service social. Il est toutefois réconfortant de lire sous la plume de Mme Vinay des jugements conformes à notre situation particulière, alors que certains travailleurs sociaux, que nous n'avons aucune raison de croire mal intentionnés, s'imaginent servir la cause du catholicisme en perdant peu à peu leur identité par des collaborations douteuses, par une méconnaissance regrettable de l'homogénéité religieuse de la province de Québec. (Mme Vinay écrit: "Le Québec est presque totalement catholique pratiquant et catholique militant". Je me frotte les yeux: comme je voudrais croire cette sympathique Française! Je suis un peu plus sceptique et je ne signerais pas une affirmation aussi catégorique, qui me paraît être une généralisation abusive).

Où l'on sait un gré infini à l'auteur de ce précieux ouvrage, c'est quand il s'emploie à exalter la paroisse, cellule fondamentale et trop souvent négligée de nos jours. Différentes structures qui ne sont pas toujours suffisamment mûries tendent à la dépouiller de plus en plus de ses prérogatives propres, à diminuer son influence au sein de la communauté qu'elle a pour mission expresse de servir. Nous nous rallions de grand cœur à cette conclusion, — qui devrait être un cri de ralliement: "Le Service Social au Québec devrait donc devenir un outil paroissial — c'est-à-dire être, dans la main des paroisses, comme un serviteur éclairé, intelligent, ayant son franc-parler en même temps que le respect, la soumission nécessaire pour travailler en complémentarité parfaite de ce que la paroisse ne peut mettre et met déjà au service social de ses paroissiens". Notion entièrement juste, à retenir et à appliquer soigneusement.

Le R.P. Emile Bouvier, s.j., compétent et dynamique innovateur des Relations industrielles à l'Université de Montréal, a salué dans sa préface la publication d'un livre destiné à éclairer certains concepts trop nébuleux pour beaucoup de gens. Il rend un juste hommage au travail intelligent — j'allais écrire apostolique — de Mme Vinay, qui écrit une langue ferme et précise, même si elle l'émaille de plusieurs néologismes douteux — mais l'exemple vient de haut, les meilleurs écrivains français contemporains ne se privant guère d'inutiles emprunts!

* * *

Il y a trois siècles cette année que les Iroquois ont détruit les établissements des Jésuites sur les bords du lac Ontario. Cette modeste chrétienté de la Huronie,

qui avait réclamé les soins attentifs de nos premiers missionnaires, a été de courte durée; la barbarie de l'époque en a eu vite raison, mais l'on veut croire que le sang si généreusement versé ne l'a pas été en vain. L'Eglise d'Amérique devait connaître des débuts pénibles, elle n'en serait plus tard que plus glorieuse, que mieux assurée des promesses de la vie éternelle.

Pendant plusieurs semaines, Paul Bouchart d'Orval a publié dans l'édition dominicale de la *Patrie* des reportages en marge de cette commémoration. Il s'est rendu sur les lieux, il a eu l'occasion de refaire certains itinéraires d'autrefois, d'interroger des Pères de la Compagnie de Jésus qui maintiennent fidèlement le culte de leurs illustres devanciers. De cette matière qu'il a reprise et refondue, il nous offre aujourd'hui un petit livre sans prétention (Editions du Calumet brisé), abondamment illustré, bien fait pour intéresser à la fois ceux qui vénèrent les Saints Martyrs Canadiens et ceux qui aiment à dégager des pierres séculaires des images d'un passé prestigieux. L'auteur se défend d'avoir voulu rédiger une biographie de ces athlètes de Dieu, il ne réclame pas le mérite d'avoir retracé l'histoire de la Huronie; il nous avertit néanmoins que ces pages renferment les dernières découvertes archéologiques. C'est indiquer qu'il n'a rien négligé pour amasser une documentation sérieusement contrôlée.

Un point à souligner, c'est qu'il arrive très souvent que ces études fouillées sur notre passé passionnent volontiers des historiens anglo-canadiens et américains et laissent trop indifférent le public canadien de langue française. L'ouvrage de notre confrère, en nous rendant compte des travaux des spécialistes, aura, comme résultat de nous révéler une région trop peu connue et attachante par les souvenirs qu'elle évoque. Sa foi catholique le pousse à nous inviter fortement à ce pèlerinage, "le plus ancien non seulement au Canada, mais en Amérique du Nord. A mes compatriotes, je dis: "Venez et voyez !" Cet appel ne devrait pas demeurer sans écho. Voilà un livre écrit très simplement et qui est une bonne action.

* * *

Les géographes de carrière sont encore peu nombreux chez les Canadiens français; Benoît Brouillette et Pierre Dagenais sont à peu près les seuls à avoir acquis une discipline rigoureuse auprès des maîtres français. Dès leur rentrée au pays, ils se sont adonnés à la tâche de l'enseignement, dans l'espoir de former une génération de jeunes géographes capables d'abattre la besogne considérable qui les attend. L'établissement d'un Institut de Géographie au sein de notre Faculté des Lettres aura grandement accentué ce mouvement et favorise les plus légitimes ambitions.

L'initiation à la connaissance de notre patrie a beaucoup bénéficié des séjours prolongés du professeur Raoul Blanchard, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble. Outre les leçons données, il s'est astreint à la tâche de nous doter d'une grande géographie du Canada français, dont le dernier tome doit paraître sous peu. C'est une œuvre d'envergure, qui renouvelle nos connaissances et nous permet de prendre une vue d'ensemble de la configuration et des ressources variées de la province de Québec. Cet ouvrage fondamental est indispensable à toute bibliothèque canadienne.

M. Blanchard publie aujourd'hui *Le Québec par l'image* (Beauchemin), un résumé ou, si l'on préfère, une synthèse panoramique utilisant ses travaux antérieurs et

les mettant à la portée du lecteur pressé. N'exigeons pas de ces sortes de compendium plus qu'ils ne prétendent offrir. Nous demeurons souvent sur notre appétit; les renseignements nous apparaissent exagérément sommaires. Ce ne sont que des indications rapides, à peine étayées. Comment en serait-il autrement quand il s'agit de tout dire, même succinctement, en une centaine de pages? C'est une véritable gageure, mais elle est honorablement tenue. Si ce petit bouquin n'ajoute pas grand chose à l'œuvre scientifique du professeur Blanchard, par contre elle contribuera à éveiller la curiosité de nos compatriotes et à les engager à des études plus approfondies.

Après avoir dégagé les traits physiques d'ensemble et montré l'influence des glaciers de l'époque quaternaire sur la formation de notre relief, l'auteur retrace en quelques paragraphes les étapes du peuplement. Il étudie ensuite les régions les unes après les autres, selon une répartition qu'il a rendue familière: le nord-est, les régions de l'estuaire, le Saguenay et le Lac Saint-Jean, la ville de Québec, la région du Saint-Laurent entre Québec et Sorel, les Cantons de l'Est, les Laurentides, la plaine de Montréal, Montréal et le nord-ouest de la province. Ces divisions ne sont pas intangibles, elles sont même arbitraires, on pourrait supposer un groupement différent et au reste il subsiste toujours quelque flottement sur les limites précises de chacune d'entre elles. Néanmoins, elles sont satisfaisantes pour l'esprit et se justifient par un certain nombre de différences notables.

Pour chacune de ces régions, le professeur procède d'une façon analogue. Il décrit les traits physiques, le peuplement, les genres de vie, l'orientation et les progrès de l'agriculture ou de l'industrie, selon le cas. Cette uniformité dans l'exposé n'est pas sans entraîner quelque monotonie; elle est néanmoins indispensable à un ouvrage qui se veut didactique. On regrette toutefois que l'auteur n'ait pas revu plus soigneusement son texte pour en éliminer un certain nombre d'anglicismes, dont l'équivalent français existe, et d'incorrections de langue.

Pour faciliter l'intelligence de cette étude, le livre s'enrichit de plus de cinquante planches hors texte. Elles sont loin d'être toutes inédites, mais elles favorisent une appréciation plus concrète des principales notions à retenir sur notre province. Malgré certaines simplifications excessives, quoique nécessaires pour ne pas dépasser les cadres qu'il s'était assignés, le professeur Blanchard continue de servir ses amis canadiens par la publication de son *Québec par l'image*.

* * *

S'il n'est jamais élégant de paraître s'acharner sur un homme tombé, peut-être ne l'est-il pas davantage pour celui-ci de ne pas observer la vertu du silence et de se transformer, à ses fins personnelles, en un pamphlétaire d'une douteuse qualité. C'est le cas de Paul-Emile Borduas, peintre de carrière, anciennement professeur à l'École du Meuble où il a été remercié de ses services après des interventions publiques jugées répréhensibles. Nous n'éprouvons aucun goût à ranimer cette querelle malheureuse; c'est la prétendue victime elle-même qui nous y oblige en lançant une petite bombe sous le titre cocasse de *Projections libérantes* (Mithra-Mythe) — "délirantes" serait sans doute plus juste.

Borduas ne doit pas s'attendre à ce que nous le suivions sur le terrain des personnalités et des injures; c'est sa chasse gardée que nous lui abandonnons bien volontiers.

Nous nous amusons davantage quand il nous entretient des "joies indéfinies d'un accord parfait du social et du particulier". Cette logomachie court à travers les pages de cette brochure où l'auteur nous raconte les étapes de sa carrière, non sans une naïve complaisance, et expose ce que l'on doit supposer être ses principes en matière d'art. L'observateur amusé trouve beaucoup à glaner dans ces pages.

Une soirée à l'École des Beaux-Arts le plonge dans une grande perplexité; il s'en ouvre à Mgr Maurault, lui faisant part "des erreurs philosophiques graves exprimées dans ces discours". Borduas philosophe? Sans aucun doute, puisque quelques lignes plus loin, il écrit vaillamment: "j'eus le courage d'affronter victorieusement un impératif catégorique". (Pour les non-initiés, cet impératif catégorique, en l'espèce, consistait à refuser une situation à la Commission scolaire). C'est sûrement toujours le même philosophe qui nous avoue, en toute modestie, avoir lutté "contre l'influence de Gilson". Le monsieur qui nous entretenait d'"une Providence de plus en plus lointaine" laisse percer le bout de l'oreille. Mais il y aura encore beaucoup mieux.

Suivent ensuite des passages lyriques sur les merveilles du surréalisme et de l'écriture automatique. Borduas se trouve involontairement à rendre un bel hommage à Pellan, en regrettant qu'il ait refusé de marcher dans ses lubies; petite rivalité de confrères aussi, n'est-ce pas? Dans l'exposé de sa thèse, l'ancien professeur évoque aussi des souvenirs. Je ne suis pas étonné d'apprendre que quelques-uns de ses élèves, les plus éveillés sans doute, lui disaient: "Plus nos dessins sont mauvais, meilleurs vous les classez!" C'est le monde à l'envers, "la société délicieusement maboule" dont parlait René Benjamin.

Ce ne sont là que des considérations sans beaucoup de conséquence. *In dubiis libertas...* Où nous avons le devoir d'intervenir, c'est quand Borduas, sortant de son domaine, en vient à stigmatiser ce qu'il appelle "l'exécrable orgueil catholique" et à écrire, dans un galimatias néanmoins intelligible: "Pour nous ((lui et ses amis?)) la foi est strictement humaine: Dieu ne pouvant se justifier sous quelques aspects que nous l'imaginions. La foi créera une poésie d'essence religieuse (communiant), si elle est dynamique; une poésie d'essence personnaliste, sentimentale (isolante), si elle est au déclin". Posons la question nettement: si les convictions personnelles de Paul-Emile Borduas nous sont totalement indifférentes, peut-on cependant admettre qu'il soit digne de dispenser un enseignement dans une grande école officielle subventionnée par l'argent des contribuables dont la grande majorité, c'est le moins qu'on puisse dire, ne partage pas ces vues?

La pointe communiste n'est pas absente de cette diatribe; le contraire eût été étonnant. Pour clamer sa rancœur, Borduas lance l'anathème: "Messieurs (de qui s'agit-il exactement?), vous touchez quand même au terme de votre puissance. Je sens que d'ici peu des centaines d'hommes venant des bas-fonds vous crieront à la face leur dégoût, leur haine mortelle. Des centaines d'hommes revendiqueront leur droit intégral à la vie", etc. Le nouveau croisé n'est pas très flatteur pour ses amis, actuels ou éventuels: des "hommes venant des bas-fonds"... On ne lui reprochera pas de se montrer exagérément ambitieux.

C'est, nous apprend-il, sa troisième expérience d'écriture. "Certes, on la trouvera maladroite". Ce n'est pas assez dire, elle est ridicule. Les mots appartiennent à tout le monde, ils sont depuis longtemps tombés dans le domaine public; encore faut-il

leur accorder un minimum de respect et ne pas écrire comme un gamin de dix ans qui aurait avalé un dictionnaire. L'expérience, si expérience il y a, est concluante: que Borduas retourne à ses pinceaux, l'encre lui tache les doigts...

* * *

La jeune génération des journalistes ne connaît guère Françoise, née Robertine Barry; c'est néanmoins la pionnière du journalisme féminin au Canada français. Ainsi nous l'assure sa biographe, Renée des Ormes (*L'Action sociale*), et elle doit avoir raison. Le féminisme n'a pas été précoce dans la presse. Il a dû falloir un coup d'audace, une petite révolution de palais, pour se permettre de jeter une jeune femme dans le bourbier d'une salle de rédaction ! On ne relate pas toutefois qu'aucune ne s'y soit perdue qui ne l'ait elle-même voulu. Aujourd'hui nous n'entretenons pas de ces préjugés et chacun de nos quotidiens se flatte de compter dans son personnel des collaboratrices dont l'on reconnaît la compétence et le dévouement et qui partagent les mêmes besognes que leurs confrères.

Fille d'un père irlandais venu s'installer au Canada quelques années plus tôt, Robertine Barry naît à Tadoussac en 1863 dans une famille de treize enfants. Jeunesse heureuse et studieuse, où s'affirment déjà des dons certains. Elle commence sa carrière de chroniqueuse à la *Patrie*, sous le règne mémorable d'Honoré Beaugrand. Elle ne tarde pas à s'imposer à ses lecteurs par un tour de pensée original et une grande facilité d'expression. Des ouvrages plus durables s'ajoutent à sa tâche quotidienne: un recueil de nouvelles, sous le titre de *Fleurs champêtres*, un choix de ses meilleures chroniques du lundi, d'innombrables conférences sur les sujets les plus variés. Activité débordante révélatrice d'une curiosité d'esprit sans cesse en éveil. Françoise a aussi l'occasion de beaucoup voyager, notamment en Europe, où elle noue de flatteuses amitiés. Des tâches aussi multiples viennent à bout de sa résistance physique. Elle n'aura le temps que d'occuper quelques mois un poste moins écrasant de fonctionnaire que la mort viendra la chercher prématurément, à l'âge de 47 ans.

J'ai résumé à très larges traits l'œuvre d'une vie consacrée à l'exercice d'un métier passionnément aimé. Ai-je cependant saisi la véritable personnalité de Robertine Barry ? Je me permets d'en douter. Renée des Ormes, toute de dévotion envers son héroïne, la dépeint en touches uniformément roses, qui nous laissent à la périphérie de son caractère. Nous en savons toutefois assez pour conserver le souvenir d'une consœur d'autrefois, dont le nom n'est pas encore tout à fait oublié, fait exceptionnel pour un journaliste. Ne doit-on pas évoquer à son égard la réflexion charmante, combien véridique, d'Ugo Ojetti: "Le journaliste est un écrivain qui, en prenant la plume, ne pense pas à l'immortalité. Cela suffit pour le faire aimer." Les gens du voyage voudraient bien s'en convaincre...

Roger DUHAMEL

LECTURES

LA VIE PRIVÉE DE RACINE

Les auteurs de vies privées pèchent généralement par un excès commun : pour piquer la curiosité des lecteurs, ils recherchent avant tout les détails pittoresques ou corsés et ne dédaignent pas de violer des secrets d'alcôve. Combien de biographes ont établi scrupuleusement le catalogue des liaisons amoureuses de George Sand ! Ce genre de littérature, nous n'en disconvenons pas, satisfait certains instincts plus ou moins avouables. (C'est l'équivalent, sur le plan littéraire, des récits affriolants d'assassinats passionnels tels qu'on les dévore "à la une" de nos journaux).

Le mérite de Pierre de Lacretelle est grand, en abordant l'intimité de Racine, de ne s'être point abaissé à des révélations malsaines, qui n'eussent d'ailleurs rien retranché à l'admiration que nous portons à Jean Racine. Son ouvrage ne double pas celui de Mauriac ou de Thierry Maulnier, pour ne mentionner ici que les plus récents, mais les complète sur plusieurs points. Il lui est évidemment impossible de négliger l'auteur dramatique et son œuvre de géant, mais ce n'est pas ce qui le retient davantage. Il se penche plus volontiers sur la formation du poète et sur les divers mouvements d'âme qui ont ravagé certains moments particulièrement douloureux de son existence.

Quelques lignes du *Neveu de Rameau* nous aident à situer le personnage, quelques lignes où Diderot répond à qui soutient que Racine "n'a été bon que pour des inconnus et que pour le temps où il n'était plus". La postérité se range à l'avis suivant : "Dans mille ans d'ici il fera verser des larmes; il sera l'admiration des hommes dans toutes les contrées de la terre; il inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse. On demandera qui il était, de quel pays, et on l'enviera à la France. Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus, auxquels nous ne prenons presque aucun intérêt; nous n'avons plus à redouter ses vices, ni ses défauts. Il eût été mieux, sans doute, qu'il eût reçu de la nature la vertu d'un homme de bien avec les talents d'un grand homme."

Le livre de Lacretelle répond à plusieurs questions. Sans partager le culte filial de Louis Racine, dont l'attitude n'est pas sans ressembler souvent à celle des fils respectueux de Noé, il est facile de reconnaître que les vices de Racine sont le plus souvent des défauts de caractère. Sensibilité aiguë, et partant nature vindicative, voire acrimonieuse, capable des plus cruels emportements; bouleversé par des passions exclusives, jusqu'au jour où, après l'échec de *Phèdre*, le souvenir de Port-Royal prédominera en lui et marquera la grande réforme de sa vie.

Une cinquantaine de pages font revivre le climat moral des Solitaires. On ne dira jamais assez l'influence profonde de la quasi hérésie janséniste sur l'évolution de la pensée française; de nombreux esprits de qualité en ont été marqués à jamais. De rudes hommes, d'une conscience austère et exigeante, d'une impeccable rigueur de doctrine et toujours empressés à condamner un siècle dont ils se sont délibérément exclus

pour parvenir plus aisément à leur sanctification personnelle. Même si sa famille a fourni de nombreux gages à Port Royal, Racine, d'une tendresse frémissante, avec un certain penchant à la mollesse, ne pouvait indéfiniment se soumettre à cette discipline. Il se libère avec une impétuosité voisine de l'ingratitude. Certains écrits ne sont pas oubliés qui ne font pas honneur à l'enfant de prédilection des Solitaires. Par un étrange retournement, c'est *Phèdre*, de toutes ses pièces la plus sévèrement jugée du point de vue de l'éthique catholique, qui obtiendra les suffrages de ses anciens maîtres et le ramènera à eux.

Nous connaissons bien les amours tumultueuses de Racine avec la du Parc d'abord, la Champmeslé ensuite. Lacretrille retrace les grandes données de ces liaisons successives, sans rien apporter de vraiment neuf. Il est plus heureux quand il tente de nous présenter le chef de famille et l'homme de cour. Non que tout soit ignoré à cet égard. Mais il fournit certaines précisions oubliées qui nous aident à comprendre la psychologie complexe de Racine. Son livre ne cherche jamais à être un hommage non plus qu'un dithyrambe; c'est par le sens de la mesure dont il est marqué qu'il nous paraît davantage convaincant et susceptible de s'ajouter avec fruit dans la bibliothèque de tous ceux pour qui Racine demeure l'un des sommets de la littérature française. Michel Tronchay a rédigé son épitaphe dont une phrase résume la courbe de sa vie: "N'étant plus retenu à la Cour que par l'engagement de ses charges et non par aucune passion, il s'appliqua aux devoirs de la religion avec d'autant plus de soin qu'il avait plus de douleur de n'y avoir pas toujours été fidèle". Tout Racine est là, Racine inoubliable et tourmenté...

A LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST

Il y a une vingtaine d'années, André Maurois a lancé en France la mode des biographies plus ou moins romancées. Les faits historiques n'étaient pas négligés, ils n'étaient jamais délibérément faussés mais ils se présentaient dans une perspective romanesque qui n'était pas sans danger pour la connaissance exacte de tel ou tel personnage. Malgré tout le plaisir éprouvé à lire le *Byron* ou le *Shelley* de Maurois, nous n'étions pas tout à fait à notre aise. Entre le héros et nous s'interposait un artiste raffiné dont nous pouvions avoir quelque crainte d'être la dupe. La confusion des genres demeure toujours périlleuse.

André Maurois a dû s'en rendre compte lui-même, qui a abandonné cette technique hasardeuse pour revenir à la notion traditionnelle de la biographie. Non qu'il ne l'adonne pas de tous les prestiges de son remarquable talent; mais il respecte les données essentielles et soumet ses propres interprétations, sans qu'elles fassent corps avec l'histoire du personnage. C'est une mise en ordre beaucoup plus satisfaisante pour l'esprit et qui nous vaut aujourd'hui un ouvrage d'un rare mérite consacré à la recherche de Marcel Proust.

Le sujet n'est pas neuf, encore qu'il y ait toujours à glaner. L'auteur exprime sa reconnaissance de tout ce qu'il doit aux études de Pierre-Quint, de Fernandez, de Massis, de quelques autres, y compris l'excellent ouvrage de Jean Mouton sur le style de Proust. Mais il a eu cet avantage particulier de pouvoir parcourir et citer abondamment des documents qui connaissent la publication pour la première fois. Il a surtout puisé dans les archives de Mme Gérard Mante-Proust, la nièce du

romancier, qui possède un trésor personnel. Il a eu aussi le privilège de s'entretenir avec des contemporains, avec les amis de Proust ou ceux qui l'ont davantage connu à différentes époques de sa vie, notamment Jacques-Emile Blanche, Daniel Halévy, Jean-Louis Vaudoyer, Edmond Jaloux.

Il ne saurait être question d'entrer ici dans le détail de cet ouvrage de plus de 300 pages, complété par un très utile index onomastique, mais simplement de signaler sa valeur exceptionnelle. Maurois n'a pas répété ses devanciers. Il a réussi à éclairer certains points demeurés obscurs dans des travaux peut-être plus savants, mais moins accessibles à ceux qui n'ont pas encore pénétré dans l'univers proustien. Il a eu aussi cette sagesse de ne pas procéder arbitrairement par coupes, mais de rattacher la genèse de l'œuvre au déroulement de la vie du romancier. C'était une exigence indispensable dans ce cas particulier, quand on sait que Proust n'a vécu que pour son œuvre, qu'il l'a nourrie de sa vie même.

Malgré ses travers et ses manies, l'homme demeure extrêmement attachant par la délicatesse parfois excessive de ses sentiments, par son culte filial, par la sensibilité exquise qu'il déploie dans les gestes les plus menus de sa vie. Et, de plus, il a souffert. Il a souffert dans sa tendresse malade, dans ses amitiés dont il attendait trop, dans la terrible épreuve physique qui devait abrégé ses jours, dans sa détresse de se savoir différent des autres, dans l'immense labeur d'une œuvre pour laquelle il ne recherchait rien d'autre que la perfection. Cette angoisse d'homme rachète certains traits agaçants du dandy et certains maniérismes de l'enfant qui n'a pas su grandir.

Où Maurois se révèle une fois de plus un analyste de grande classe, c'est quand il en vient à décortiquer ce grand roman de quinze volumes pour en faire ressortir les arêtes principales, pour en dégager l'imposante structure, surtout pour en découvrir les multiples et complexes motivations. Tout est dit, avec une admirable mesure, une pondération jamais en défaut. Ce livre devrait porter en sous-titre: Introduction à la méthode de Marcel Proust. Il est d'ores et déjà le compagnon obligé de tous ceux qui voient en Proust l'un des plus grands romanciers des lettres françaises. Parmi les livres nombreux de Maurois, il sera l'un des derniers à connaître le sort injurieux de l'oubli.

IMAGES DE PAUL VALÉRY

La bibliographie de Paul Valéry, disparu il y a quelque cinq ans, s'accroît sans cesse; des livres savants, qui sont ou se veulent profonds, auxquels commencent de s'ajouter des thèses bourrées d'hypothèses sur les mille et un aspects d'un génie ondoyant, d'une apparente limpidité cristalline susceptible de faire illusion aux esprits simplistes. On écrira donc encore beaucoup sur Paul Valéry, et des potaches d'aujourd'hui donneront dans vingt ou trente ans de savants cours universitaires sur le poète-penseur.

Ce qui nous séduit plus aisément, ce sont les confidences des témoins de sa vie et de son activité intellectuelle. Ceux qui ont vécu dans son intimité ont le devoir d'apporter leur témoignage, irremplaçable. Les gloses savantes autour d'un texte scrupuleusement examiné à la loupe ne remplaceront jamais le contact direct avec l'homme pendant la gestation de l'œuvre. On sait particulièrement gré à Mme Edmée de la Rochefoucauld d'avoir détaché quelques pages d'un album personnel pour

nous offrir de captivantes *Images de Paul Valéry*. Avouons sans retard qu'il n'est pas du tout question d'un livre bien bâti; simplement des résumés de cours, des conférences nées à l'occasion d'une invitation, des articles. Il y a cependant dans tout cela un souci d'authenticité qui rachète le décousu de l'ensemble. Il y a aussi, et ce n'est pas à négliger, des illustrations de qualité, notamment une photographie de Valéry assis à sa petite table de travail, plusieurs dessins exécutés par le poète lui-même, quelques reproductions photostatiques de sa correspondance.

Un premier texte nous arrête: Paul Valéry hors de son œuvre. Mme de la Rochefoucauld, devant un auditoire madrilène, essaie de présenter celui qu'elle appelle catégoriquement "le plus grand écrivain actuel de notre pays". Pour découvrir jusqu'en ses plus subtils prolongements la pensée du maître, elle s'attache particulièrement au mythe de *Narcisse* devenu l'inoubliable *Edmond Teste* et à son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, ce dernier servant seulement de prétexte à une rigoureuse expérience intellectuelle. Nous avons son aveu: "J'avais la manie de n'aimer que le fonctionnement des êtres et dans leurs œuvres que leur génération". Si l'on a beaucoup insisté sur les rapports de Valéry et des savants — une étude exhaustive, comme on dit communément aujourd'hui, nous manque encore à cet égard — il ne faudrait pas négliger qu'il y a aussi en lui un moraliste. Une phrase de lui rejoint les plus grands philosophes de la tradition classique: "...l'état d'équilibre lorsqu'on est seul, est caractérisé par l'absence de tristesse et d'ambition extérieure".

Valéry n'est pas austère, il sait être gai, d'une conversation enjouée. Et il dédaigne la tour d'ivoire, il s'intéresse de très près au monde contemporain, plus particulièrement à l'Europe qu'il devine sans doute davantage menacée, l'Europe, "ce petit cap de l'Asie", où se perpétuent néanmoins les plus hautes traditions de la civilisation. Il retient, pour souhaiter qu'elles agissent de conserve, les trois influences de Rome, du christianisme et de la Grèce. C'est un héritage, nullement limité à l'acception géographique de l'Europe, quoique ce soit encore dans ce continent qu'il y trouve ses plus solides assises. "Ma politique, disait-il, est toute d'institutions. Ce sont elles qui font l'armature d'un pays. Les événements sont accidents, ce qui est bien construit les utilise ou leur résiste. La grande politique est de créer de quoi utiliser ou résister". Ce qui dégage nettement les éléments d'une indispensable permanence.

Ce n'est pas l'occasion de développer les idées de Valéry sur la création poétique. A l'aide de ses notes de cours, que le professeur a lui-même revisées, Mme de la Rochefoucauld est en mesure de restituer le schéma de sa pensée. On y constate une très haute exigence, une conception compliquant sans doute le labeur de l'exécution, mais permettant d'atteindre à des réussites rares et éclatantes. Les sarcasmes scolairement rationalistes de Julien Benda ne prévaudront pas là-contre.

Tout n'est pas de qualité égale dans ces *Images de Paul Valéry* recueillies par une femme du monde frottée de littérature. Elle est cependant assez intelligente pour départager l'essentiel de l'accessoire dans une pensée qui ne se veut pas facilement accessible. Le sentiment qui lui a inspiré ce livre honore son affectueuse amitié.

LE STYLE AU MICROSCOPE

Ce livre est signé énigmatiquement du pseudonyme de Criticus. C'est devenu un jeu de rechercher qui se dissimule aussi mystérieusement; plusieurs noms sont mis

de l'avant, dont André Billy et André Thérive, qui n'ont pas tardé à se récuser. Fait à peu près indiscutable, il s'agit d'un normalien, formé aux fortes et sévères disciplines de la maison de la rue d'Ulm, avec cette pointe aiguë de rationalisme qui est en quelque sorte la marque de fabrique de la fameuse institution.

La critique littéraire proprement dite n'est pas en cause. L'auteur procède différemment. Il retient d'abord dix des écrivains les mieux connus ou les plus justement célèbres des lettres françaises contemporaines. Voyez plutôt : Aragon, Aymé, Fargue, Gide, Romains, Mauriac, Maurois, de Montherlant, Salacrou, Sartre, Troyat et Valéry. Nous sommes en pleine gloire, en plein ciel littéraire. Criticus n'analyse pas l'œuvre, non plus qu'une œuvre déterminée, de ces écrivains. Il choisit, à peu près au hasard — est-ce bien sûr ? — un livre d'eux, il recopie la première page à notre intention, et il se livre ensuite, sur ce texte limité, à une analyse grammaticale et logique très poussée. Les conclusions ne sont pas réconfortantes. Le prestige de ces messieurs est rudement atteint.

Que reste-t-il après cette opération de déblayage agressif ? Aragon n'est guère soucieux de la propriété des termes ; il parodie plus ou moins consciemment le Hugo des fanfares patriotiques. Marcel Aymé se tire bien de la douloureuse expérience ; c'est un conteur né, qui possède un sens exceptionnel de l'atroce comique de la vie ; un philosophe amer, au fond, qui préfère le rire aux larmes. Fargue demeure un étonnant prestidigitateur verbal, encore qu'assez attentif au public qu'il éblouit de sa pyrotechnie sonore. Le pauvre Gide, qu'il affectionne solécismes et barbarismes ! Et la pensée demeure brumeuse, et l'intention, discutable. Jules Romains a beaucoup de métier et une fière assurance ; il se déjoue facilement des traquenards de la langue. Mauriac a de la race, c'est entendu, mais il a tort de s'essayer à l'ironie ; il en remet trop, sa jeunesse lointaine ne lui est plus qu'une source tarie, ce dont il ne s'avise pas. Maurois, lui, est l'artiste impeccable, l'homme de goût, mesuré et prudent ; il est bien rare que le microscope découvre une faille dans son texte. Montherlant en prend pour son grade ; dans un roman qu'il prétend balzacien, il atteint à peine à Eugène Sue. Salacrou est un homme de théâtre pleinement en possession de ses moyens. Sartre, lui, ne sait pas écrire et s'en inquiète peu ; ce n'est pas une constatation nouvelle. Troyat se tire admirablement bien de l'examen ; serait-il le seul romancier véritablement doué de sa génération ? Et Valéry devient un pasticheur maladroit et puéril, à prétentions philosophiques.

Ouf ! que de statues déboulonnées. Il ne reste que des ruines. Comment apprécier une telle entreprise de démolitions ? Reconnaissons d'abord la rigueur cruelle de Criticus. Ses commentaires sont, le plus souvent, pertinents et acceptables ; d'une dureté excessive, sans doute, mais c'est la rançon de la gloire. Plusieurs de ses jugements rejoignent les propres constatations de lecteurs moins érudits. Il est ainsi réconfortant de remarquer qu'un esprit qu'on veut croire aussi averti découvre une ignorance assez étonnante de la grammaire chez Gide ; nous ne l'aurions jamais écrit, mais nous l'avions souvent constaté. De même le procédé chez Mauriac et chez Romains est patent. Ce qui n'empêche pas de reconnaître en Gide un extraordinaire amateur d'âmes, en Mauriac un arbitre dans le pugilat du péché et de la grâce, en Romains un fresquiste d'une étonnante puissance d'évocation.

Mais, encore une fois, à quoi tout cela aboutit-il ? Nous soumettons qu'il serait souverainement injuste de tirer cette conclusion que personne ne sait plus écrire en

France. Cela serait trop vite dit et donnerait trop facilement satisfaction aux déni-
gateurs systématiques de la littérature française. Je veux plutôt voir dans ce petit
livre un réactif à vertu tonique. Il montre que le style est plus négligé, plus lâché,
qu'autrefois, et surtout que les écrivains ne se livrent pas à un travail assez conscien-
cieux avant d'offrir leurs œuvres au public. Négligence qui n'est pas limitée au seul
champ littéraire; c'est un mal général de notre époque. Les écrivains à succès, une
fois qu'ils se sont assurés les tirages élevés, se refusent à l'effort qui obligeait Flaubert
à suer deux jours sur une page de texte. Il faut faire vite et pressé ! Nous avons les
résultats. Le livre de Criticus n'aurait-il comme bénéfice que de rappeler des auteurs
renommés aux exigences de la conscience professionnelle qu'il demeurerait une
bonne action. A quand un Criticus pour lire, loupe à la main, nos principaux livres
canadiens ?

LES CONFESSIONS D'UN AUTEUR DRAMATIQUE

Nous ne connaissons au Canada le théâtre de H.R. Lenormand qu'à sa lecture,
ce qui demeure toujours une façon insuffisante et peu satisfaisante de se former une
idée exacte sur sa puissance, et l'influence qu'il est susceptible d'exercer. Un grand
nombre de pièces ont établi solidement sa réputation: *Les Ratés*, *Le Temps est un
songe*, *Le Simoun*, ont connu de belles carrières. Ces drames se distinguent surtout
par un réalisme très âpre et jamais terre à terre, car il est traversé de courants
poétiques d'une incontestable vigueur. On sent chez l'auteur dramatique le souci de
fustiger une société qu'il regarde, sinon avec amertume, au moins sans aucune ten-
dresse. Par son théâtre, il semble vouloir exorciser ses monstres sacrés.

Ce premier volume de mémoires, un ouvrage déjà copieux, entend bien ne rien
nous laisser ignorer. Nous aurions mauvaise grâce de reprocher à un écrivain vieil-
lissant une entière sincérité; la modestie n'est pas le moindre attrait de ce livre où
nous découvrons des jugements sévères, des appréciations très réservées sur l'œuvre.
Tout cela est du meilleur aloi. Pourquoi faut-il que le récit soit gâté partiellement
par un étalage parfaitement inutile de coucheries à répétition, de liaisons ancillaires
ou d'amours éperdues avec une victime détraquée du freudisme. Nous ne nous
plaçons pas ici à un point de vue de moraliste, que nous n'avons pas qualité pour occu-
per. Le lecteur normal ne peut qu'être lassé par cette exaltation à la fois puérile et
sénile de la chair, par le ponçif romantique et bête de la prostituée promue au rôle
de régulatrice de l'équilibre masculin. Comme tout cela est démodé ! Lenormand
devrait nous dire en une seule ligne qu'il est un obsédé sexuel, un malade, et nous
aurions compris. Il nous eût épargné le dégoût; à moins que se raconter complaisamment
ne lui vaille une jouissance additionnelle.

Il y a heureusement bien autre chose dans ces *Confessions*. Des pages émues,
d'affection chaleureuse, sont consacrées au père de l'écrivain, un musicien doué
mais à qui la fortune et la gloire ne sourient pas; il y a parfois des générations en-
combrées et ceux qui ne jouent pas des coudes sont assurés de l'oubli, ce qui ne di-
minue pas leur mérite. Le jeune homme fait la découverte de Londres, qui l'enchanté,
et commence son long commerce avec l'Afrique, qui lui sera une féconde source d'ins-
piration. Très tôt, il s'oriente vers le théâtre; des essais encore incertains et mal-
habiles, qu'il a la loyauté de juger aujourd'hui avec une lucidité sans faiblesse.

Au début, la concurrence est grande; c'est la loi commune. Avec une impitoyable justesse qui est la cruauté de la vie, Lenormand se livre à des réflexions qui vont loin: "Les lois de la sélection semblent plus cruelles, appliquées aux ouvrages de l'esprit, qu'aux corps humains... Les pièces qui ont basculé dans la fosse aux drames, au temps de la jeunesse de leurs auteurs, leur composent pour la vie des visages amers, leur lèguent le complexe de l'injustice ou celui de la revendication, auxquels se reconnaissent les ratés du théâtre. Quand il m'arrive de croiser tel antique partant d'une course où je ne me considère pas comme arrivé dans un rang si flatteur, je me détourne. Les vrais ennemis littéraires, ce sont les compagnons du départ". Quelle philosophie désabusée dans cette dernière phrase! Qui soutiendrait honnêtement qu'elle est inexacte?

Dans un chapitre qui résonne bien, Lenormand nous dépeint Marie Kalf, comédienne d'origine hollandaise devenue sa femme, et qui l'est restée, — non sans mérite! Cette interprète très fine fut l'amie de Maeterlinck, de Claudel, des Pitoëff. Le mémorialiste cite de nombreux extraits de la correspondance de Claudel avec sa femme. Il le fait délibérément, pour démontrer à certaines gens qui en doutent que le grand auteur dramatique de notre temps n'a pas ce caractère hautain, tranchant, bourru qu'on lui prête et qu'il n'est pas possédé d'un orgueil immense en présence de sa création. Une belle simplicité dans ces lignes écrites pendant qu'il est consul de France à Tien-Tsin et qu'aucune de ses pièces n'a encore connu les feux de la rampe: "Une représentation serait pour moi d'un prix inestimable en me procurant par la vision extérieure un moyen d'excellente critique sur mon art, en même temps que le développement de certaines idées que j'ai dû enfouir depuis longtemps en moi-même, pensant que toute idée de réalisation scénique m'était pour toujours interdite. Rien ne me serait plus précieux, au point où j'en suis parvenu, que le contrôle de mes yeux et de mes oreilles. Actuellement je suis comme un musicien sourd". Aveu bien éloigné de la jactance, qui n'est peut-être chez Claudel qu'un masque. Depuis est venue la reconnaissance tardive du public.

Sur les tentatives dramatiques des quarante dernières années, sur le rôle particulier d'un Gémier, d'un Lugné-Poe, sur les mœurs et habitudes des milieux de théâtre, ces *Confessions* constituent un excellent apport. Lenormand est un esprit vigoureux quand il parvient à chasser ses exigeantes sirènes...

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LE XX^e SIÈCLE

Les romans et comédies de René Peter, décédé récemment, ne sont guère connus au Canada. On retient davantage de lui une imposante *Vie secrète de l'Académie française* en cinq volumes, et un ouvrage, fourmillant de renseignements et d'anecdotes très divers, sur le *Théâtre et la vie sous la Troisième République*. C'est pour mener à terme la vaste entreprise commencée et en recourant aussi à la même méthode facile quoique d'une scrupuleuse exactitude, qu'il a rédigé un catalogue des luttes académiques pendant les quarante premières années de notre siècle.

"Catalogue", "luttes académiques", deux expressions qu'il me faut expliquer sans retard. Peter ne se contente pas d'une sèche énumération, d'un tableau d'éphémérides. Les élections sans histoire sont tout bonnement renvoyées au bas des pages. Il s'attarde bien davantage sur celles qui ont soulevé des passions et entraîné

de longs débats. Car les batailles académiques, pour se livrer le plus souvent en dentelles et en mots cruels, ne relèvent pas toujours des débats courtois de l'Ancien Régime. Le grand écrivain, surtout celui qui se croit tel, est capable de mobiliser une clientèle et de recourir à tous les moyens pour parvenir à ses fins. Y a-t-il lieu de s'en scandaliser ? Notre époque connaît d'autres causes beaucoup plus graves de scandale ! A vrai dire toutefois, on peut préférer à certains empressements insolites la réserve, un peu hautaine, d'un André Gide ; mais que d'orgueil craintif se dissimule souvent dans une abstention volontiers claironnée ! Les hommes ne sont pas simples...

La politique exerce aussi une action parfois décisive à l'Académie. Non pas sans doute une politique étroitement partisane et axée sur des partis déterminés. Mais un courant d'idées se rattachant ou à la droite ou à la gauche. Les aristocrates, héritiers d'un grand nom illustré avant leurs détenteurs contemporains, créent des difficultés pour permettre l'accès du temple à des écrivains d'origine prolétarienne et qui ne peuvent se réclamer d'un talon rouge. Ces derniers, une fois en nombre suffisant, se vengent en s'opposant systématiquement aux volontés des "ducs". La vie ne perd jamais ses droits.

Tout le monde connaît le désir exprès de Richelieu : l'Académie doit être la gardienne de la langue. Elle se hâte toujours lentement dans les travaux du dictionnaire : ne nous en étonnons pas, puisque son rôle n'est que d'entériner l'usage, et non pas de le créer, encore moins de l'imposer arbitrairement. Quand il s'agit de la grammaire, son action peut être moins heureuse. Qui a oublié la fameuse "grammaire des honnêtes gens" publiée par l'Académie en 1934 et dont la paternité revient à Abel Hermant, le ci-devant brillant et un peu chimérique Lancelot du *Figaro*. Ce fut un beau tolle ; les puristes s'insurgèrent, Ferdinand Brunot en tête, si ma mémoire est fidèle. Après beaucoup de polémiques de presse, tout rentra dans l'ordre et l'on n'entendit plus parler de cette grammaire qui n'agréait à personne. Ces soucis de réforme orthographique ou syntaxique ont toujours passionné les Quarante. René Peter rappelle certaines tentatives un peu périmées aujourd'hui. Un projet du ministre Georges Leygues avait créé beaucoup d'émoi. On voulait permettre par exemple d'écrire indifféremment *quatre cent trente* ou *quatre cents trente hommes, elles se sont tu ou tues, les livres qu'ils ont lu ou lus*, etc. Si l'art vit de contraintes (Gide *dixit*), une langue n'est-elle pas enrichie de certaines difficultés grammaticales à vaincre, à condition qu'elles soient fondées en logique et ne correspondent pas qu'à de vaines subtilités nées dans le cerveau d'un formaliste byzantin ?

Les préjugés ne sont pas absents de l'Académie. Il faut examiner de près les multiples embûches semées sur la route laborieuse de Porto-Riche au Quai Conti. On n'appréciait guère le Racine juif et les antisémites n'étaient pas inactifs.

D'autres luttes célèbres sont évoquées ; le duel Maurras-Jonnart en 1923, le duel Claudel-Farrière peu avant la dernière guerre. Dans les deux cas, l'injustice du sort a été réparée. Les amateurs de la petite histoire littéraire sont servis à souhait ; aucune intrigue ne leur est épargnée ! C'est néanmoins l'honneur d'une grande institution séculaire, qui a beaucoup contribué au rayonnement et au prestige de la France, de provoquer, même à l'étranger, beaucoup d'intérêt, ne serait-ce parfois que l'intérêt de curiosité. Malgré certains écrivains méritants qu'elle a écartés en cédant aux passions du moment, elle a groupé à chaque génération un contingent représentatif des lettres et de la pensée françaises.

HISTOIRE DE L'ACTION FRANÇAISE

Inutile de préciser qu'il est beaucoup trop tôt pour procéder à une appréciation valable du vaste mouvement intellectuel et politique qu'a été l'Action française au cours des trente-cinq dernières années. Il s'agit en effet d'un corps de doctrine faisant fonds sur l'empirisme organisateur et proclamant la nécessité de la restauration monarchique. La vérité oblige à reconnaître que les thèses maurrassiennes ont exercé une forte influence dans certains secteurs de la nation française et qu'elles ont souvent constitué un réactif d'une extrême virulence. Doit-on en attribuer le mérite à leur justesse interne, à la désaffection éprouvée à l'endroit d'une IIIe République dépourvue de grandeur ou plus simplement aux talents variés et exceptionnels groupés à l'enseigne de l'Action française? A chacun de se former son opinion.

Un fait m'a toujours frappé: l'empreinte profonde de ces idées sur bon nombre d'intellectuels canadiens. En quoi eussent-elles pu être applicables dans notre pays? La question du roi ne se pose pas, de toute évidence. Sur le plan religieux, malgré le respect témoigné à l'endroit de l'Église, Maurras, incroyant, ne pouvait nous satisfaire; personne ne songe à une poussée gallicane au Canada. En politique, ces théories fondées sur le positivisme de Comte pouvaient-elles tellement séduire des esprits formés à la scolastique thomiste et désireux d'appliquer les principes de la doctrine sociale de l'Église? J'incline à croire que "nos" partisans d'Action française se sentaient surtout attirés par la vigoureuse dialectique de Maurras et que le panache et les gamineries de Léon Daudet, truculent écrivain, ne les laissaient pas indifférents.

Lazare de Gérin Ricard et Louis Truc publient donc un petit volume pour retracer les grandes étapes de l'Action française. Le texte indique qu'ils étaient de la maison et qu'ils nourrissent encore pour le maître un culte sans bornes. Ce n'est pas une garantie d'objectivité. On doit néanmoins reconnaître que leur zèle ne les entraîne pas trop loin. Les faits sont rapportés fidèlement, le plus souvent dans leur ordre chronologique; quant à leur interprétation, que le lecteur fasse sa part!

A supposer qu'on veuille s'entendre sur les principes, il y a une méthode d'Action française que je trouve tout à fait détestable et qui s'exprime par le recours à l'outrance verbale et à la violence physique. On connaît le "par tous les moyens, même légaux" de Maurras. On ne me fera jamais croire que le bien peut s'accomplir par le mépris des lois et la lutte ouverte contre l'autorité. Les adeptes du maurrassisme ont bien le droit de célébrer les vertus de la monarchie; qu'ils s'efforcent d'en convaincre leurs compatriotes. Ils n'y parviendront jamais en administrant une râclée à Léon Blum, comme ils l'ont fait le matin des funérailles de Bainville. La Lettre à Abraham Schrameck, par exemple, est répugnante en son autoritarisme tyrannique et gratuit. Nous préférons la dignité d'Édouard Herriot, serrant la main à la Chambre à son tenace adversaire, au lendemain de la mort (assassinat ou suicide?) du jeune Philippe Daudet, et disant: "Daudet, on vous a fait une saloperie, je vous serre la main".

"La démocratie c'est le mal, la démocratie c'est la mort", lit-on dans *l'Enquête sur la Monarchie*. De telles affirmations péremptoires émeuvent beaucoup les esprits simples. Encore serait-il préférable de les démontrer hors de tout doute. Emporté par sa haine, Maurras ne voit le bien que là où il a décidé une fois pour toutes qu'il se trouvait. C'est d'une rigueur impressionnante, ce n'est pas suffisant

pour nous convaincre. Comment ne pas également hausser les épaules devant cette phrase devenue un axiome de la chapelle: "La République en France est le règne de l'étranger"? On peut discuter à perte de vue de l'efficacité et de la vertu de telle ou telle forme constitutionnelle, de la validité de telle ou telle structure politique ou économique. Ce n'est pas une raison pour trancher *ex cathedra*. La vérité n'est jamais aussi simple; si elle l'était, quel mérite aurions-nous à passer notre vie à la rechercher dans toutes les entreprises des hommes, comme eux toujours faillibles et partielles?

Ce petit ouvrage réchauffera les cœurs navrés par le lamentable effondrement de l'Action française depuis 1940. Les autres y verront sans plus un document intéressant à verser au dossier de notre temps. Les pages les plus savoureuses, pour les journalistes en tout cas, sont celles que les auteurs consacrent à nous dépeindre les principaux collaborateurs du journal, à nous familiariser avec la vie quotidienne à l'intérieur de la boîte. Les types originaux ne manquaient pas. De cette grande aventure se détachent toujours les noms prestigieux du grand trio: Maurras, Daudet, Bainville. Malgré tout leur talent, les autres n'étaient que des utilités.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Tout le monde sait qu'Alexis de Tocqueville est l'auteur d'un ouvrage célèbre, *la Démocratie en Amérique*, qui continue de retenir l'attention des écrivains politiques. Le personnage lui-même n'est pas aussi connu qu'il le mériterait. On doit donc se réjouir de constater qu'une maison d'éditions entreprendra sous peu la publication de ses œuvres complètes en dix volumes, comprenant l'ouvrage ci-haut cité. *Un examen comparatif de la démocratie aux États-Unis et en Suisse, L'Ancien Régime et la Révolution, la Correspondance, des Mélanges et des Souvenirs*. Comme introduction à cet ensemble imposant et qui ne sera pas accessible à tous les lecteurs, nous avons le petit volume, traduit de l'anglais, de J.P. Mayer.

Alexis-Clérel de Tocqueville appartient à une ancienne famille normande. Il poursuit ses études secondaires au collège de Metz où il obtient des succès signalés. Son droit terminé, il part pour l'Italie où déjà s'aiguise sa faculté d'observation, comme en témoigne un journal de voyage débordant de réflexions justes et déjà mûries. Il commence alors d'établir ce qui sera sa méthode d'historien et de philosophe politique: colliger les faits, déterminer les causes, déduire de celles-ci une ligne de conduite. En 1827, il est nommé juge-auditeur de Versailles.

Après les événements de 1830, Tocqueville désire étudier les institutions démocratiques dans le seul pays, les États-Unis, qui en fournit alors la démonstration la plus convainquante; pour y parvenir, il obtient une mission pour étudier le régime pénitentiaire américain. Il séjournera un an dans le Nouveau-Monde. Pour compléter son étude, il se rendra par la suite en Grande-Bretagne. Toujours le même souci de se documenter de première main, d'aller aux sources. Un Anglais lui expose la situation propre à son pays. "Il n'est pas dans la nature des choses, lui confie-t-il, qu'un gouvernement central puisse veiller à tous les besoins d'une grande nation. Dans la décentralisation est la grande cause des progrès matériels de l'Angleterre". La leçon n'est pas perdue pour Tocqueville, qui ajoute le commentaire suivant: "La décentralisation, comme la liberté, est une chose que les chefs du peuple promettent, mais ne donnent jamais. Pour l'obtenir et la garder, le peuple ne doit compter que sur ses

Un gant signé



est toujours chic

Pour votre

LABORATOIRE

APPAREILS

VERRERIE

REACTIFS

Adressez-vous à

CANADIAN LABORATORY SUPPLIES, LIMITED,

403 ouest, St-Paul
MONTREAL, Québec.

Histoire de la Province de Québec
par Robert Rumilly

Histoire du Canada
par F.-X. Garneau

(Revisée par Hector Garneau)

Plusieurs éditions à prix d'aubaines

MONTREAL EDITIONS

M. FERNAND LAMOTHE, Editeur,

20 est, rue St-Jacques, Montréal
MARquette 6920

Derniers devoirs ...

— Laissez-nous vous assister dans vos
derniers devoirs envers ceux qui partent.
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

Nos hommages

AL. BENOIT-BENOIT PROTECTAL INC.

Jean-M. Tremblay, B.A.O., prés.

POUR VOS LUNETTES D'APPROCHE

1617, RUE ST-DENIS

MONTREAL

PLateau 4904

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal

VOUS FEREZ UN TRAVAIL

PRATIQUE

AVEC DU
MATÉRIEL MODERNE
SI VOUS SUIVEZ LE

COURS RADIO

DE

ET TELEVISION

PAR CORRESPONDANCE



Pourquoi choisir L'Institut Teccart?

- Vous n'avez pas à signer de contrat.
- Vous faites un travail pratique à la maison avec du matériel moderne.
- Vous prenez le cours qui coûte le moins cher.
- Vous étudiez des leçons faciles à comprendre.
- Vous vous qualifiez technicien en peu de temps.
- Vous pourrez réparer des radios même avant d'avoir complété le cours.
- L'Institut compte déjà plusieurs gradués qui occupent des postes importants dans des industries de renommée internationale.

LA SEULE
ECOLE
DU GENRE

INSTITUT TECCART

5687 CHRISTOPHE-COLOMB - Tél. DO. 4964

MONTREAL, P.Q.

- Cours avancé
- Cours du jour
- Cours du soir
- Correspondance

Envoyez ce coupon pour plus de détails.

Messieurs, je suis intéressé en votre cours marqué d'un X et j'inclus 0.25 en timbres pour recevoir votre prospectus illustré et votre première leçon.

NOM

ADRESSE

COURS DONNE EN FRANÇAIS

•
ECOLE APPROUVEE PAR
LE SECRETARIAT DE
LA PROVINCE.

ÉTUDIANTS, PARENTS, ÉDUCATEURS, CHEFS D'ENTREPRISES

L'INSTITUT CANADIEN D'ORIENTATION PROFESSIONNELLE

vous offre ses services :

Examens complets d'orientation professionnelle et scolaire

Tests mentaux et d'aptitudes — Entrevues psychologiques

Directeur : Monsieur W. ETHIER, P.S.S., D.Ph.

4327, rue Saint-Hubert, MONTREAL

FRontenac 2414

NEO-SPASMYL

SEDATIF NERVIN
ANTISPASMODIQUE
● HYPNOTIQUE ●

MILLET, ROUX  & CIE, LIMITÉE

MONTREAL 18

CANADA

Tél. DOLLard 7910

TEL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC



Tél. CR. 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

LA PLOMBERIE NATIONALE, ENRG.

Réparations et améliorations

Service rapide

Adélard Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue St-Viateur

Quelques-unes de nos spécialités :
Gâteaux May West, Croquette, Club
Sandwich et petites tartes.
Biscuits Madeleine recouvert de cho-
colat pur.

**Compagnie de
Biscuit Stuart Limitée**

235 ouest, ave LAURIER CR. 2167

**AUX DIPLÔMÉS
DE L'UNIVERSITÉ,**

MES HOMMAGES

ERNEST CORMIER
ARCHITECTE ET INGENIEUR

3675 CÔTE DES NEIGES

Hommages à l'Université
de Montréal



COMPAGNIE CIBA Limitée

FABRICANTS DE PRODUITS
PHARMACEUTIQUES

1235, av. MCGILL COLLEGE
Montréal, P. Q.

COLLEGE TEXT BOOKS

MEDICAL BOOKS

THE POOLE BOOKSTORE

2055, avenue MCGILL COLLEGE
MONTREAL

ÉCOLE UNIVERSELLE D'ORIENTATION

3987, rue St-Hubert — AM. 3889

Principal :
G.-H. CINQ-MARS, i.c.

Directeur :
Pierre CINQ-MARS

- Orientation de l'élève
suivant ses goûts et aptitudes
 - Préparation à **POLYTECHNIQUE**
Hautes Etudes
- Faculté des Sciences, etc.

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : \$10,000,000

Siège social :

1308 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

CHARTRÉ, SAMSON, BEAUVAIS, GAUTHIER & CIE

Comptables agréés - Chartered Accountants

•
PAUL GONTHIER, C.A.
Associé à titre particulier

Montréal
Québec
Rouyn
Rimouski

Bureaux à Montréal :
132 ouest, rue ST-JACQUES

LA CONFISERIE
DES GOURMETS

A. HÉBERT

Bonbons - Chocolats

800 est, DULUTH (angle St-Hubert)

1 9 2		<p>COUVERTURES <i>en gravois, tôle, etc.</i> VENTILATION IMPERMEABILISATION <i>Estimés sur demande</i></p>		1 9 4 8
<h1>AIMÉ SIGOUIN</h1>				
<p>DOLLARD 2459 5315, BOULEVARD ST-LAURENT-MONTREAL</p>				

Aussi propriétaire
KEEFER CIGAR
STORE
1442 ouest,
rue St-Catherine



12 o. rue St-Jacque
4485, rue St-Denis

LA BOUTIQUE

GABRIEL FILION, propr.

Artisanat canadien — Encadrements artistiques

5528, Chemin COTE-DES-NEIGES

Tél.: EX. 3374

44 ouest, Port Royal

VEndome 2261

Delorimier  **Construction**
Ltd. G Ltée.

Ingénieurs et Entrepreneurs

Directeur-gérant :
J.-M. Portugais, B.Sc.A.,
Ingénieur professionnel

Montréal 14

PAYETTE RADIO

Examen de la vue

LORENZO FAVREAU, o.o.d.
et ses assistants

Verres correcteurs

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie

BUREAUX DE CONSULTATION :

TAIT-FAVREAU, LTEE

L. FAVREAU, O.O.D., Président

Bureau du centre :
265 est, rue Ste-Catherine Tél.: LA. 6703

Bureau du nord :
6890, rue Saint-Hubert Tél.: CA. 9344

propres efforts; et si lui-même n'a pas le goût de la chose, le mal est sans remède". *Mutatis mutandis...*

Si l'on peut glaner des opinions pertinentes dans tous ses écrits, *la Démocratie en Amérique* demeure son œuvre maîtresse. Il expose tour à tour l'organisation des partis politiques, l'esprit public, la liberté de la presse, il analyse le suffrage universel et ses conséquences, il traite du danger résultant de l'omnipotence de la majorité, il définit les raisons qui tendent à maintenir la République démocratique aux États-Unis et il termine son enquête par des considérations sur l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des États-Unis. Tocqueville est d'avis que l'égalité et la liberté sont inséparables et note que la Révolution française a instauré l'égalité sans assurer la liberté. A l'exemple de ce qu'il a vu en Amérique, il propose, pour combler cette déplorable lacune, une administration municipale autonome, la liberté de la presse et la liberté de conscience, l'indépendance des juges et un gouvernement central respectueux de la liberté et de la justice. Comment ne pas admirer, encore aujourd'hui, cette vue particulièrement suggestive et corroborée par l'histoire: "La destinée des Américains est singulière: ils ont pris à l'aristocratie d'Angleterre l'idée des droits individuels et le goût des libertés locales; et ils ont pu conserver l'une et l'autre, parce qu'ils n'ont pas eu à combattre d'aristocratie". Qu'on nous permette, au fil d'une lecture à plusieurs égards passionnante, une autre citation qu'on jugera très opportune, même et surtout peut-être dans le Canada de 1949: "A mesure que les attributions du pouvoir central augmentent, le nombre des fonctionnaires qui le représentent s'accroît. Ils forment une nation dans chaque nation; et comme le gouvernement leur prête sa stabilité, ils remplacent, de plus en plus, chez chacune d'elles l'aristocratie". Nous n'avons qu'à regarder autour de nous...

Combien d'autres idées à dégager d'une pensée aussi robuste, aussi fermement attachée au réel et nullement préjugée! Le petit livre de Mayer, complété par une bibliographie sommaire, ne dispense certes pas de se reporter aux œuvres mêmes. Il contribue à nous mettre en goût et c'est déjà beaucoup. On souhaiterait que nos cours de sciences sociales et de philosophie politique accordent une plus grande attention à Alexis de Tocqueville. Malgré des différences d'époque, il y aurait beaucoup à en retirer pour la connaissance et la solution de problèmes qui n'ont pas tellement varié depuis un siècle, même s'ils se présentent sous un éclairage différent.

AFRIQUE DU SUD

Un ouvrage d'André Siegfried n'est jamais indifférent. Il a parcouru le monde à plusieurs reprises, il a beaucoup vu, beaucoup médité sur les phénomènes historiques, et politiques de notre temps. Sur le Canada, sur les États-Unis, sur l'Amérique latine sur les routes maritimes mondiales, il a écrit des livres d'une étonnante justesse d'observation. S'il est permis de différer parfois d'opinion avec lui sur tel ou tel point de vue, comment d'autre part ne pas admirer la modération de ses jugements, l'effort constant de comprendre au lieu de condamner inconsidérément, bref un libéralisme intellectuel aéré et sain qui nous repose des correspondants désireux de se transformer en propagandistes de l'idéologie de leur choix. Septuagénaire, Siegfried appartient par la formation de son esprit et l'orientation de ses goûts à l'époque du grand

capitalisme, aujourd'hui si durement critiqué et sans lequel le monde n'aurait pas connu une aussi remarquable expansion.

L'auteur s'est rendu en Afrique du Sud où il a vécu trois ou quatre mois. Il réunit aujourd'hui en volume les articles qu'il envoyait au *Figaro* pendant l'été de 1948. Le genre n'est pas sans écueil; les répétitions sont nombreuses, elles ne sont jamais agaçantes, car Siegfried sait exprimer ses réflexions sous des formes diverses et permet ainsi d'ancrer dans nos esprits certaines vérités qu'il a particulièrement à cœur. Les premiers chapitres, chemin faisant, nous font visiter le Congo belge et admirer l'œuvre conjointe, à des titres variés, de Stanley, de Brazza, de Léopold II et de Thys, œuvre accomplie, précise-t-il, "selon les méthodes de l'initiative privée (ayons le courage de dire: capitaliste)". Quelques esprits fols s'empresseront, n'en doutons pas, de classer Siegfried parmi les réactionnaires.

Le problème de la couleur est très grave sur le continent africain, mais il ne se pose pas dans les mêmes termes qu'aux États-Unis. Il existe entre le Noir et le Blanc des différences fondamentales qui s'expliquent par une distinction raciale de degré de civilisation. "Le Noir n'est pas rapide, mais il est agile, il comprend bien ce qu'on lui explique, si toutefois l'explication est concrète et si on lui demande seulement de répéter ce qu'il a appris. Il ne faut pas lui demander d'initiative ni de raisonnement, mais seulement de l'application et de la mémoire. Là est la limite. Mais alors, et sous cette réserve, ses insuffisances deviennent, dans le rendement, des avantages. Dès l'instant que son imagination ne travaille pas, il ne se plaint pas que le travail soit ennuyeux ou lassant; sa patience est infinie et il peut alors être plus méticuleux que le Blanc, d'autant que ses sens, plus jeunes, plus proches de la nature, sont restés plus aigus. Au microscope, il voit des détails qui nous échapperaient". Analyse lumineuse et d'une rare mesure. Le juste milieu n'est pas, par définition, la médiocrité, c'est la position d'un esprit formé.

Le chapitre intitulé "Afrikaaners et Canadiens français" nous retient particulièrement, car les difficultés de là-bas ne nous sont pas toutes inconnues; il y a même des points de ressemblance à mettre en évidence. Dans l'Union sud-africaine, sur 2,373,000 Blancs (sans compter huit millions de Noirs), environ soixante pour cent sont des Afrikaaners, c'est-à-dire des citoyens d'origine hollandaise, qui sont loin d'avoir oublié les luttes et rivalités récentes. Cela s'est passé il y a un demi-siècle seulement, tandis que le traité de Paris est de 1763; on s'explique que les ressentiments soient plus vifs. D'autres différences sont faciles à saisir: les Canadiens français comptent à peine pour un tiers de la population totale, cependant que les Afrikaaners sont environ les trois-cinquièmes; le contraste catholique-protestant (au Canada) trouve comme écho là-bas un contraste réformés-anglicans, forcément moins aigu. Comment envisager l'avenir? Siegfried écrit: "Il n'y a pas de séparatisme au Canada français, ou du moins il est tellement enfoui au fond des cœurs qu'il ne compte pour ainsi dire pas (peut-être y en aurait-il plus chez certains Américanophiles de langue anglaise). S'il y a un séparatisme évident en Afrique du Sud chez les Afrikaaners, il reste virtuel, avec une rancune contre l'ancien conquérant, qui survit même dans les jeunes générations. Faut-il s'en étonner, si l'on songe qu'aux États-Unis, le Sud est encore loin d'avoir pardonné au Nord?"

D'autres pages nous renseignent sur les complications nées de la présence des Indiens, surtout à Durban, où de nouveaux troubles ont éclaté ces jours-ci, sur le

rôle ambigu des métis, sur les ressources économiques d'un pays qui doit toute sa production industrielle à la découverte des mines d'or. On devra s'attarder sur de précieuses considérations stratégiques en marge des deux grandes voies internationales, la route de Suez et la route du Cap, cette dernière reprenant, du fait des circonstances, une importance que nous eussions cru périmée. Les dernières pages contiennent une certaine angoisse sur le destin de l'homme blanc. L'Occident est menacé, ne l'oublions jamais...

BEHIND THE CURTAIN

La réputation de John Gunther est solidement établie en Amérique et en Europe. D'importants reportages, publiés en volumes après avoir fait l'objet de dépêches aux grands journaux américains, ont beaucoup contribué à renseigner nos contemporains sur ce qui se passe dans le monde. Sa série d'ouvrages intitulés *Inside...* nous ont tour à tour révélé l'Europe, l'Asie, l'Amérique latine, les États-Unis. Cette fois-ci, c'est de nouveau en Europe qu'il nous ramène, mais dans une partie du continent très imparfaitement connue, puisqu'il s'agit des satellites de l'Union soviétique, de ces pays situés derrière ce qu'il est convenu d'appeler, d'une expression forte et pittoresque, le rideau de fer.

En compagnie de sa femme, Gunther a séjourné plusieurs semaines l'an dernier en Europe orientale. Il nous offre ses matériaux accumulés qu'il a su ordonner avec soin, tout en leur conservant la saveur du témoignage direct. Beaucoup de petits détails qui peuvent paraître frivoles, mais qui sont tous significatifs et permettent de se former une idée approximative de l'état de l'esprit régnant dans tel ou tel pays. Si l'auteur ne se prive pas d'exprimer son opinion, il insiste davantage sur les faits; à nous de tirer nos propres conclusions. Il fait constamment effort d'objectivité et son livre est sans contredit une œuvre d'une entière probité. D'aucuns lui reprocheront peut-être de ne pas condamner avec assez de violence les entreprises communistes. Ce n'est pas son propos, qui est avant tout d'informer au meilleur de sa connaissance.

Après quelque temps passé en Italie, Gunther est monté à bord de l'Orient-Express, qui n'a rien de celui jadis chanté en des vers amples par Valéry Larbaud, et s'est dirigé vers la Yougoslavie, qui est sûrement le territoire expérimental le plus attachant à l'heure actuelle, surtout depuis la rupture avec le Kremlin. C'est ensuite le tour de la Hongrie, de la Grèce, de la Turquie, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de l'Autriche, de l'Allemagne et, pour terminer, très brièvement, de la France et de l'Angleterre.

La méthode de Gunther ne varie pas. Il commence par nous fournir des renseignements d'ordre personnel, qui aident à comprendre le niveau de vie. Il s'efforce d'avoir des entretiens avec les personnalités politiques les plus marquantes. Puis il résume brièvement la situation afin de nous donner une perspective d'ensemble susceptible d'étayer un jugement. Son livre ne tourne donc jamais à la monographie. On apprend énormément à la lecture, jamais monotone, de ces 350 pages de texte. Rien de pédant, rien de pédagogique — les deux mots commencent de la même façon; est-ce un avertissement? —, mais un récit aisé, le ton vif du véritable journaliste de carrière peu soucieux d'écrire pour l'éternité, mais avant tout préoccupé de

présenter une masse d'informations immédiates indispensables à la compréhension de notre temps.

Certains faits, sur lesquels il n'insiste pas, sont néanmoins gros de conséquences d'ordre général. Ainsi, l'Italie, avec une population de 45 millions, a chaque année, un excédent de naissances de 400,000 âmes; la pauvreté existe à l'état chronique; il y a environ 5 millions de paysans dépourvus de terres; un pour cent de la population possède la moitié des terres arables. On s'explique dès lors certaines poussées de fièvre révolutionnaire.

Gunther fait état d'une tendance singulièrement inquiétante qu'il a dégagée au cours de ses pérégrinations. Il écrit que "quelques-uns de nos militaires" semblent espérer qu'il y ait des troubles, "que ces troubles mènent à la guerre et que nous puissions alors lancer une fois pour toutes nos bombes atomiques sur les bolchévistes et leurs semblables". Il ajoute: "En fait, les seules occasions où nous avons cru que la guerre était imminente n'importe où en Europe se sont produites quand nous avons voyagé dans les zones américaines". On aimerait savoir si ce déplorable état d'esprit est généralisé ou s'il n'est circonscrit qu'à quelques va-t'en-guerre incorrigibles.

De nombreuses pages sont consacrées à la Yougoslavie, à son rôle particulier dans les Balkans et surtout à la fameuse querelle; de larges extraits de la correspondance officielle aident à suivre les péripéties de ce véritable scénario. Gunther a causé longuement avec Tito et ne dissimule pas sa conviction d'avoir été en présence d'un grand homme, sûr de lui et capable de tenir tête au Kremlin. Tito ne manquerait pas d'humour, comme en témoigne cette amusante anecdote: "L'été dernier, Randolph Churchill, fils de Winston, essayait en vain d'obtenir un passeport pour visiter la Yougoslavie. Finalement, il envoie directement à Tito un télégramme se terminant par ces mots: "Ne savez-vous pas qui je suis?" L'histoire répète — elle est probablement apocryphe — que Tito répondit aussitôt: "Certainement, vous êtes l'ancien beau-frère de Vic Oliver". Winston Churchill a dû être le premier à s'amuser de la blague.

Certaines affirmations de Gunther sont trop catégoriques et exigeraient d'être davantage nuancées et précisées; ainsi quand il souligne que "la Grèce est actuellement un satellite américain tout aussi complètement que, disons, la Bulgarie, est un satellite russe". Des distinctions s'imposent de toute évidence. Il reste que l'ensemble du documentaire est précieux et qu'on éprouve à la fois bénéfice et plaisir à discuter avec un journaliste aussi magnifiquement renseigné sur son époque.

DEUX PIÈCES AMÉRICAINES

Le théâtre américain a de quoi déconcerter un esprit formé à l'art dramatique français. Il éprouve certaines difficultés à se retrouver dans une production abondante et touffue, ne correspondant jamais à une esthétique bien définie. Il semble souvent que chaque auteur s'invente ses propres règles, ses propres canons des exigences de la scène. Avec O'Neill, cas exceptionnel, nous ne ressentons pas ce dépaysement; rien d'étonnant puisqu'il se rattache très étroitement, dans ses pièces maîtresses, à ce théâtre antique devenu classique et dont les chefs-d'œuvre français s'inspirent directement.

La lecture de deux succès actuels sur le Broadway confirme ce point de vue. Il s'agit d'abord d'*Anne of the Thousand Days*, la dernière œuvre de Maxwell Anderson ancien journaliste depuis longtemps attiré vers le théâtre, qu'il conçoit surtout sous la forme d'un drame poétique et fantastique. Peuple jeune, dépourvu de traditions plongeant loin leurs racines dans le passé, l'Américain se tourne volontiers vers l'histoire pour y puiser la matière de son enchantement. Dans le roman, les livres de Costain en portent témoignage. C'est le cas d'Anderson à la scène. Il a tour à tour présenté au public *Elizabeth the Queen*, *Mary of Scotland* et plus récemment *Joan of Lorraine*, qui a permis à Ingrid Bergman de prolonger au théâtre ses éclatants triomphes du cinéma.

Avec *Anne of the Thousand Days*, Anderson nous plonge une fois de plus dans l'Angleterre de la première moitié du XVI^e siècle. Henry VIII est un potentat absolu. Désireux toutefois de gouverner avec une certaine équité, l'équité de l'époque, moins exigeante que la nôtre; mais il est asservi à ses passions. Les conseils et les objurgations de Thomas Moore et du cardinal Wolsey n'y feront rien. Il croit même exercer un certain droit de regard sur Dieu. "When I pray God answers". Dans un tel état d'esprit, rien ne peut l'arrêter. Et il a jeté les yeux sur Anne Boleyn, sœur d'Elizabeth que le roi a déjà comblé de ses faveurs intéressées, mais dont il est maintenant lassé.

Toute la pièce repose sur cette tentative (réussie) d'accaparement. Mais Anne est une petite bourgeoise qui ne perd pas la tête. L'amour du roi, passe encore, mais il y faut le mariage. Le souverain, à son corps défendant — c'est bien la seule expression qui convienne —, doit bien y passer. Il est, par nature, inconstant. Un héritier mâle le retiendrait peut-être, une fille vient de naître. L'inévitable se produit. Avant de mourir, Anne peut compter les jours, ils ne dépassent pas le chiffre de mille.

Thème historique habilement traité, qui recrée l'atmosphère. Emporte-t-il notre entière adhésion? Je suis réticent, comme devant tout exercice de grande adresse; où l'on ne sent aucune vibration. Du métier, et de l'excellent; ce n'est pas suffisant.

Malgré une donnée singulière et un développement incertain, peut-être même trop tâtilon, *Death of a Salesman* nous touche beaucoup plus. Nous sommes ici en pleine matière humaine. Le modeste intérieur de Willy Loman est beaucoup plus réel que la cour d'Angleterre. Ah ! ce n'est pas un héros d'épopée; un pauvre homme, découragé, blessé dans son esprit. Arthur Miller parvient, par les moyens les plus simples, à nous le rendre fraternel. Sa misère devient la nôtre, et sa désespérance infinie.

Sa vie durant, il a lutté. Lutté contre tout, indistinctement. Mais il a vieilli; la maison qui l'emploie n'a plus besoin de ce voyageur de commerce dont le rendement est devenu médiocre. Il est harcelé par des problèmes financiers mesquins et inévitables. Ses deux grands fils, qu'il a tant chéris, ne le comprennent pas et lui-même ne les comprend guère. Sa femme, peut-être... Douce créature effacée, elle nourrit de l'admiration pour son mari, un peu mythomane, mais elle n'a pas assez de substance pour lui être une bouée de sauvetage. Au fond, c'est le drame atroce de l'homme qui se refuse à l'acceptation de la réalité; il vit dans un rêve à la périphérie de l'existence réelle. Nous voulons bien, avec Barrès, que le paradis, ce soit d'être à la fois clairvoyant et févreux; chez Willy Loman, la fièvre grandissante étouffe toute clairvoyance. Traqué de toutes parts et surtout par lui-même, il n'a plus qu'à disparaître

dans une affreuse vacuité d'âme. Drame dur et puissant, qui classe Miller au premier rang des auteurs dramatiques de son pays.

Oui, étrange théâtre américain. Ce n'est pas le lieu de tenter d'en approcher le mystère. Mais il fourmille d'énigmes. Il porte témoignage d'un brassage d'idées et de sentiments; peut-être traduira-t-il mieux que tout autre genre littéraire le phénomène américain du XXe siècle.

LA NOVICE

La littérature italienne contemporaine nous est fort peu connue. Si des traductions ont rendu familières aux lecteurs de langue française les œuvres de Papini, de d'Annunzio et de Malaparte, par contre la jeune génération de la péninsule ne s'est pas encore affirmée en dehors des frontières nationales. Certaines collections consacrées aux écrivains étrangers travaillent actuellement à vaincre cette ignorance. Parmi ces hommes qui sont aujourd'hui dans la quarantaine et ont déjà conquis un prestige considérable dans leur propre pays, il y a lieu de retenir les noms de Corrado Alvaro, de Carlo Levi, d'Elio Vittorini et de Guido Piovene, ce dernier né à Vienne en 1907, l'auteur de *la Gazette noire*, de *la Veuve joyeuse* et de *la Novice*. Dans un bref avant-propos, Guy Tosi s'efforce de présenter cet écrivain aux lecteurs français et de le situer dans la production contemporaine.

Depuis *les Liaisons dangereuses* et *la Nouvelle Héloïse*, le roman rédigé sous forme épistolaire a beaucoup perdu de sa vogue. En l'espace de deux siècles, on ne peut inscrire que quelques romans valables qui aient eu recours à la correspondance. Le genre est périlleux et risque de provoquer une certaine monotonie; si le romancier n'est pas d'une remarquable dextérité, on peut redouter le recours systématique au procédé. C'est une justice à rendre à Piovene que les lettres de sa novice et de ses correspondants conservent un intérêt permanent par l'épaisseur humaine qu'on ne tarde pas à y découvrir.

Nous sommes en présence d'un problème de conscience. Une jeune femme, qui peut avoir environ vingt-quatre ans quand nous faisons sa connaissance, est novice dans un couvent et doit prononcer dans quelques jours ses vœux définitifs. Marghérita Passi a eu une existence assez tourmentée, ses réflexes psychologiques ont été faussés dès son plus jeune âge. Elevée avec un certain luxe, elle a ressenti pour ses grands-parents une affection très vive, d'autant plus exclusive que la mère, veuve et préoccupée de ses aventures amoureuses plus exaltées qu'heureuses, ne se tourne vers elle qu'à l'occasion, et seulement pour lui témoigner une tendresse brève et emportée. Après un séjour au couvent, elle rentre à seize ans au domaine familial — les grands-parents sont disparus — et elle éprouve alors pour sa mère un amour qu'elle n'eût pas préalablement soupçonné. Ces deux femmes si dissemblables font la tentative d'un rapprochement; pendant un temps, elles entretiendront cette illusion. A ce moment, se produit une intrigue amoureuse, qui marquera très profondément cette toute jeune fille étonnamment mûrie à certains égards, et qui se dénouera par un drame. Margherita rentre au couvent.

Nous la trouvons au moment décisif. Elle s'alarme, elle s'inquiète, elle doute de sa vocation. Pour rechercher sa voie, elle s'ouvre de ses craintes à un chanoine, Don Giuseppe Scarpa. Confession fort incomplète et passablement complaisante, qui

s'éclairera par la suite par de nombreuses additions. Ici se trahit un caractère d'une étrange complexité. Cette jeune femme se veut et se croit bonne; elle nous apparaît au contraire d'une inconscience frôlant la méchanceté. C'est ici que l'auteur se livre à une analyse psychologique d'une admirable lucidité, dévoilant peu à peu et tout naturellement les replis mystérieux de cet âme sulfureuse. C'est tout l'intérêt de ce roman, dont certains passages, s'ils ne possédaient pas cette densité, tourneraient facilement au mélodrame. Comme l'écrit Guy Tosi, "sa sincérité ne s'arrête jamais à celle de ses héros. Par-delà le souci d'animer des personnages, on sent chez cet artiste celui d'atteindre à la connaissance et au perfectionnement de soi". Haute exigence qui confère un prix rare à ces pages clairvoyantes et subtiles.

Un religieux de la cathédrale essaie de dégager son impression de cette âme tourmentée; il le fait avec une mansuétude que tout lecteur ne partagera pas: "Je la crois bonne et docile superficiellement, et c'est précisément pour cela qu'elle me semble irréductible, rebelle à toute rédemption et absolument perdue. Rita est l'un de ces êtres qui font ce qu'ils veulent, sans en avoir conscience". Il lui manque surtout cet indispensable humilité de l'esprit sans laquelle aucun salut n'est accessible.

En seconde zone, il y a la figure complexe de Don Paolo, un ecclésiastique qui tentera tout ce qui humainement possible pour sauver Rita. Dans cette sollicitude, on découvre un sentiment trouble qu'il devra finalement s'avouer à lui-même, mais qui ne sera jamais tout à fait précisé. *La Novice* est l'un de ces romans qui ne répondent pas à toutes les questions qu'ils posent; d'où leur richesse. La traduction française de Michel Arnaud est excellente en tous points. C'est un livre à relire pour découvrir certaines harmoniques qui peuvent dès l'abord échapper.

OLIVIA

Ce récit possède une histoire qu'il n'est peut-être pas inutile de connaître pour l'apprécier équitablement. L'auteur est une octogénaire britannique, une dame appartenant à l'époque victorienne, d'une culture très étendue, entretenant des relations intellectuelles suivies avec les principaux représentants des lettres et de la pensée contemporaines, surtout françaises. Elle nourrit un véritable culte pour les écrivains français qu'elle a beaucoup contribué, par ses traductions, à faire connaître dans son pays. C'est une amie d'André Gide, dont il nous entretient dans quelques passages de son *Journal*.

Toute jeune fille, Olivia — car le titre du roman et le nom de l'auteur ne font qu'un — s'est rendu parfaite sa formation dans une pension parisienne, comme il était d'usage pour les grandes familles anglaises. Elle a passé quatre trimestres dans cette institution où s'est éveillée sa sensibilité, où s'est même joué un véritable drame d'amour. Les années passent, la vie a repris son cours, mais Olivia n'oublie pas cet épisode de sa jeunesse ardente. Elle en transcrit les impressions en un petit récit alerte et dépouillé, d'où n'est pas absente une certaine forme de la retenue et de la pudeur gidiennes. Et le manuscrit s'enfonce dans l'oubli d'un tiroir jusqu'au jour où des amis lui enjoignent de le publier. La traduction, d'une impeccable perfection, est de Roger Martin du Gard et le livre s'honore d'une préface de Rosamond Lehmann, l'inoubliable auteur de *The Ballad and the Source*. Retenons son jugement pertinent: "Si bref que soit ce récit, il laisse l'impression d'une œuvre de grande

dimension. Les personnages qui composent ce groupe féminin nous y livrent leur existence complète. Et la vision qui nous en est donnée est double: nous voyons simultanément par les yeux d'une adolescente de seize ans, entraînée sans défense dans une aventure où l'ingénuité et l'expérience, la pureté et les mauvaises passions, s'affrontent en un drame pathétique; et par les yeux de la femme mûre, qui se souvient et qui raconte".

La pension des *Avons* obéit à la direction bicéphale de Mlle Cara et de Mlle Julie. Deux femmes complètement différentes au moment où nous faisons leur connaissance, bien qu'on nous fasse entendre qu'elles ont été naguère très unies. Mlle Cara est devenue acariâtre, vindicative, ombrageuse, elle adopte l'attitude paresseuse de la malade permanente et elle y est encouragée par la maîtresse d'allemand, Frau Riesener. Mlle Julie possède plus de séduction; esprit altier, elle exerce un véritable magnétisme, une espèce d'envoûtement qui a déjà conquis Signorina, la maîtresse d'italien, et qui bouleverse la jeune Olivia. Après une lecture d'*Andromaque*, faite par Mlle Julie, Olivia peut écrire: "Le lendemain, je m'éveillai dans un monde nouveau: un monde où tout était d'une intensité poignante, chargé d'émotions bouleversantes, de mystères insoupçonnés: un monde, au centre duquel je n'étais moi-même qu'un cœur brûlant et palpitant".

Il s'agit bien d'une passion amoureuse ressentie par une fillette trop émotive à l'endroit d'une femme dont on ne précise pas l'âge, mais que l'on situe dans la quarantaine. Le sujet n'est pas inédit à notre époque où la littérature fait une consommation effarante d'homosexualité, de pédérastie et d'inversion. Il y a comme un snobisme de l'anomalie sexuelle. Ce serait néanmoins être injuste pour *Olivia* que de ranger ce livre dans la catégorie des ouvrages équivoques, à mi-chemin entre l'érotisme étudié et la pornographie vulgaire. Bien au contraire. Tout s'y exprime avec une délicatesse extrême; et, au demeurant, il ne se passe rien de répréhensible. Il n'y a que les battements accélérés d'un cœur encore étourdi de découvrir dans un éblouissement les puissances d'amour encore non employées qu'il recèle. Cette jeune fille ne se fait pas complètement illusion et sait bien que son amour est sans espoir: "Oui, me répétais-je sans espoir! Mais c'est là ce qui ennoblit ma passion, ce qui la rend digne de respect! Aucun autre amour, aucun amour entre homme et femme ne peut atteindre un tel degré de désintéressement! Moi seule, j'ai ce privilège: un amour sans espoir!" Sans doute peut-on sourire; prenons garde toutefois de ne pas trop cruellement nous amuser des tragédies intimes se déroulant dans l'esprit et dans les sens des adolescents à la recherche fiévreuse d'un équilibre.

Julie a-t-elle aimé Olivia? Il le semble bien, quoique nous ne la connaissions qu'à travers les confidences de sa jeune admiratrice. En tout cas, elle résiste à cet entraînement coupable, elle met tout en œuvre pour écarter la petite Anglaise sentimentale. Sa compagne Cara décédée dans des circonstances demeurées un peu mystérieuses, elle abandonne la pension et vit quelques années au Canada, jusqu'à sa mort. Olivia aura parfois de ses nouvelles; ce sera tout. La vie s'est chargée d'éteindre le brasier, il n'y a plus, après des années, qu'un feu qui couve sous la cendre.

Ce roman autobiographique tranche sur la production courante par son évidente sincérité et par la mesure dont il fait preuve en traitant d'un sujet pouvant facilement prêter à des situations choquantes. Il s'affirme aussi par des qualités de

style dont on ignore s'il faut en rendre hommage à l'auteur ou à son collaborateur français Martin du Gard, l'un des maîtres de la langue. *Olivia* est l'oin d'être un livre indifférent.

LES PETITES FILLES MODÈLES

Le titre est évidemment pris en dérision, car ces deux petites filles, Annie et Joyce, ne sont nullement modèles, et il y a même à espérer qu'elles ne sont que de tragiques exceptions; il serait en effet pénible de penser que les jeunes filles de vingt ans sont nombreuses à offrir une aussi faible résistance aux entreprises banales d'un séducteur de carrière. Guy Dumur est un jeune homme de 26 ans qui en est à son premier livre. Même s'il est diablement agaçant par une obsession qu'on pourrait bien qualifier de romantique par ses excès et ses dérèglements, comment ne pas lui reconnaître d'emblée un robuste talent d'écrivain, qui devra s'affirmer de plus en plus au cours des années.

L'auteur prend soin d'indiquer qu'il s'agit d'un récit et non pas d'un roman. Précaution subtile et qui s'explique par le ton général du livre. Les incidents sont peu nombreux, tout se joue entre trois êtres dont nous ne connaissons à vrai dire que les passions dévorantes, sans être renseigné sur le milieu dans lequel ils vivent, sur leur passé, sur leur condition sociale. On pourrait résumer bien facilement l'intrigue, peut-être même un peu trop facilement: deux toutes jeunes femmes sont folles de leur corps et un jeune homme est successivement fou de l'une et de l'autre, — de l'un et de l'autre. Se contenter de ce schéma ne rendrait toutefois pas justice à un écrivain extrêmement subtil, qui affectionne de se perdre dans les lacets infinis des complications sentimentales.

Le récit est rédigé à la première personne; aucun dialogue pour rompre la monotonie de cette longue confidence. Les êtres que nous croisons, nous n'en faisons la connaissance qu'indirectement, par le truchement du narrateur qui se trouve ainsi à nuancer de ses propres couleurs tous les événements, à nous obliger à les envisager et à les interpréter par ses yeux.

Rien n'existe donc que la divinité de la passion et son objet; tout s'abolit en lui. L'amour opère une espèce de décomposition qui ne va pas sans morbidité. "Les êtres et les choses n'appartenaient plus à leurs habitudes, à leur classification — je les avais arrachés à leur genre, à leur sexe. Joyce n'était ni jeune fille ni femme; les fleurs n'étaient plus des fleurs. Les heures ne répandaient plus leurs ombres déclinantes ou leur lumière trop vive sur les objets réconciliés. Il n'y avait plus de naissance ni de mort, mais le mélange de ce qui devait naître et mourir, le dessin d'une rose ou la couleur d'un zinnia qui composaient le visage de Joyce ou la forme de ses bras".

Je ne me dissimule pas tout ce qu'il y a de développement littéraire, un peu rhétorique, dans ces innombrables morceaux qui débordent de ce récit. On ressent néanmoins l'impression d'être en présence d'un écrivain de race, qui se cherche encore et n'est pas parvenu à se débarrasser des envoûtements de sa jeunesse. Que ses meilleures pages évoquent l'*Adolphe* de Benjamin Constant suffit pour que nous voulions lui ouvrir un très large crédit. Récit obsédant, aux longueurs trop appuyées, aux ratiocinations amoureuses trop byzantines, que ces *Petites filles modèles*, mais déjà quel talent ! La littérature engagée n'a pas de prise sur Guy Dumur, qui s'inscrit dans la noble tradition du roman psychologique où jamais n'est terminée l'exploration de l'univers humain.

Roger DUHAMEL

CHRONIQUE DES DIPLÔMÉS

Mgr OLIVIER MAURALT, p.s.s., recteur de l'Université de Montréal, représentait l'université de Montréal au congrès de la Fédération des universités catholiques qui a eu lieu à Rome, à la mi-septembre.

DROIT

Nos offrons nos plus sincères félicitations à l'honorable Ernest Bertrand pour sa nomination à la Cour du Banc du Roi, ainsi qu'aux honorables Joseph Jean et Elphège Marier pour leur nomination à la Cour Supérieure. Nous félicitons également à l'honorable Edouard Rinfret, nommé à la tête du Ministère des Postes.

L'honorable juge Gérald Fauteux, de la Cour Supérieure, représente le Barreau de la province de Québec, au congrès du Barreau canadien, à Banff.

LETTRES

L'Ecole mobile de Géographie de l'Université de Montréal, sous la direction de M. Pierre Dagenais, vient de compléter un voyage de cinq semaines dans la Gaspésie et les provinces Maritimes.

MEDECINE

Le Dr Claude Bertrand est délégué de l'hôpital Notre-Dame aux congrès internationaux de neurologie, à Paris et de neuro-radiologie, à Rotterdam.

Le Dr ALBERT JUTRAS, président de la Société médicale de Montréal, autorité reconnue en radiologie, qui présentera un rapport scientifique au congrès des radiologistes de la langue française à Paris, en octobre. Le Dr JUTRAS est le premier médecin canadien auquel semblable honneur est fait.

POLYTECHNIQUE

J.-A. LALONDE ('12) a été élu président de la Corporation des Ingénieurs Professionnels de la Province de Québec.

CHIRURGIE DENTAIRE

Félicitations au Dr GABRIEL LORD, qui a été réélu, pour un 5^e mandat consécutif, président de la Ligue d'hygiène dentaire de la province de Québec.

NECROLOGIE

Nous déplorons la perte du Dr ALBERT COMTOIS, radiologiste de l'Hôpital Sainte-Justine, décédé le 5 juillet 1949.

Nous déplorons la perte de M. JACQUES FRENETTE, diplômé de la faculté de sciences sociales, économiques et politiques et étudiant en troisième année de la faculté de droit, décédé le 13 août 1949.

Nous déplorons également la perte du Dr GUSTAVE GENDREAU, dentiste, décédé le 7 août 1949.

L'A.G.D.U.M. présente ses plus vives condoléances aux familles des disparus.

NECROLOGIE DU DR JOSEPH ERNEST GENDREAU

Par: ORIGÈNE DUFRESNE, M.D.
Directeur de l'Institut du Radium.

Dimanche matin, le 5 juin 1949, mourait à l'Hôpital Ste-Jeanne d'Arc de Montréal, le Dr Joseph Ernest Gendreau.

Sa mort fut une surprise, même pour ceux qui connaissaient son mauvais état de santé. Elle causa une profonde émotion à tous ceux qui l'avaient connu, et ils étaient nombreux. Car le Dr Gendreau avait su se faire bien des amis et bien des admirateurs.

Né à Coaticook dans les Cantons de l'Est, le 28 octobre 1879, du mariage de JEAN-BAPTISTE GENDREAU, notaire, et de MARIE-ROSE DUROCHER, le jeune ERNEST GENDREAU apprit jeune à parler l'anglais. Son bilinguisme le servit souvent dans les nombreux congrès auxquels il assista et dans les fonctions honorifiques qu'il eut à remplir au cours de sa carrière.

Au séminaire de St-Hyacinthe où il fit ses études classiques, l'élève ERNEST GENDREAU laissa le souvenir d'un brillant élève. Durant son noviciat chez les Jésuites, il se fit remarquer dans ses discussions philosophiques, par son jugement sûr, son esprit clair, et ses connaissances étendues.

A cause de ses aptitudes pour les sciences, le père GENDREAU fut envoyé en Europe par ses supérieurs pour y étudier les Sciences. Au cours des quatre années qu'il passa outre-mer, il y étudia la Physique, la Chimie, les Mathématiques, l'Astronomie et la Géologie. Il revint au scolasticat de l'Immaculée-Conception avec les titres de licencié ès sciences de Paris et Ph. D. de Londres. Il fut chargé de l'enseignement de la Physique au Collège Ste-Marie. Ses anciens élèves ont gardé de lui un excellent souvenir. Au début de la guerre 1914-18, il quitta l'ordre des Jésuites et s'embarqua à destination de Paris. C'est là qu'avec les docteurs BÉCLÈRE et JAUGEAS, il s'initia à la radiologie en même temps qu'il suivait des cours à la Faculté de Médecine de Paris.

De retour au pays, en 1919, monsieur GENDREAU enseigna la Chimie à l'École des Hautes Etudes Commerciales et se présenta aux épreuves cliniques de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal, alors filiale de l'Université Laval de Québec. Il fut reçu médecin et admis à la pratique de la médecine. Avec le Révérend

Père MORIN, clerc de St-Viateur, monsieur ARTHUR LÉVEILLÉ, mathématicien, et le Dr GEORGES BARIL, chimiste, il fonda la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal, et devint titulaire de Physique, le 20 août 1920.

De 1920 à 1922, le Dr GENDREAU fut directeur des études de la Faculté de Médecine. C'est durant ces deux années qu'il mit en branle le P.C.N. (devenu le P.C.B.) et qu'il équipa matériellement le laboratoire de Physique. Mais ses penchants pour son laboratoire de Physique, semblaient le désigner plutôt à la direction des études de la Faculté des Sciences qu'à celle des études de la Faculté de Médecine. Aussi le conseil de la Faculté de Médecine le releva-t-il de sa fonction de Directeur des Études Médicales et le Conseil de la Faculté des Sciences, lui confia-t-il la direction des Études Scientifiques. Durant 4 ans, soit de 1923 à 1927, il dirigea les Études à la Faculté des Sciences. Mais cette fonction ne l'empêcha pas de mettre ses connaissances médicales à profit. Dès l'été de 1922, il fonda l'Institut du Radium, grâce à la généreuse donation de 1 gramme de Radium, par le gouvernement provincial.

Nommé Directeur de l'Institut du Radium, le 13 novembre 1922, il vit sa nomination confirmée par le gouvernement provincial, avec l'approbation de l'Université de Montréal et celle de l'Institut du Radium de Paris.

Pendant 25 ans (1920—1945), le Dr GENDREAU fut professeur titulaire et chef du Département de Physique à la Faculté des Sciences en même temps que professeur titulaire de Physique Médicale à la Faculté de Médecine. En plus de son enseignement régulier, il fit de nombreuses conférences de vulgarisation scientifique, illustrées par des démonstrations frappantes. Les professeurs de nos institutions d'enseignement supérieur assistaient toujours en grand nombre aux représentations scientifiques du Dr GENDREAU. Tous ceux qui ont assisté à ses conférences garderont longtemps le souvenir de sa prestance, de son érudition et de son talent de conférencier.

Durant les vingt-trois années qu'il passa au poste de directeur de l'Institut du Radium, le Dr JOSEPH ERNEST GENDREAU eut souvent à surmonter de sérieuses difficultés financières pour maintenir l'œuvre qu'il avait fondée. Mais cette œuvre admirable ne connut pas le développement requis par les besoins des cancéreux.

Le Dr GENDREAU assista à de nombreux congrès de Radiologie et de Cancer, à travers le monde. Au cours de ces congrès, il représenta toujours dignement son pays et sa race. En novembre 1938, alors qu'il représentait le Canada et l'Institut du Radium à la semaine du Cancer et à la célébration du quarantième anniversaire de la découverte du Radium par les Curie, il fit l'éloge des Curie devant le président de la République Française, et les savants du monde délégués à cette commémoration remarquable. De plus, il prononça une allocution sur le tombeau des Curie à Sceaux, et parla à la radio de Paris, pour résumer en français puis en anglais, les délibérations du Congrès du Cancer. Ces discours furent publiés dans les Acta de l'Union Internationale du Cancer.

Le Dr GENDREAU fit la connaissance de plusieurs savants, s'imposa auprès d'eux par sa personnalité, et entra tout naturellement dans le cercle de ces hommes de science. Pendant plusieurs années son nom brilla au firmament du Canada Français.

Le Dr GENDREAU fut président de l'Association Canadienne-française pour l'avancement des Sciences, président de la Canadian Association of Radiologists,

membre du Conseil National des Recherches, et président du Comité Médical pour l'étude des Radio-Interférences, vice-président du Board of Directors of the Pan American League against Cancer, Vice-président de l'American Radium Society.

Les honneurs qui lui furent conférés rejaillirent sur son Université et sur son Institut. Atteint par la limite d'âge, le Dr GENDREAU prit sa retraite à l'Université en 1945; et l'Université lui accorda le titre de professeur de Physique émérite, en reconnaissance de ses services.

En juin 1946 il quitta l'Institut du Radium. C'est dans le recueillement qu'il vécut de 1946 à juin 1949. Il avait l'intention d'écrire ses mémoires. Malheureusement, il mourut, sans laisser à ses compatriotes le fruit de ses longues études et de son expérience.

Le Dr GENDREAU est disparu, mais l'Institut du Radium et la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal demeurent pour perpétuer sa mémoire.

En voyage d'études

Le lieutenant-commandant PIERRE-R. GENDRON, officier commandant de la division universitaire d'entraînement naval de l'Université de Montréal, vient de partir pour les États-Unis. Il fera un séjour d'un an à l'Université Columbia, où il entreprendra des recherches pour la Commission de l'énergie atomique des États-Unis, sous la direction du professeur VICTOR K. LA MER.

En juin dernier, il soutenait brillamment à l'Université de Montréal une thèse de doctorat en chimie-physique, sur un sujet en relation avec le caoutchouc synthétique: "Le fractionnement chromatographique des polymères".

Le lieutenant-commandant GENDRON demeure chargé de cours à l'Institut de chimie de la Faculté des sciences de l'Université de Montréal. Il est en congé d'études pour l'année académique 1949-50.

Document

LE PLACEMENT DES DIPLÔMÉS

Ottawa, le 19 août 1949

Monseigneur Olivier Maurault, recteur
Université de Montréal
Montréal (Qué.)

Monseigneur le Recteur,

Comme vous le savez sans doute, la question du placement des étudiants d'une université préoccupe constamment ce ministère ainsi que toutes les agences gouvernementales intéressées à l'utilisation efficace de l'effectif humain au Canada. Il est manifestement superflu de demander aux universités leur collaboration soutenue en cette matière; mais certaines considérations particulières me portent à croire qu'il conviendrait de discuter du problème avec vous à ce moment.

Les diplômés de 1946, 1947 et 1948 ne suffisaient pas à satisfaire à la demande des employeurs; il fallait donc s'attendre à voir se placer sans difficulté la plupart des finissants de 1949, qui étaient exceptionnellement nombreux par ailleurs. On constate avec satisfaction que peu nombreux sont les diplômés de 1949 qui recherchent encore un poste.

Au printemps prochain, lorsque finira la classe de 1950, presque aussi nombreuse que celle de 1949, les diplômés se trouveront peut-être dans une situation plus difficile. Nombre d'employeurs auront atteint le point de "saturation" dans leurs projets de recrutement de personnel. Il devient donc nécessaire d'essayer de tous les moyens pour découvrir les nouvelles occasions d'emploi.

Il existe sans doute des milliers d'entreprises et d'organisations moyennes ou petites qui n'ont pas encore beaucoup songé à la place que pourraient tenir les diplômés d'université parmi leurs employés. Certains de ces employeurs sont eux-mêmes diplômés, et la revue des anciens de leur université constitue un des meilleurs moyens de communiquer avec eux.

J'aimerais donc à suggérer que votre université considère la possibilité d'exposer la question dans un des premiers numéros de la revue de l'Amicale et de souligner l'aide que nombre de diplômés peuvent apporter à la solution de ce problème. Il va sans dire que vous pouvez compter sur notre concours dans la préparation d'un article en ce sens; nous pouvons fournir de la matière de fond ou d'autres renseignements utiles.

Cette proposition ne signifie pas qu'il faudrait changer en aucune façon d'autres procédés qui ont servi dans le passé. Pour notre part, nous nous proposons d'intensifier les divers efforts qui ont grandement réussi dans les années passées. Le travail sur place qu'entraîne le placement des diplômés d'université relève de Division du personnel administratif et professionnel du Service national de placement, appuyée de toutes les ressources des services appropriés du ministère du Travail. Sans mésestimer d'aucune façon le travail utile de ceux qui s'occupent du placement des étudiants, je crois que le procédé que nous avons établi ici présente certains aspects uniques.

D'abord, il sert les employeurs et les étudiants par tout le pays. C'est là un point important lorsqu'on demande une expertise ou une formation quelconque dans un endroit éloigné de l'université où est inscrit l'étudiant.

En second lieu, il prévoit les problèmes de tous les étudiants. Le travail utile de certaines facultés et de certaines associations professionnelles n'intéresse guère qu'un groupe particulier d'étudiants; et bon nombre d'universités n'ont pas de service de placement général.

Enfin, le service du gouvernement est en mesure de fournir le personnel et les autres facilités à l'endroit et au moment où ils sont requis pour résoudre les problèmes de placement des étudiants. En certains cas, cette tâche exige un service de placement à plein temps ou à temps partiel sur le terrain même, afin de compléter le travail des agences universitaires en fonction.

Le ministre du Travail communiquera encore une fois avec quelque 12,000 employeurs, en vue d'obtenir une appréciation de leurs exigences en fait de personnel diplômé. Les réponses reçues permettent de prévoir dans une certaine mesure les conditions de ce marché particulier du travail, et de découvrir des milliers d'occasions d'emploi déterminées. Nous tenons nos dossiers à jour et nous acquérons ainsi une masse toujours grandissante de renseignements sur les occasions d'emploi.

Étant donné la tâche qui nous incombe, je vous serais très obligé d'une réponse anticipée nous exposant votre avis et vos suggestions à ce propos, surtout en ce qui regarde la possibilité de communiquer avec vos anciens élèves par le moyen de la revue de l'Amicale.

Veuillez agréer l'expression de mes respectueux égards.

Votre tout dévoué,

A. MacNamara

TABLE DES MATIÈRES

VOLUME XV

OCTOBRE 1948

<i>A l'impossible nul n'est tenu.</i> , Roger Duhamel.....	3
<i>Les fossiles et la notion d'évolution</i> , Jean et Marie-Louise Dufrenoy.....	4
<i>Le Maître de Santiago ou la tentation du sublime</i> , Maurice Blain.....	27
<i>Formation de la société canadienne</i> , Roger Duhamel.....	35
<i>A travers la vie artistique</i> , Jean Vincent.....	54
<i>Analyse d'un poème de Nelligan</i> , Gérard Bessette.....	62
<i>Courrier des lettres</i> , Roger Duhamel.....	79
<i>Echos et nouvelles</i>	87
<i>Documents</i>	93

JANVIER 1949

<i>Le retable de l'Agneau</i> , Jean Mouton.....	3
<i>La civilisation latine</i> , Paul Toupin.....	31
<i>La séparation des pouvoirs est-elle conforme à la loi naturelle?</i> , Marie-Louise Dufrenoy.....	39
<i>Les deux guerres canado-américaines</i> , Roger Duhamel.....	47
<i>Andersen et ses contes</i> , Claire Gervais.....	66
<i>L'enseignement de la géographie dans les universités américaines</i> , Pierre Camu jeune.....	71
<i>Le livre d'art</i> , Madeleine Gariépy.....	77
<i>A travers la vie artistique</i> Jean Vincent.....	80
<i>Courrier des lettres</i> , Roger Duhamel.....	87
<i>Echos et nouvelles</i>	98

AVRIL 1949

<i>L'Humanisme et l'Humour des savants</i> , Léon Lortie.....	3
<i>Qu'est-ce que la poésie?</i> , chanoine Arthur Sideleau.....	19
<i>Un théâtre national et populaire</i> , Gratien Gélinas.....	30
<i>De la protection au libre-échange</i> , Roger Duhamel.....	40
<i>Les comédiens français</i> , Pierre-Aimé Touchard.....	58
<i>1949, année française du souvenir</i> , Léon Treich.....	61
<i>Richelieu et la Sorbonne</i> , Albert Mousset.....	64
<i>L'Affaire Cicéron</i> , Jacques Dombasle.....	67
<i>Courrier des Lettres</i> , Roger Duhamel.....	70
<i>Rayonnement du savoir</i> , R.D.....	86
<i>Chronique des diplômés</i>	91

JUILLET 1949

<i>L'aide aux étudiants hier et aujourd'hui</i> , Jean Bruchési.....	3
<i>Vers la fédération</i> , Roger Duhamel.....	16
<i>Le latin que nous parlons</i> , Albert Mayrand.....	31
<i>Mark Twain</i> , Marcel Saint-Pierre.....	42
<i>Julien Benda et l'Éthique sociale</i> , C.D. Hérisson.....	52
<i>Les conditions de l'œuvre d'art</i> , Roger Duhamel.....	62
<i>Le Jury</i> , Dollard Dansereau.....	70
<i>Chronique des diplômés</i>	80
<i>Courrier des lettres</i> , Roger Duhamel.....	84